

collection égrainée
de la fiction qui vient d'ailleurs, égrainée au gré des vents,
pour faire germer et fleurir en nous de nouveaux imaginaires.

Titre original :

الشقة في شارع باسي

Arab Institute for Research and
Publishing, Beirut (Liban), 2020.

Cette œuvre est mise à dis-
position selon les termes de
la Licence Creative Commons
Attribution – Pas d'utilisation
commerciale – Partage dans
les mêmes conditions 4.0
international.



La version .pdf est accessible en
ligne sur notre site Internet.

ISBN : 978-2-48777-802-3

Diffusion & distribution :

Hobo/ Makassar

Identité visuelle :

Laetitia Piccarreta

Photographie de couverture :

Jocelin Rigottard

Correction & regard éditorial :

Romain Delplancq & Jeanne
Godard-Davant

milgrana.editions@hotmail.com

milgrana.org

@milgrana.editions

L'appartement rue de Passy

Raji Bathish

Traduit de l'arabe · Palestine
par Davide Knecht

Préface de Jamal Ouazzani

milgrana

Préface

À l'heure du génocide à Gaza observé par le monde entier en 4K, il me semble fondamental de voir des narrations palestiniennes peupler nos littératures françaises. Et ce, en particulier quand elles déploient des tendresses inhabituelles, en proie à l'effacement culturel ou à l'instrumentalisation politique. Dans *L'appartement rue de Passy*, Raji Bathish dissèque ce que la colonialité fait au désir, quand deux hommes palestiniens, déjà expropriés de leur terre, se voient à nouveau expropriés d'eux-mêmes dans les appartements, les saunas gays et les rues pavées de la Ville lumière. Le roman se déploie précisément dans cet entre-deux : entre la compassion pour le « pauvre Palestinien » et l'excitation pour le mâle arabe, entre le paternalisme humanitaire et la convoitise exotisante.

On le sait : les désirs ne naissent pas dans un vide politique. L'inconscient est sillonné par l'histoire. Les corps racisés sont désirés à travers des filtres hérités de siècles de colonialisme. Si, comme l'a montré Edward Saïd, l'orientalisme a figé « l'Orient » en décor pour l'œil occidental, alors le racisme sexuel en est une déclinaison particulière : il convertit cette mise en scène en scénario érotique, en script d'usage des corps dépersonnalisés. Jamil ne cesse de circuler entre ces deux pôles, constamment perçu comme victime ou comme spectre, rarement comme sujet souverain. Amir, lui, est sommé d'être raisonnable, reconnaissant, presque respectable – jusqu'à ce que la peur du VIH, la fatigue psychique et l'échec économique le renvoient brutalement au statut de corps en surplus, de réfugié de trop. La bourgeoisie gay blanche parisienne, politiquement progressiste en apparence, peut reconduire des rapports de pouvoir profondément asymétriques, où l'hospitalité se paie souvent d'un prix silencieux – celui de l'obéissance et de l'injonction à la gratitude.

Étonnamment, il y a, dès le prénom Jamil, une ironie tragique. « Jamil », comme « Jamal », vient de cette même racine arabe qui dit la beauté comme qualité ontologique, reflet de la perfection divine. Porter un nom qui signifie « le Beau » et être traité comme un risque, une menace ou un trophée, c'est tout l'écart que met à nu ce roman. Raji montre comment cette promesse de beauté éponyme est sans cesse abîmée par les dispositifs coloniaux : Jamil n'est plus celui qui incarne une beauté singulière, mais un corps interchangeable au sein d'un répertoire de fantasmes. L'un des enjeux du livre est précisément de redonner à ce prénom sa densité, irréductible aux clichés orientalistes.

6 Pour Jamil, le modèle franco-français de l'assimilationisme et l'habitus homobourgeois permettent d'éclairer l'ensemble de ses conflits existentiels en temps que corps surdéterminé, projeté en arrière par les regards blancs. Il porte en lui la mémoire d'un territoire confisqué par le projet sioniste, d'une histoire lacérée par la violence de l'État israélien. Arabe et supposé musulman, il devient en France un « type » : l'Autre racialisé dans l'imaginaire républicain, pris au piège de cette fabrique de figures que la France coloniale n'a cessé de produire – l'« indigène », l'« immigré », le « sauvage ». Sa différence avec ses potes marocains et algériens ne compte pas aux yeux des hommes gays blancs. À l'inverse, les histoires de cœur d'Amir témoignent de la complexité des relations entre hommes maghrébins, arabes, turcs, précaires, réfugiés, relégués aux marges de la marge.

Être une personne queer racisée, c'est vivre sous un régime d'excuse permanente. Dans les communautés LGBTQIA+ blanches, on nous regarde souvent comme des créatures ambiguës : désirables, mais pas tout à fait fréquentables ; sexuelles, mais pas tout à fait dignes d'amour. On fantasme « l'Arabe viril », le « beur de cité dominant », ce garçon qu'on imagine dangereux, potentiellement homophobe, dealer de shit, agressif sexuellement. On veut qu'il soit brutal, parce que cette brutalité excite. On veut qu'il

soit « actif », « masculin », « domtop », « TBM », mais on ne veut surtout pas le voir pleurer, douter, avoir peur. On veut sa chair, pas sa fragilité. On s'embrase sur son statut de « jeune homme syrien réfugié » avant de s'embrasser.

Les hommes gays blancs dégustent l'objet érotique que représentent le voyou potentiellement violeur ou le réfugié en attente d'être sauvé. Dans tout scénario sexuel, ils exploitent la fragilité du dominé pour avoir le frisson sans le risque. Ces désirs grotesques de « virilité lascar » ou de neutralisation des corps de banlieue par le sexe traversent la production pornographique, la culture cinématographique et la littérature gay. La terre d'asile est la même qui marchande l'hospitalité et qui semble se foutre de la charité. Le *whitesaviorism* à la française se conclut toujours par un échange de capital : une force de travail, un corps disposé à la jouissance, une vie moins pleurable en échange d'une pseudo-sécurité physique et d'un capital culturel civilisateur. Dans le cas d'Amir, il va sans dire que l'extranéité du corps migrant arabe se conjugue en plus avec une étrangeté du corps malade du sida. Il devient doublement un « corps étranger » à la nation française.

C'est pourquoi il faut rappeler qu'en France, et ailleurs en Europe, il y a une homonormativité qu'il faut suivre pour être un vrai homosexuel, souvent calquée d'ailleurs sur l'hétéronormalité (le couple monogame, le mariage, les enfants). Les hommes gays de la gauche molle, blanche et orientaliste rejouent l'historicité du désir de manière néocoloniale, jusqu'à rejoindre parfois les mêmes dynamiques que les fervents défenseurs de l'homonationalisme, c'est-à-dire le détournement des luttes LGBTQIA+ par les idéologies nationalistes, racistes, xénophobes, néocoloniales et islamophobes. L'opposition des identités gays et arabes fait de l'homosexualité une réalité blanche et de l'homophobie un phénomène endémique au monde arabe. Aux côtés de Jamil, Amir partage le même point de départ géopolitique et affectif : une Palestine nommée seulement comme « le pays », une jeunesse

queer prise en étau entre les violences de l'occupation, les normes familiales et la promesse lointaine d'une autre vie. Ensemble, ils quittent Nazareth au début des années 2000, pour l'El Dorado parisien où ils pourront être pleinement des homosexuels libres. Sauf qu'il n'existe ni « savoir-faire » ni « devoir-être » homosexuel. Pas non plus d'El Dorado.

8 L'exil ne se laisse plus réduire au très légitime « droit au retour » après la très souhaitée libération de la Palestine. Les personnages sont sommés d'être à la fois reconnaissants et désirables, discrets et virils, dociles et piquants. Cette injonction contradictoire structure de nombreuses expériences racisées : être à la fois l'objet de la charité humanitaire et l'objet d'un désir fantasmatique... jamais sujet. Alors on refoule, on se ment, on s'adapte à l'inacceptable. On va à contre-soi pour être parmi eux. On normalise la métamorphose, on l'avale sans jamais vraiment la digérer. C'est la dissocation ultime. Cette dichotomie crée un sentiment de dissonance, un besoin de performer des versions fragmentées de soi-même. L'individu finit par croire qu'il doit s'amputer pour survivre dans des espaces qui ne l'acceptent jamais entièrement. Il devient une expérience identitaire fragmentée, traversée par le genre, la sexualité et la classe sociale. Ainsi, le refuge peut être gagné ou perdu, au gré des contrats de travail, des papiers, des maladies, des ruptures amoureuses. L'appartement parisien concentre cette ambivalence : oasis de sécurité et instrument de chantage, lieu d'ascension et scène d'humiliation. Le droit universel du toit protecteur sur la tête ne devrait être soumis à aucune condition. C'est pourquoi le vrai refuge se déploie dans la sécurité affective : la vraie sécurité, c'est la capacité d'accueillir la complexité de l'autre, même quand on ne comprend pas tout.

La polyvalence et la multidisciplinarité artistique de l'œuvre de Raji est une manière intime d'écrire le monde et ce qu'il a d'immonde. C'est dans les mondanités de la bourgeoisie parisienne homoérotique que Raji raconte le mieux, avec un sarcasme

délicieux, l'absurdité de la société d'accueil. La terre promise qu'est le Paris de toutes les libertés n'est qu'un mirage : la seule réalité est que le corps des personnages principaux ne leur appartient plus. C'est en déliant sa langue crue et cruelle que Raji reprend le pouvoir sur l'intériorité, la corporéité et l'intimité de Jamil et Amir. Autant de scènes où s'éprouve ce que Frantz Fanon appelait déjà « l'impossibilité de l'amour authentique » tant que n'est pas expulsé le sentiment d'infériorité imposé par l'ordre racial. Ici, l'infériorité n'est pas seulement intériorisée par Jamil ou Amir ; elle est sans cesse rejouée par l'environnement social, par la langue, par l'économie, par la topographie même de Paris. Parce qu'il faut rappeler que la race et la classe sont encodées dans l'urbanisme. L'architecture « centre parisien versus les périphéries » (de la banlieue « ensauvagée » à la Palestine) permet une panoptique qui assouvit le voyeurisme blanc. L'appartement, le quartier, les lieux de drague, les milieux militants et artistiques fonctionnent comme une cartographie de la domination.

9

Le décor est fissuré depuis l'intérieur par la présence de Jamil et d'Amir, que cet univers a tenté d'absorber sans jamais vraiment les accueillir. Ce renversement du regard depuis le point de vue d'Amir provoque une réassignation des rôles prédestinés. Changer de focale du *white* au *brown queer gaze* permet dès lors de s'extraire du récit de l'agressivité arabe et de plutôt occuper l'imaginaire de la transgressivité. *L'appartement rue de Passy* est un roman profondément polyphonique, où se croisent crudité des scènes de sexe et lyrisme des réminiscences amoureuses, satire sociale et confession autofictionnelle. L'écriture de Raji déçoit l'attente misérabiliste et pitoyable du lectorat classique en Europe à propos de la condition palestinienne, afin de proposer une succession de scènes à couper le souffle. En tant que scénariste et réalisateur, je mesure la préciosité des *jump cuts* narratifs adoptés parfois par Raji pour raconter la traversée des mondes, l'exil dans la sexualité et la relation à la finitude. Les enjeux du parcours

migratoire d'exilés palestiniens sont entremêlés, non sans onirisme, à des trajectoires efflorescentes et bien distinctes pour les deux personnages d'Amir et de Jamil.

Raji Bathish ne propose pourtant ni un réquisitoire, ni un contre-stéréotype rassurant. Il décrit l'expérience d'une identité éclatée, tiraillée entre la farce et la tragédie, entre la survie matérielle et la quête d'idéal. Jamil n'est pas l'image lisse du « bon Palestinien » qu'on pourrait exhiber comme gage de bonne conscience. Il est parfois lâche, souvent fatigué, traversé par la mauvaise foi, l'ironie, la lucidité, la résignation et de brusques sursauts de dignité. Amir, de son côté, refuse peu à peu les rôles qu'on lui assigne – celui du témoin discret, du malade honteux, du compagnon raisonnable – et se met à écrire, à se raconter, à transformer la confession en armature narrative. En cela, le roman refuse un autre piège : celui de réduire les personnages palestiniens à des figures de résistance (le fameux صمود) sans faille, des icônes morales ou des symboles sacrificiels. Il leur restitue le droit à la complexité, à l'ambivalence, à l'épuisement. Ce droit à l'opacité, pour reprendre la formule d'Édouard Glissant, est en soi un geste politique : un sujet colonisé qui n'est plus seulement lisible à travers les grilles d'interprétation du centre, mais qui échappe, déborde, dérange toute tentative d'essentialisation.

Entrer dans ce roman, c'est donc accepter de pousser la porte d'un appartement où rien n'est tout à fait innocent : ni les murs, ni les draps, ni les conversations, ni les silences. C'est accepter d'écouter, au-delà des dialogues, le bruit de fond d'un monde où certains corps ne sont que « dé-corps ». C'est, peut-être, commencer à se demander comment aimer autrement – en dehors des scénarios que la colonialité a écrits pour nous. Le corps ainsi dépossédé par le regard de l'Autre blanc, devient un territoire à se réapproprier, la racine qu'il reste à protéger depuis l'exil, le sanctuaire d'une mémoire à ne plus profaner.

Sa poésie intempestive provoque des entrecroisements féconds et tisse une toile de petits fragments littéraires qui finissent par former, à mesure qu'on s'approche du climax, une constellation brillante.

Jamal Ouazzani
mars 2026

سأعود بلا دموع
Je reviendrai sans une larme

Pour la quinzième fois – ou la millième ? – Jamil quitta la station de Passy. De nouveau, il ne put refouler un élan d'émerveillement devant la bouche de métro enchâssée dans le xvi^e arrondissement. Côté Sud, vers la Seine, la tour Eiffel se dressait et pétillait régulièrement de lumière pour annoncer chaque nouvelle heure dépensée. Dépensée pour passer le temps. Un temps pendant lequel personne ne songeait à la manière dont cette station restait suspendue au bord du fleuve, sans tomber. Un temps perdu, sans voir ce qui se cachait en dessous du métro, sans voir les branches pourries, les mauvaises herbes, les croque-mitaines, les rats devenus fauves. Sans parler des excréments vieillis comme le vin que les années avaient façonnés, modelés et sculptés, fin prêts même pour être exposés dans un des innombrables musées parisiens toujours à l'affût de nouvelles idées. Le musée des chaussettes, le musée des nez, le musée des fesses... Pourquoi pas un musée des excréments ?
Le Paris-Merde ?

Comme au moins deux fois par jour, Jamil s'imagina tomber sur un compatriote. Ou sur une de ces grosses familles de nouveaux riches débarqués de Palestine qui, comme tous les gagnants de l'ascension sociale, visitaient pendant les vacances de printemps la Ville lumière et Disneyland. Quelle serait sa réponse si on lui demandait ce qu'il fabriquait dehors, alors que le reste du monde était au travail ?

— Je suis venu prendre des photos de la tour Eiffel depuis la rive droite et, pour la millième fois, je suis resté bouche bée !

Mais pourquoi un touriste aurait-il choisi de descendre à cet endroit précis, alors que la vue depuis le Trocadéro frappait le spectateur comme une gifle, et que celle depuis Bir Hakeim, où la tour apparaissait dans toute sa grandeur avec ses pattes sortant des tréfonds de la Terre, était de loin plus bouleversante ?

La montée des entrailles du métro jusqu'au vide de son immeuble fut tout à fait ordinaire. Même les magasins, les échoppes et les cafés semblaient vouloir célébrer un énième jour de monotonie. Le plat du jour. Le gâteau du jour. Le sempiternel et immuable café. Le vin du Cul-du-Prophète, année 1889, Château Machin. Le boucher au coin de la rue exposait une cuisse de jambon fumé comme s'il s'agissait d'une robe Yves Saint-Laurent ou Zouhair Saab. Comme si une pièce de viande pouvait sentir le jasmin si on la laissait macérer au soleil. Aucun ver n'oserait la ronger dans sa vitrine. Les miettes de basilic tomberaient sur elle d'on ne sait où.

Jamil se glissa dans le bâtiment où il vivait avec Vincent. Il composa le digicode du portail qui menait à la petite cour garnie de chaises d'acier peintes en bleu foncé, sur lesquelles somnolaient – ou selon les saisons, s'accouplaient – les chats. Le petit espace était également fréquenté par les habitants de l'immeuble et les visiteurs en quête de discrétion pour fumer ou pour échanger les potins. Pendant la semaine, les rumeurs mijotaient dans les salons et devant les cheminées pour enfin être servies aux commères dans cette même cour. Jamais Jamil, pourtant fumeur invétéré et malgré les nombreuses années passées là, ne s'était senti assez à l'aise pour s'y assoir lors d'un goûter au frais. Pour plusieurs raisons. La première et la plus évidente était son médiocre niveau de français, qui ne rendait pas compte de ses décennies parisiennes. Deuxièmement, il ne se sentait pas appartenir à ce monde bourgeois, avec ses règles claires et préétablies, où chaque sourire n'était qu'un froid calcul. Dans sa tête, il restait cet « autre », stigmatisé depuis le premier jour. Même la boîte aux lettres qu'il était en train d'ouvrir ne mentionnait ni son prénom ni son nom à côté de ceux de Vincent. Au milieu du courrier, constitué surtout de pubs ou de brochures administratives, il ne trouva aucune lettre lui étant adressée. En réalité, il ne savait même pas qui aurait pu lui écrire. Aujourd'hui, personne n'envoyait plus de lettres. Il avait en outre

complètement négligé les papiers pour régulariser son séjour en France. D'autant plus qu'il traitait la bureaucratie française avec une pointe de sarcasme et de condescendance. Ces démarches étaient indignes de lui. Elles n'étaient réservées qu'aux demandeurs d'asile victimes de guerre. Lui n'avait certainement pas besoin de tout ce cirque ni de toutes les insultes, de l'impolitesse et du mépris des agents de l'immigration. Sans parler du passage incessant d'un bureau à l'autre, épreuve nécessaire pour récolter tous les documents. La perpétuelle ingérence dans sa vie privée pour s'assurer de son implication dans un couple avec un citoyen français ne l'avait jamais encouragé à mener à bien ces lourdes et longues démarches. Comme si ça ne lui importait pas, ou comme si ça ne concernait que les classes misérables vivant en dehors de sa rue du xvi^e arrondissement. Sa condition lui laissait croire qu'il était différent. Que la police de l'immigration ne pourrait jamais l'atteindre, même s'il vivait avec un visa touriste expiré depuis des siècles.

14

Peut-être qu'il n'attendait qu'une lettre écrite à la main pour se souvenir qu'il existait encore.

Dans cet appartement parisien qui ne ressemblait en rien à ceux qui étaient disséminés sur le flanc oriental de la ville, tout brillait et était disposé à son immuable place avec un soin maladif. Il avait été contraint de sortir tôt, ce matin-là, avec Vincent, pour laisser à la femme de ménage le plaisir d'assaillir le lieu, de l'astiquer et de le ranger de façon presque dérangeante.

Jamil s'assit à la table pour fumer une clope et siroter une tasse de café froid – les restes de son petit déjeuner. Son regard se posa sur un morceau de papier écrit dans un arabe aux lettres tremblantes. Il le prit avec circonspection. C'était étrange, presque incroyable. Inhabituel. Avait-on déjà vu dans cet appart un message rédigé à la main, qui plus est en arabe, malgré des lettres un peu trop anguleuses ?

Mon amour,

J'ai invité des amis pour le dîner de ce soir. Anne-Marie est de retour de Nouvelle-Guinée. Elle est un peu déprimée. On va fêter son retour. Je vais préparer un ragoût de lapin aux épinards et à la cervelle. Pourrais-tu acheter du fromage chez Michel, s'il te plaît ?

Une tempête d'émotions submergea Jamil.

D'un côté, il en avait vraiment marre de cette comédie... Toutes ces journées passées à cuisiner, toutes ces soirées entre amis ; activités que les Français – et Vincent en premier lieu – adoraient. D'un autre, il était rare que Vincent daigne lui confier des tâches domestiques, surtout lorsqu'il s'agissait de ces fêtes interminables. Mais laisser un message manuscrit était, en soi, singulier. Au-delà des lettres tremblantes, la structure de la phrase était relativement correcte. Il aurait pu lui envoyer un message WhatsApp, comme d'habitude. Quand avait-il eu le temps d'écrire ce mot ? Ils étaient sortis pratiquement en même temps !

15

De l'extérieur, Vincent et Jamil avaient l'air de vivre une relation idéale, semblable à tous les autres couples des grandes villes occidentales que l'on pouvait trouver parmi les classes aisées, parfois même extrêmement aisées. Mais cette vitrine dorée cachait une vérité bien différente. Leur relation n'était en rien équilibrée. Jamil, après tout ce temps, s'était habitué au confort qu'elle lui offrait : un foyer, de la nourriture, une vie sociale. Tout cela l'avait plongé dans une paresse qui l'empêchait de faire le moindre effort pour se construire une vie à Paris. Trouver un emploi stable, se faire de nouveaux amis, obtenir ses papiers, et un tas d'autres choses. Cette paresse, cette apathie, s'était transformée en dépendance. En une relation asymétrique. D'autant plus que l'amour, dans ces moments-là, devient un terme élastique et malléable qui ne reflète plus la réalité des émotions.

Ça faisait des années qu'une certaine dynamique c'était installée entre eux. Depuis leur rencontre dans cette allée sombre que

Jamil avait empruntée cette nuit fatidique par erreur. Enfin, par erreur, façon de parler... Mais, s'il ne l'avait pas empruntée, les événements suivants auraient pris une autre tournure. La passion amoureuse. Les jours magiques. Les bénéfices qui s'en étaient suivis, jusqu'au jour où Jamil aurait dû abandonner Paris. Un tourbillon qui avait rythmé les premières années de leur relation. À tout instant, il aurait pu quitter la ville et disparaître de la vie de Vincent, comme s'il dormait sur une valise toujours faite, prête à être embarquée à tout moment. Et ainsi, petit à petit, la relation avait pris forme.

Vincent devenait fou face à l'instabilité de Jamil. Ce dernier partait, revenait, restait quelques mois, puis repartait. L'incapacité de Vincent de mettre le grappin sur Jamil et de l'installer entre les bibelots de sa luxueuse maison (une demeure dans laquelle n'importe quel garçon du tiers-monde rêverait de vivre) lui avait fait perdre la tête, et avait été la cause de ce déséquilibre. Vincent avait vécu ces moments prisonnier du fantasme de cette relation, jusqu'à son officialisation : le jour où Jamil s'était décidé à quitter définitivement la Palestine pour emménager chez lui, à Paris.

Jamil, lui, vivait un combat intérieur on ne peut plus déchirant. Vincent représentait, certes, sa vie confortable et parisienne. Toutefois, professionnellement, son avenir ne pouvait pas éclore s'il restait enfermé entre ces quatre murs. Il n'avait aucune des qualités ou des compétences nécessaires pour se construire un futur hors de l'appartement, c'est-à-dire à Paris. Il détestait la bureaucratie et abhorrait l'idée épuisante de « saisir les occasions ». Son occasion en or à lui, il l'avait agrippée quand il était entré dans cette ruelle-là, à cette heure-là, ce jour-là. Comme si avoir fourni cet effort le rendait différent des... des autres. Ah oui, les autres !

Mais ces dernières années, les choses avaient changé. En franchissant le seuil de la quarantaine, Jamil s'était rendu compte qu'il ne réaliserait rien en Palestine non plus. Ses amis proches et moins

proches du lycée et de la fac – surtout ceux qui étaient doués dans le monde artistique, littéraire ou qui prétendaient l'être, ceux qui travaillaient dans les associations caritatives, ou ceux qui avaient un master ou un doctorat –, avaient pour la plupart réussi à obtenir une bonne situation dans leur secteur ou en lien avec leurs centres d'intérêt. Il était le seul à n'avoir jamais mené à bien un projet. Le seul qui ne s'intéressait à aucune cause ni à la politique de manière générale. Il n'avait jamais commencé quoique ce soit, jamais mis en œuvre une quelconque idée, en dehors d'un domaine bien circonscrit, prédéterminé par ses connaissances limitées. Tout comme il n'avait aucune opinion sur l'actualité ni sur les tragédies qui éclataient au Moyen-Orient. Pour lui, c'était comme si tout cela se déroulait dans une autre galaxie.

Après avoir épuisé tous les prétextes pour montrer à Vincent, – enfin, surtout à lui-même – qu'il accomplissait d'importantes missions nationales et sociales qui l'empêchaient de quitter définitivement son pays et de s'installer dans l'appartement rue de Passy, il s'était présenté un beau jour lors d'un de ses courts séjours, et n'avait plus jamais quitté les lieux, sauf pour participer aux fleuves d'enterrements qui n'en finissaient plus.

17

Pour Vincent, la nouvelle fut plus qu'incroyable : enfin, son amant palestinien, qui allait et venait au gré des saisons, avait été capturé et ferait partie intégrante de son existence et de cet appartement qui surplombait timidement la Seine. Désormais, il pourrait se présenter avec lui à toutes les soirées, tous les vernisages, tous les anniversaires les plus en vogue de la ville sans sentir la vieillesse s'écraser sur ses épaules. Finis la solitude au milieu de cette société exigeante qui suivait les lois rigides de l'homobourgeoisie, terrifiée par les vieux pédés qui ne vivaient pas une vie de couple au vu et au su de tous.

Qu'importait le nom des plats, ils le répugnaient tout autant. Jamil ne se souvenait pas d'avoir vu dans la cuisine – enfin, ce qui était censé être leur cuisine à eux, Vincent et lui – des morceaux

de viande fraîchement découpés dont on aurait pu reconnaître la bête d'origine. Par exemple une tête, une queue ou des intestins de porc ; ou même, comme aujourd'hui, un lapin entier ou tout autre reste pouvant être attribué à un quelconque animal.

Jamil était fasciné par la capacité des Français à dissimuler leurs méfaits culinaires. On aurait dit que la viande et les différentes parties des animaux étaient venues au monde en tranches élégantes, comme ça, toutes seules.

Même les marchés que Vincent et lui fréquentaient lors de leurs promenades du samedi en automne et en hiver présentaient des bouts de viande dont l'esthétique éloignait la honte de la torture animale avant l'égorgeage et le démembrement dans les abattoirs cachés. Le résultat de cette opération devenait alors la pièce maîtresse d'une délicieuse exposition d'art culinaire. Délicatement présentée dans une assiette toute gracieuse, elle perdait tout lien avec la violence passée, avec le crime lui-même.

18 La maîtrise de cet art résidait dans les techniques utilisées pour rendre les différentes pièces « propres » au-delà de l'imaginable, au point de réussir à cacher toute preuve de ce crime.

C'était un art dans lequel les Français excellaient. Les Arabes, au contraire, ces adorateurs – métaphoriquement – de l'égorgeage échouaient lamentablement dans ce domaine.

Mais à cet instant précis, une seule chose obsédait son esprit : les cervelles que Vincent souhaitait préparer pour le dîner. Vincent les achètera-t-il au marché sur le chemin du retour ? Ou bien étaient-elles déjà au frais et Jamil n'y avait pas prêté attention ? Il se dirigea vers le frigo avec un sentiment horriblement semblable à la terreur. Terreur de vivre dans cet appartement qu'il quittait rarement, où il ouvrait des dizaines de fois ce frigo pour y prendre et y mettre une multitude d'aliments sans remarquer la présence d'un cerveau, dissimulé par le savoir-faire des Français dans cet art de transformer l'horreur en œuvre d'art tout en se donnant des justifications esthétiques.

Et en effet, le plat que Vincent avait mis au frais deux jours auparavant, que Jamil avait pris pour des brocolis à l'huile trempés dans du sirop de betterave, était en réalité le fameux cerveau en sauce pour le dîner du soir.

Le cœur de Jamil tressauta et un revif de sueur froide parcourut son corps, assez incongru en cette période de l'année. Qu'est-ce qui avait pu le mettre si mal à l'aise ? Le cerveau qui ressemblait à un chou-fleur, ou son éternelle peur vis-à-vis de Vincent ? La peur des détails qui continuaient de lui échapper, l'angoisse causée par la dépendance de sa vie à l'humeur de Vincent. N'importe quel différend aurait pu tout lui enlever, ou pire, pour utiliser une expression plus mélodramatique « le jeter à la rue », sans la moindre porte à laquelle frapper dans tout Paris. Sans la possibilité de rentrer au pays après avoir laissé échapper toute occasion de le faire, s'être privé de toute raison pour rentrer.

Ces pensées noires commencèrent à le tourmenter. Il décida donc de se concentrer sur les fromages qu'il devait acheter pour le dîner. Il avait peur d'échouer dans cette importante et minutieuse mission. S'il se trompait de fromage – ou s'il n'en prenait pas de genres suffisamment différents –, s'il sélectionnait des variétés qui n'étaient pas adaptées au dîner, il passerait aux yeux de tous pour le beauф qui essaie désespérément de faire partie de ce milieu choisi avec soin, fréquenté par des personnes choisies avec encore plus de soin.

Cette défaillance aurait été encore plus flagrante s'il avait appelé Vincent à cet instant même, alors qu'en réalité c'était la chose la plus normale du monde.

Dans un couple, si un des conjoints ne sait pas quoi prendre, il est normal qu'il puisse poser des questions sur les choses à acheter. En effet, souvent, les discussions sur la liste des courses – les quantités à prendre, les prix, ce qui est nécessaire pour chaque membre de la famille – deviennent le liant qui maintient la relation à un niveau acceptable de vivacité et de pérennité.

Au contraire, dans le cas de Jamil – plus précisément au vu de sa peur irrationnelle et exagérée –, des erreurs comme celle-ci pouvaient faire vaciller l'aiguille de la balance de la terreur que cette relation inspirait. En tout cas c'était son point de vue, décidément limité et stupide.

Heureusement, Michel, le propriétaire de la fromagerie, était toujours gentil avec lui et moins psychorigide que les autres quand il s'agissait de la fixette typiquement française sur la nourriture et les boissons.

Jamil essaya de gagner la sympathie du commerçant pour qu'il lui conseille de bons fromages, pas trop communs. Enfin, encore mieux : des fromages rares. S'il avait retenu une leçon importante, c'était que cette société vénérât les choses rares. Les plats rares. Le vin rare. Les personnes rares. Les lieux plus rares que la rareté même.

20 Michel commença à lui présenter différents types de fromages que personne ne lui demandait plus, et l'invita à les goûter les uns après les autres. Jusqu'à ce que Jamil lui vomisse presque dessus.

Il ne comprenait pas ce qui rendait un bout de Camembert meilleur qu'un autre. Finalement, il fut contraint de choisir deux types de fromage au hasard, et prit même une bouteille de vin que Vincent aimait, dont il avait mémorisé l'étiquette et le nom pour ce genre de situations.

Il valait mieux en avoir en rab, au cas où tous les invités se présenteraient avec une seule bouteille par personne.

Concentré comme il l'était à affronter ces questions importantissimes, décisives, existentielles – à l'instar de ce troupeau de bourgeois –, il parvint à échapper pour quelques instants relativement longs à ses peurs.

- Quel fromage va-t-on apporter ? Et quel vin ?
- Cuisinons-nous le cul du cochon, ou bien ses cuisses ?
- Comment pouvons-nous être plus originaux encore, plus rares, uniques par rapport aux autres ?

Je suis devenu l'un d'eux ! Je m'occupe des grands soucis de la bourgeoisie, tandis qu'elle s'épouille les cheveux.

Mais il s'agissait d'une simple illusion, un nuage passager qui se dissiperait dans la mousse verte d'une forêt de la Bourgogne voisine.

Quand il arriva à la maison, son impérissable angoisse revint le tourmenter, comme à chaque fois que les amis de Vincent débarquaient pour le dîner.

Ses amis à lui, en revanche, ne venaient jamais lui rendre visite dans son appart.

Enfin, il n'avait pas vraiment beaucoup d'amis à Paris, à l'exception d'un groupe de garçons algériens et marocains qu'il avait connu dans des saunas gays.

Il avait pris l'habitude de les retrouver de temps en temps dans les bars du nord-est de la ville pour s'amuser. Il ne comprenait pas un seul mot de ce qu'ils disaient, sauf quand ils parlaient en arabe classique mélangé à un français basique qui n'incluait pas la conjugaison de verbes à des temps trop complexes. Pour eux, tout était au présent, le préféré de Jamil dans toute la langue française. Même lors des sessions bestiales dans les appartements délabrés du côté de Belleville et de la Gare du Nord, le présent s'entortillait autour du reste du temps, et même au lieu. Là-bas, Jamil ressentait seulement le présent, oubliait le passé, le futur, et toutes ses préoccupations.

Il ne leur avait jamais dit qu'il habitait rue de Passy, qui devait se trouver, pour eux, sur une autre planète. Et puis ses « potes » ne lui avaient jamais demandé où il vivait. Tout comme ils ne lui avaient jamais demandé ce qu'il faisait dans la vie, où il allait quand il quittait leurs appartements, ni quel métro il empruntait. Avec simplicité. Cette même simplicité qui les faisait répéter en arabe classique des phrases religieuses et le nom de Dieu tandis que l'alcool, l'herbe et les autres drogues se propageaient sur les différentes strates de la petite table collante qui n'avait – fort

probablement – jamais été lavée. Cette simplicité qui avait poussé l'un d'entre eux – Karim, Mihoub, ou était-ce Azzedin ? – à lui dire, en le regardant droit dans les yeux :

— Je t'envie, tu sais ? Tu viens de Palestine. Je rêve d'aller à Jérusalem !

C'était avec cette même simplicité encore que les canapés remplis de miettes de tabac et de traces de drogue se transformaient en arènes pour les touzes. Une simplicité désarmante.

Avec de la bonne humeur. En silence, sans commentaires inutiles. Sans questions.

Que des préliminaires suivis par du plaisir.

Avec eux, il n'y avait pas besoin de session préparatoire superflue de branlettes intellectuelles et de méditations sur le besoin d'un « moi », d'un « nous », d'un « eux », pour expliquer ce qui allait se produire.

22 Jamil s'enfuyait de ces appartements comme Cendrillon, après que tout le monde s'était défoncé avec de l'alcool, de la beuh et un bel orgasme.

Il était terrorisé par les mille scénarios qui, sans raison, se composaient dans sa tête. Particulièrement quand le présent, si confortable, commençait à se dissiper pour laisser place à des temps plus complexes.

Passer une heure ou deux, au maximum quatre, avec ces gens, c'était faisable. Il lui était impossible, en revanche, de s'imaginer passer un jour entier en leur compagnie. Comment pouvait-on vivre une existence tout entière de ce genre, en dehors de ces instants orientalisants noyés dans l'alcool ?

Aurait-il réussi à vivre avec eux s'il avait dû quitter l'appartement rue de Passy ?

La réponse était catégorique : non. Il n'aurait jamais pu. Il ignorait comment était la vie, là-bas, en dehors de ces moments de plaisir. Et la chute, irréfrenable, lui aurait fait très mal. La douceur du sol de l'appartement de Vincent, au contraire, l'empêchait de

se blesser. Le parquet tanné qui amortissait les coups et le poids de personnes à peine plus grandes que la moyenne. Les matelas remplis de plumes d'oiseaux qui, vivants, avaient été élégants et fiers. Ces canapés qui, s'ils avaient été effleurés par une petite tache qui portait le souvenir de la soirée de la veille ou de la précédente – et qui n'aurait pas tardé à s'effacer jusqu'à disparaître comme si elle n'avait jamais existé –, auraient repris leur apparence éclatante, monochromatique. Vide.

Il était impensable de laisser tomber des cendres de joints, des mouchoirs en papier ou des messages secrets dans l'interstice entre le coussin et le dossier. Tout comme il était impossible d'oublier chaussettes, boxer ou capotes entre ces plis.

Même le tapis iranien que Vincent avait ramené de Téhéran semblait siphonner toute chose. Il ne restait aucune trace du lapin ou des cuisses du cochon de lait croquant qu'ils avaient mangé quelques jours auparavant.

De même que le vin fond la graisse et transforme les souvenirs en réalité sophistiquée, ce tapis ne laissait aucune possibilité de chute parce qu'il la privait de son utilité et de ses vraies motivations, justifiées ou imaginaires.

Même l'odeur de tabac brûlé lors des soirées hivernales – qui remplissait les vases et les bouteilles ayant été récoltées à chaque recoin du monde – semblait vouloir narrer des légendes élémentaires pourtant racontées mille fois, mais que personne ne tenait pour vraies.

En rentrant, Vincent imprima un baiser sur sa joue et, quand ses lèvres s'apprêtèrent à glisser sur sa bouche, des profondeurs de sa gueule émana une puanteur qui envahit les narines de Jamil. Un mélange d'oeufs, de thon et de mayonnaise. Les ingrédients typiques de la traditionnelle salade que les Parisiens mangeaient pendant leur pause dej dans les cafés, devant leurs bureaux ou à côté de leurs boutiques quand ils devaient anticiper un dîner copieux. Ce mélange protéique suffisait à couper la faim pour toute la journée.

Pour Jamil, la mauvaise haleine était une raison plus que suffisante pour fuir la personne devant lui. Cette respiration lourde qui se collait à la sienne le gênait au point de lui faire éprouver un dégoût instinctif pour son interlocuteur.

Pendant que Vincent était dans la cuisine, occupé à préparer le dîner, Jamil se dirigea vers la fenêtre prétextant quelque chose à faire sur le petit balcon qui donnait sur les grands immeubles du xv^e arrondissement, dans l'espoir d'éviter d'autres bombardements fétides. Il arrosa les plantes desséchées par l'hiver qui durait, puis se concentra sur le cactus qui n'avait pas besoin d'eau et avait pris la consistance du plastique, fiché là dans du terreau craquelé qui n'acceptait même plus une goutte d'eau.

De la cuisine provenaient de nouvelles odeurs qui se mirent à attaquer celles qui se nichaient encore dans les abysses de ses peurs. Des abysses qui s'élargissaient jour après jour, alourdissant le fardeau sur ses épaules déjà affaissées par tout le confort dans lequel il vivait, par ces journées entières passées à se cacher dans des lieux où il se sentait en sécurité pour ne pas avoir à lutter sur des terrains épineux. Ou pour ne pas subir la pique, ne serait-ce que d'une seule épine, même très molle.

Il fut assailli par l'effluve de fenouil bouilli que les Français assortissaient aux steaks pour sublimer l'expérience gustative, compenser la putréfaction de la viande et des viscères des différents types de bêtes.

La fragrance du fenouil coupé ne suffit pas à amoindrir le poids du mal-être que Jamil portait et éprouvait à chaque fois qu'il se trouvait seul à la maison avec Vincent. Un sentiment qui s'évaporait rapidement, immédiatement, quand l'un d'eux sortait, laissant à l'autre l'opportunité de soupirer de soulagement, comme si une pierre trop lourde avait été ôtée de sa poitrine. Un mal-être qui s'appesantissait le weekend, notamment quand Vincent n'avait pas envie de sortir de la maison – ne serait-ce que pour aller au café d'en face, voir un film à

Montparnasse, ou retrouver des amis dans de magnifiques musées ou de grandioses galeries.

Ces jours-là, Jamil usait de tous les prétextes possibles pour fuir et se réfugier dans un de ces saunas gays fréquentés par les locaux et par quelques touristes qui cherchaient à baiser avec des inconnus. Parfois, il allait rendre visite à son groupe de potes, avec tous les « bénéfices » que ces visites promettaient.

Quand il rentrait, il n'avait pas envie de coucher avec Vincent. Il inventait mille excuses pour que ce dernier ne se rende pas compte des changements qui s'étaient produits dans son corps après des heures et des heures de sexe effréné avec une myriade de partenaires différents aux teubs et aux poings de toutes les dimensions. Il lui était difficile, pour ne pas dire impossible, de jouir après les différents orgasmes de la journée. Il ne voulait pas que son conjoint se rende compte que son anus s'était élargi et pendouillait vers l'extérieur, transformé en une espèce de rose fleurie, ouverte et collante à cause des crèmes hydratantes et des huiles que certains amants adoraient appliquer, sans véritable raison valable (particulièrement si on tenait compte des caractéristiques du corps de Jamil et de l'élasticité de son trou). Il était impossible, même pour les scientifiques, de découvrir la raison historique, sociale et culturelle de cette prédilection masculine !

25

Sans parler des morsures autour des tétons, des suçons dans le cou et sous les oreilles, des marques sur les épaules laissées par des doigts puissants...

Malgré toutes les précautions qu'il prenait systématiquement et qui lui semblaient suffisantes, Jamil ignorait que Vincent ne croyait pas une seule seconde que son compagnon disparaissait toutes ces heures pour aller prier à l'église – qui d'ailleurs étaient toutes vides – ou qu'il restait tout ce temps assis au bar ou au cinéma pour mater un film après l'autre. Notamment parce que si Jamil avait une culture cinématographique – encore brute, artificielle, sous-développée, certes – il le devait uniquement à Vincent et ses amis. Les goûts de

Jamil suivaient sa première impression, étaient dus au hasard et n'étaient pas basés sur l'expérience ou la connaissance profonde de l'histoire de l'art. Sa culture était encore trop sommaire, il ne pouvait pas apprécier seul des créations de maîtres.

Idem pour les expos, les musées, les galeries spécialisées. Le goût de Jamil était hautement instinctif et, la plupart du temps, rustique, alors que ceux qui l'accompagnaient dans ces lieux d'habitude faisaient étalage d'une érudition technique. Érudition due à une éducation artistique approfondie qui les rendait capables de distinguer lorsqu'une œuvre était travaillée, moderne, qu'elle avait demandé un effort technique notoire, presque sisyphéen, et lorsqu'il s'agissait au contraire de travaux simples, limités, puérils.

Dans ces moments-là, Jamil souffrait d'ennui chronique teinté d'une impression d'être inutile. Parfois, c'était l'art contemporain tout entier qu'il maudissait : un amas de choses absurdes qui, selon lui, détournaient l'attention du plaisir immédiat procuré par les émotions et les sens.

26

Ce même plaisir émotionnel et sensoriel direct qui le faisait parfois vibrer pour un tableau ou une expo alors que d'autres passaient rapidement à autre chose, dédaigneux, le nez en l'air et les lèvres plissées. Ils ne comprenaient pas la raison de cette joie soudaine qui prenait Jamil après un long silence. Celui-ci se sentait alors comme Julia Roberts dans *Pretty Woman*, quand Richard Gere l'emmène pour la première fois à l'opéra.

En réalité, Jamil non plus ne comprenait pas pourquoi parfois Vincent et ses amis se pâmaient devant un tableau que lui trouvait creux. Des œuvres faites d'éléments parsemés au hasard sur une toile, sans cet effort sisyphéen, qu'ils commentaient à l'infini, du moins devant lui. Il ne s'expliquait décidément pas leur extase face à une toile vierge au centre de laquelle on avait planté un clou, sans aucune raison logique, ou face à un sac poubelle jeté sur une vieille planche de cuivre lumineuse. Il se sentait presque la victime d'une caméra cachée.

Il ne saisissait pas ce qui avait façonné leur goût, et comment ils réussissaient à parler du vide des heures durant. Et pour sa malchance, ce verbiage philosophique illimité sur ces œuvres absurdes l'accompagnait toute la soirée, même après les expos. Une fois sortis des galeries, il se retrouvait assis face à eux dans des bars chics alors qu'ils murmuraient des phrases dans un français raffiné pour analyser des œuvres qui, à ses yeux, avaient plutôt l'air d'être une erreur de la femme de ménage ayant oublié le balai ou le sceau dans un espace qui aurait dû, au contraire, contenir un objet avec une vraie valeur artistique.

Quel sens esthétique avaient-ils que lui ne possédait pas ? Pouvait-on l'acquérir, ou était-ce un gène héréditaire non modifiable ? Assimilable avec les années ?

Lors de soirées comme celles-là, il se perdait dans l'alcool, de la bière au vin, jusqu'au cognac, notamment quand il faisait froid et que l'atmosphère dans le bar était suffocante et pleine de blabla sur l'énième expo, un film afghan ou une pièce de théâtre muette dans laquelle les acteurs étaient complètement nus sans véritable raison scénique.

Jamil sortait fumer en terrasse toutes les quinze minutes, même quand il pleuvait des cordes ou qu'on se gelait les couilles.

Ces soirs-là, ils rentraient en taxi. Les stations du métro étaient d'habitude déjà fermées. Ou bondées et grouillantes de SDF, de gens qui hurlaient et de rixes soudaines provoquées par ces créatures du weekend, aficionados des heures tardives, qui accouraient des banlieues jusqu'aux différents centres de la ville pour être enfin visibles.

Vincent se fraya une route entre les exhalations fines et subtiles du fenouil et se dirigea sur le balcon où Jamil était en train de fumer, feignant de polir une superficie baignée par la lumière qui s'atténuait petit à petit. Son langage corporel et les expressions de son visage trahissaient une sorte de gêne. Il évitait même de croiser le regard de Jamil, ses yeux vaguaient.

Il sourit et s'approcha lentement.

— Comment vas-tu ? Comment a été ta journée ?

— Normale. Les fromages sont dans le frigo. J'ai pris deux bouteilles de vin, celui que tu aimes. Je les ai mises dans la commode sous le bureau.

— Écoute, il y a quelque chose que je voulais te dire...

— Mhh... c'est le travail ?

— Non, le travail c'est toujours la même chose, rien à dire. Non, plus personnel, quelque chose en moi... qui a disparu.

— C'est-à-dire ?

L'interphone sonna avant que Vincent ne puisse lui répondre.

L'angoisse lui matraqua la gorge. Il fut pris d'un instinct humain : étrangler Vincent pour s'être arrêté de parler – une habitude française trop typique – alors qu'il cherchait à lui avouer quelque chose d'important sur ses sentiments.

Il aurait voulu le jeter du balcon ou le séquestrer à l'appart. C'était une idée qui l'avait chatouillée plusieurs fois, inspirée par sa muse Nabila Obeid dans le film *Le suicide de l'appartement*.

— Salut, c'est Valérie et Guillaume !

Il eut l'impression que quelqu'un venait de lui balancer un seau d'eau froide qui puait le poisson en pleine gueule. Rester assis avec Valérie avant que tout le monde arrive était vraiment la dernière chose qu'il aurait voulu faire. Dire qu'il ne l'aimait pas, c'était un euphémisme. Non, il la haïssait. Il la détestait viscéralement.

Elle était si présente dans leur vie que Jamil n'avait même pas eu le temps d'examiner le pourquoi de la violence de ses sentiments. Il espérait qu'elle crève. Il ne comprenait pas pourquoi Vincent en était tellement entiché, pourquoi il la gardait dans ses amitiés proches.

Il essayait d'éviter de rester dans une pièce seul avec elle. Elle le bombardait de questions auxquelles il n'arrivait pas à répondre, bien qu'elle fasse partie de ces personnes qui, de toute façon,

n'écoutaient jamais. Pour Valérie, le monde tournait autour d'un seul axe : elle-même. Elle prétendait être une personne cultivée, profonde.

— Bonjour, je suis Valérie, ceci, cela, je suis tellllleement profonde-han.

Mais elle ne l'était pas du tout. Une artiste ratée et pourrie-gâtée, voilà ce qu'elle était.

Aucune de ses pièces n'avaient jamais reçu aucun retour critique positif, dans aucun journal. Au contraire, la presse l'ignorait complètement, volontairement ou pas. Par contre, elle excellait dans l'art de parler de ses œuvres à des gens qui ne connaissaient pas bien la langue : un français impeccable, des expressions musicales assorties d'une prononciation correcte. Elle leur faisait croire qu'elle utilisait des phrases qui rentreraient dans les encyclopédies d'histoire de l'art, que la presse allait se jeter à ses pieds pour lui ouvrir les portes du monde de la culture. Puis elle s'allumait une clope, soupirait et proférait cette sempiternelle phrase :

— Chais pas, c'est compliqué...

C'est compliqué. La voilà, l'expression magique que les Français adoraient utiliser. Il fallait en comprendre que leur vie était aussi plate que les plaines de l'Est russe.

Ce qui l'irritait le plus, c'était la confiance aveugle que Vincent plaçait en elle, et son entêtement à vouloir exposer les travaux de cette sorcière dans la galerie qu'il possédait rue de l'Université. Et, pour couronner le tout, il y avait l'horrible tableau qui décorait leur chambre à coucher. Vincent l'avait accroché au mur lors d'une de leur période de séparation qui avait duré quelques années, pendant que Jamil était au pays. Quand il était revenu et s'était installé à Paris, il avait demandé à Vincent de l'enlever, en lui expliquant que ce truc l'empêchait de dormir. Pire, il l'empêchait même de bander.

— C'est moi ou le tableau, murmurait-il sans relâche. Je préfère me jeter du balcon plutôt que de me trouver dans la même pièce que cette merde.

Mais, avec les mois et les années qui passaient, Jamil avait graduellement perdu le luxe de pouvoir s'opposer à la présence dans l'appartement d'objets de collection ou de meubles, ou même seulement de fleurs en plastique, et il avait fini par renoncer à cette demande. Un grumeau de rancune alimentée par sa haine envers Valérie, voilà tout ce qui lui restait.

Et qui était ce putain de Guillaume ? Comment arrivait-elle, cette femme fausse, à se présenter accompagnée chaque fois d'un homme plus canon que le précédent ? Elle les dénichait de toutes les formes et de toutes les couleurs. Portugais, brésiliens, guinéens... Même Albanais, elle les chopait. À chaque fois, elle lui lâchait d'un ton tout convaincu une phrase qui, dans sa bouche, avait pris la mélodie d'un dicton :

— Je crois que j'ai trouvé le bon. Cette fois-ci, je pense que je suis vraiment tombée amoureuse comme jamais.

30 Mais deux mois après, elle changeait « le bon » pour un mec encore plus « bon ». Et ainsi de suite. Sans un moment de solitude, de dépression ou de perdition qui la ferait chanceler.

La dernière fois, elle s'était présentée avec Sylvie, une femme. Elle leur avait expliqué que cette relation homosexuelle l'avait aidée à se reconnecter avec son enfance, sa spontanéité, sa légèreté, son innocence, blablabla... Mais, de ce qu'il voyait à présent, elle n'avait pas supporté de rester trop longtemps sans s'asseoir sur une belle teub. Elle aimait trop ça, la teub.

Qu'est-ce qui irritait Jamil à ce point, au fond ? Peut-être le fait que Valérie – qu'il considérait comme une idiote gâtée et paresseuse – avait le luxe de pouvoir choisir ce qu'elle désirait, de pouvoir éprouver le goût des nouveautés et les jeter à la poubelle quand elle trouvait quelque chose qui l'excitait encore plus, sans par ailleurs avoir l'air honnêtement triste, même quand elle parlait de ce qu'elle venait de perdre.

Elle avait un filet de sécurité solide, très solide même, qui lui permettait de s'amuser et de faire semblant de souffrir moult

douleurs et tourments sans que sa vie en soit affectée. Elle possédait un appartement en plein Paris, dont elle ne payait pas le loyer, et un torrent d'amis qui pouvaient l'aider pour chaque caprice. Elle avait la possibilité de manipuler le terme « amour » à sa guise, sans prêter attention aux différentes significations du terme – aussi superficiels ou profonds qu'ils soient.

Quand ça n'allait pas pour une raison quelconque, personnelle ou économique, sa dépression était absorbée par une éponge émotionnelle. Son désespoir était élégant, doux. Elle n'avait pas besoin de s'asseoir au beau milieu de la gare du Nord pour pleurer la perte de son seul abri, parce qu'elle aurait été vaincue, parce qu'elle aurait tout perdu, comme dans les pires scénarios que Jamil imaginait pour lui-même.

Il la détestait, et espérait qu'elle soit atteinte d'un cancer, qu'elle souffre comme une chienne avant de crever. Pour aucune autre raison que la simple compétition qui existait entre eux.

Ou peut-être parce qu'il se considérait plus digne qu'elle de passer d'un amant à l'autre et d'avoir un réseau d'amitiés dense. En silence, avec son air hautain, il se trouvait tout simplement plus intelligent et meilleur que la plupart des gens qui fréquentaient l'appartement. Tous venaient fumer avec lui au balcon du sixième étage et essayaient de lui prouver à quel point ils s'intéressaient à la culture du Moyen-Orient, particulièrement du monde arabe. Ils lui racontaient leurs efforts pour résoudre le conflit israélo-palestinien, la tragédie syrienne, celle au Yémen, la crise en Lybie, aider les Kurdes, sauver les Yézidis et les Afghans. Parfois, ils ajoutaient à la liste jusqu'au massacre des Rohingas, en Myanmar, un pays que Jamil ne savait même pas indiquer sur une putain de carte. Il n'avait même pas envie de savoir le faire.

La dernière taffe de cigarette était toujours ponctuée par la sempiternelle phrase :

— C'est compliqué.

Dès que la porte s'ouvrit, Valérie se catapulte à son cou pour

l'enlacer et l'embrasser sur la joue comme s'ils étaient amants depuis des lustres.

— Chériiiii ! Tu m'as tellement manqué, mon p'tit bout de chou !

Jamil ne comprenait pas ce qui lui arrivait. On broyait son corps brutalement. Mais après s'être libéré du siège de cette étreinte, il remarqua un sourire qui pointait derrière cette harpie. Il le scruta. Voilà le Guillaume. Un beau soldat qui s'était enfui de l'armée de Napoléon. Un visage magnifique et des épaules qui s'unissaient pour former un corps digne des statues en cuivre représentant des chevaliers morts au combat dans les batailles du passé, posées devant les musées et les mémoriaux de guerre. Il avait la vingtaine et ce physique naturel des Français, de ceux qui n'avaient pas encore été corrompus par les machins de salles de sport, vierges de toute trace d'haltères ou d'exercices de fitness.

Il était jeune et beau, sans artifice, avec le nez de Daniel Auteuil et les mains de Vincent Lindon.

32

— Je vous présente Guillaume. Il est activiste pour les droits humains.

Quelle chienne. Mais comment arrives-tu à les pêcher ? Il a au moins vingt ans de moins que toi !

Ils échangèrent une bise, comme le font les Français même quand ils ne se connaissent pas. En France, les rituels de présentation commencent avec grâce, et se cassent généralement la gueule assez rapidement.

— Jamil est l'ami de Vincent. Et voilà la surprise... Il est palestinien !

Le silence typique qui précède un grand évènement tomba brusquement. S'en suivit une gêne. Puis, dehors, des feux d'artifice commencèrent à détonner. De grands cercles déchiraient le ciel de la capitale au-dessus de la tour Eiffel qui, colorée et brillante, semblait à la fois absente et présente sur ce balcon.

Même si Jamil avait fait son entrée dans la cinquantaine depuis quelque temps, il était attiré par des hommes plus âgés que lui,

instinctivement et sans même penser à d'autres possibilités. Ceux-ci, avec les années qui passaient, étaient de plus en plus frêles et maladifs, mais représentaient pour lui une proie très précieuse. Les personnes âgées avaient souvent de l'influence, du pouvoir, et étaient disposées à avaler beaucoup de crapauds pour ne pas rester seules. Ou mieux, pour maintenir l'illusion qu'elles ne le sont pas.

Chose plus importante encore, les hommes parisiens de cette génération possédaient en général des appartements dans les plus beaux quartiers de la ville.

Toutefois, ce soir-là, il fut chatouillé par une idée qui lui aurait semblé impossible auparavant. Malgré son jeune âge, il aurait voulu voler Guillaume à Valérie. Il ressentait une soif de vengeance pour des crimes qu'elle n'avait pourtant jamais commis. Il aurait eu une place centrale dans leur « clique » à cause de ce scandale. Mais ces idées, et toutes les conséquences en découlant, étaient radicalement insensées au vu de l'équilibre qu'il souhaitait maintenir dans son rapport avec Vincent. C'était un jeu périlleux, qui aurait pu lui valoir l'exclusion de cet appartement. Qui aurait pu le bannir vers l'inconnu.

Alors que tout le monde était assis sur les divans, à siroter du vin, à lécher des cervelles et des morceaux de lapins comme s'il s'agissait de tapas espagnoles, à parler du voyage d'Anne Marie en Nouvelle-Guinée – jusqu'alors Jamil pensait que ce pays se trouvait en Afrique –, il sortit plusieurs fois fumer avec Guillaume, essayant de construire une alliance amicale contre ces vieux chiants et acariâtres qui cherchaient inlassablement et dans des lieux lointains, un sens à leurs misérables existences.

Mais le prix à payer était élevé. Guillaume s'était mis à lui raconter tout ce qu'il savait de la Palestine : le conflit, l'occupation, les check-points, les films palestiniens qu'il avait vus, les manif où il avait été pour protester contre les massacres de Gaza et Alep. Il lui raconta la fille libanaise maronite dont il était tombé amoureux à l'université, mais qui n'avait pas partagé ses sentiments.

Comment elle l'avait repoussé, comment ce refus l'avait amené à abandonner les études et l'avait plongé dans la dépression. Dépression. Un terme qu'on utilisait à tort et à travers à Paris. Pire : pratiquement toujours sans vraies implications cliniques.

Bien évidemment, il terminait chaque histoire avec le proverbial : « C'est compliqué ».

Jamil avait oublié, ou presque, l'apparence des corps des jeunes hommes. En outre, son français boiteux ne l'aidait pas à se lier d'amitié avec Guillaume, même avec des phrases banales du style : « Pourquoi on s'roule pas un joint au lieu de boire ce vin rouge français ? »

Jamil essaya d'imaginer Guillaume nu pendant qu'il déblatérait sur ses petites luttes. Comment étaient ses pecs, ses bras, ses hanches, ses fesses ? Comment utilisait-il ce beau petit cul, à part pour chier ? Comment se tortillait-il quand on le lui léchait ? Et comment était la bite d'un gars de cet âge. Une jeune bite surement douce, ingénue, pleine de lait frais qui n'attendait que de gicler. Sans douleur. Et sans calculer combien de liquide et de temps il lui restait.

Jamil essaya de se rappeler comment il était à son âge. Mêlait-il son âme à celle de son partenaire, transformant la rencontre charnelle en une union spirituelle ? Ou bien se comportait-il comme un petit naïf, un idiot, sans attribuer aucune importance aux significations poétiques des actes sexuels ?

Il n'arrivait pas à s'en souvenir. Ni même à l'imaginer.

Il brulait d'envie d'interrompre Guillaume avant que Valérie ne l'appelle. Il aurait voulu lui crier :

— J'ai envie de te faire une pipe. Ici, sur ce balcon. Je veux me mettre à genoux et te sucer devant tout le monde.

Ces dix dernières années, Jamil avait appris que le plaisir qu'on éprouvait en suçant une bite était métaphorique et non pas physique. On saisissait les mouvements de plaisir du partenaire et on aspirait lentement son âme en extrayant ses fils un à un, jusqu'à

la faire glisser dans sa bouche, sans pouvoir échapper à ce qui viendrait ensuite, que beaucoup négligeaient. Les longs moments de remords.

Jamil sentait qu'il pourrait soumettre Guillaume de ce seul mouvement intense. Les personnes présentes à la fête auraient pu faire preuve de compréhension et d'humour, ou peut-être ressentir une pointe de tentation et de désir de s'unir à eux. Ou se scandaliser, point barre.

Jamil, pendant un instant, aurait voulu le secouer et lui hurler :
— Comment fais-tu pour coucher avec cette chienne ? Comment peut-elle t'exciter ?

Toutefois, ils quittèrent le balcon pour la troisième et dernière fois, et rejoignirent les autres.

Valérie cherchait à voler l'attention d'Anne-Marie, laquelle essayait de raconter son voyage en Nouvelle-Guinée, en donnant des détails bizarrement précis sur le plan personnel/profond/sensoriel.

Valérie, elle, tentait de se glisser dans la conversation pour parler de ses conneries. Surtout de sa relation avec Guillaume, qu'elle décrivait comme stable, solide, faite de certitudes qui assuraient l'éternité à leur couple. Face à un Guillaume complètement muet.

Jamil s'efforçait de suivre la conversation malgré cet accent parisien qui assassinait la fin des mots.

Vincent laissa planer son regard sur ses invités, puis, pendant un instant, fixa un point où il n'y avait personne. Son regard recommença à divaguer, jusqu'à ce que ses yeux se posent sur Jamil. Il lui lança un sourire froid, sans signification.

— Chéri, peux-tu préparer le fromage et la salade ? lui demanda-t-il au-dessus de ce vacarme et de cette joute verbale entre les deux femmes.

Son ton était gentil, et ne sonnait en rien comme un ordre. Jamil avait choisi lui-même les fromages, il était naturel que ce soit lui qui le serve, même s'il ne comprenait pas pourquoi les Français mangeaient du fromage avec de la baguette à la fin de

leurs banquets, alors que dans le reste du monde, c'était considéré comme une entrée. Il faisait partie de ces gens qui se demandaient quel type d'estomac pouvait supporter le gras du fromage et la densité de la pâte des baguettes, après avoir englouti cervelles de lapins, cochons, canards, oies, et autres bestiaux.

Chez lui, il n'aurait jamais pu s'imaginer bouffer (ou ne serait-ce que proposer à un membre de sa famille ou à un pote) de l'hal-loumi ou du labné après avoir terminé un repas gras à base de viande ou de poulet, pourtant, il commençait à trouver la chose normale à présent. Surtout parce que les dimensions réduites des repas gaulois rendaient cela possible. Comme si la cuisine française avait réponse à tout, ou s'adaptait en fonction des besoins.

Jamil prépara le plateau de fromages puis retourna au salon en portant le bol rempli de tranches de baguette. Tout le monde se jeta sur la nourriture, sans que personne n'émette des « ça suffit », « je n'en peux plus », « j'explose » ou « j'ai trop mangé ». C'était en tout cas ce qui se passait en Palestine quand on ramenait de la knafeh après un dîner somptueux. Semblable à un deuil au début, le festin prenait fin une fois la knafeh complètement dévorée. Parfois les gens demandaient même du rab.

On s'empiffra joyeusement des différents fromages. Puis vint le tour de Valérie. Elle en choisit un qui n'avait pas encore été touché. Un de ceux que Michel lui avait conseillés, lui assurant qu'il ne convenait qu'aux fins palais, et que seule une personne connaissant très bien les fromages, leur origine et leur histoire pouvait apprécier.

Valérie se décomposa devant la petite table.

— Oh mon dieu, c'est quoi ce fromage dégueulasse ? Vous l'avez pris où ? Je vais gerber. Aidez-moi !

Valérie fut prise de convulsions devant les regards troublés, comme en proie à une attaque épileptique.

Guillaume porta un verre à sa bouche, mais elle le repoussa avec toute la méchanceté que son corps était incapable de cacher.

Le verre vola et alla s'écraser contre la balustrade du balcon. Les fragments tombèrent dangereusement du sixième étage jusqu'à on ne sait pas où.

— Mais vous êtes cons ou quoi ? Même le fromage, vous savez pas le choisir !

— Allez, pas besoin de s'énerver ! lui répondit Vincent, en essayant de la calmer.

— D'accord, pas besoin... Il n'y a jamais besoin de rien. Guillaume, je me casse. Si tu veux bien m'accompagner...

Valérie et Guillaume sortirent, dans le silence général.

Jamil, lui, préféra filer sur le balcon pour fumer et chercher l'épave de ce pauvre verre ou quelque indice pour comprendre où étaient tombés les éclats.

Tout le monde commença à partir peu à peu, alors qu'Anne-Marie essayait d'alléger l'air devenu soudain lourd en se mettant à parler des mecs de la Nouvelle-Guinée. Comment ils couchaient à la fois avec des hommes et des femmes parce que cela faisait partie de leur culture, quels plans elle avait eus là-bas.

Une fois seuls, Vincent se dirigea vers le balcon et enlaça le dos de Jamil, lequel continuait d'examiner le bitume en contrebas.

— Je sais que c'est douloureux... commença-t-il calmement.

— Quoi ?

— Mais je ne t'aime plus comme avant. Je veux qu'on se sépare. Que tu t'en ailles.

— Comment ça ? Tu ne veux plus de moi ?

— J'ai rencontré un jeune homme syrien. Un réfugié. Je ne veux pas te tromper ni faire semblant... Je n'ai même pas le luxe du temps de faire semblant. Je pense que je l'aime vraiment. Il va m'enseigner l'arabe. Tu te souviens, je te l'avais demandé... Tu as ignoré mes requêtes. Je n'en peux plus...

أنا لا أكذب ولكني أتجمل
Je ne mens pas, je dis la vérité avec style

— Tu te contentes de trop peu !

Jamil avait lancé cette phrase alors que nous marchions dans la rue Saint-Martin, l'été 2001. Je ne me souviens pas précisément de la discussion qui avait mené à cette réplique, mais j'avais eu peur. Une pensée m'avait traversé l'esprit : c'était lui qui avait planté le malheur en moi, lui qui ne se contentait jamais de rien.

Quand Jamil m'a annoncé vouloir définitivement quitter Paris pour retourner au pays se suicider intérieurement, je me suis empressé d'acheter un billet d'avion pour partir un mois avant lui. C'était un pari risqué. Il serait de retour après moi. Il avait plus d'argent et, apparemment, c'était une raison suffisante pour rester plus longtemps en France. *Je* l'avais emmené à Paris. J'étais sérieusement censé le laisser seul sur place ? Dans ma tête, tout était prêt pour l'en empêcher.

Parfois, j'étais sûr qu'il ne pouvait passer la moindre journée sans moi. Mais, la plupart du temps, il me surprenait avec des phrases ou des commentaires du style « tu te contentes de trop peu », ou « j'en ai marre de ta dépression, Amir ».

Comme s'il voulait me lancer un ultimatum. « C'est toi ou moi. J'en sais beaucoup sur toi, et tu en sais encore plus sur moi. Tu m'as amené ici, et il est temps que l'un d'entre nous s'en aille. Que s'en aille celui qui se contente de trop peu. Le dépressif. Cette ville n'accepte pas ceux qui se contentent de trop peu. »

Il me disait ça pour me faire culpabiliser d'empoisser le monde autour de moi de chagrin et de misère, alors que lui exhalait le bonheur de tous ses pores.

J'avais pris ma décision de quitter Paris après m'être assuré que Jamil aussi avait acheté son billet pour partir exactement un mois et trois jours après moi. Ce décalage m'inquiétait. J'avais peur qu'il

attende mon décollage pour tirer son coup et rester à Paris. Je ne l'aurais jamais laissé tout seul ici alors que moi j'allais retourner au pays maigre, laid, la tête basse et en disgrâce pour crever du sida. Non, c'était insupportable. Je serais revenu le tuer. Le pousser sous un métro ou le jeter d'un pont pour qu'il s'écrase sur le périph.

Jamil et moi vivions dans deux univers différents.

Sans faire exprès, je sortais toujours avec des hommes de la classe moyenne. Des gars qui, dans le pire des cas, habitaient la banlieue respectable de Paris et, dans le meilleur, louaient de minuscules appartements disséminés dans tous les coins de la ville. La plupart avaient à peine de quoi vivre seuls.

Lui, en revanche – je ne sais même pas comment ! – les pêchait riches, dans l'élite de la bourgeoisie parisienne. Celle qui possédait de vastes appartements dans les quartiers les plus huppés et les plus prestigieux, à l'occident ou au sud-ouest de la capitale. Des nids permettant de vivre, ou donnant l'impression de vivre, une vraie vie de couple.

39

Au début du millénaire, il n'y avait pas encore d'applis de rencontre et il fallait s'accommoder de deux ou trois sites. Pour draguer, on allait dans les bars du Marais, notamment ceux des deux grandes rues qui traversaient le quartier en long et en large. On pouvait aussi se faufiler dans un des saunas qui se multipliaient dans toute la ville, en particulier au nord, la fameuse rive droite ; ou alors dans les boîtes de nuit avec *darkroom*. La plus célèbre était sans doute Le Dépôt. On y retrouvait les grands créateurs de mode, les acteurs, les types de la classe moyenne et les banlieusards, faisant la fête tous ensemble. Quand l'envie brûlait, il était difficile de faire la différence entre un bourgeois et un prolo dans l'obscurité d'une *darkroom*. Surtout quand ils se mettaient tous à poil comme à la naissance, tous venus se fondre en un seul corps.

À chaque fois, Jamil sortait de ces endroits accompagné d'une foule de beaux diables et vivait à leurs dépens pendant quelques semaines. Il mangeait dans les plus beaux et luxueux restaurants

de Paris, fréquentait le club de la haute. Il s'asseyait parmi ces gens de qui émanait de la poussière d'étoiles et qui brillaient sans bouger le petit doigt. Moi, au contraire, je sortais avec des mecs fauchés, des dingues, des excentriques, des gens à gros problèmes. Sans parler des gauchos anarchistes aux vêtements et aux manteaux vieillis, puant le tabac cubain émietté macéré dans la sueur, qui n'avaient pas vu de vraie douche depuis plus d'un demi-siècle.

Je traînais partout avec eux. Dans les gares bondées, les stations vides, le centre-ville. Dans de terrifiantes périphéries sinistrées. Je me réveillais dans des banlieues dont je ne connaissais même pas le nom, au son des sirènes de police ou des ambulances. Souvent des deux.

Alors que Jamil sortait avec des Français, des Belges et des Suisses pur-sang, je sortais avec des réfugiés, des immigrés sans papiers, des Marocains, des Roumains, des Portugais, des Turcs...

40

Oh oui, les Turcs.

Pendant les mois précédents, j'étais devenu squelettique. J'avais perdu beaucoup de poids, mais pas une once de charme. J'avais beau être aussi grand que la norme, les hommes que je dénichais ou qui me séduisaient adoraient manier mon corps pour instaurer une relation érotique style *daddy-boy*.

Ce soir-là, même Wehbe – un immigré turc très grand, mince, charmant, à la masculinité pas menaçante – avait joué avec mon corps maigre pendant notre promenade dans le parc Saint-Eustache.

Il m'avait soulevé, puis reposé, me serrant dans ses bras. Il m'avait fait tourner à droite, à gauche, pour enfin me clouer sur un banc. Il s'était agenouillé et m'avait embrassé passionnément, longuement. J'ai encore dans la bouche la saveur de sa salive, après toutes ces années.

Il m'avait repris dans ses bras puis assis, aux yeux de tous, dans ce jardin vide. Sous la lumière, malgré l'obscurité impénétrable qui nous entourait.

J'étais guidé par la beauté. Pas celle de la personne avec qui j'étais, non, celle du précieux moment que je vivais, qui s'imprimait à jamais dans ma mémoire.

Et mon Wehbe était un magicien qui ensorcelait de son charme. Son corps et ses yeux profonds contenaient toute la tentation et la séduction du monde. Il avait le physique d'un Dieu grec, sculpté par le génie de Mère Nature qui s'était fait un grand plaisir.

Et malgré cela, il restait triste, perdu.

Seul.

Je ne sais pas pourquoi, mais ses yeux s'embrumaient chaque fois qu'il m'enlaçait dans la rue, me serrait contre lui avec douceur.

Voilà la beauté qui a imprimé son souvenir dans ma mémoire.

Il sembla que je perçus son essence, de loin. Je la cueillis telle une colombe qui picore les épis de blé d'un champ fertile. Les bras qui me serraient appartenaient au même être dont les yeux pleins de larmes saignaient à la fois de passion et de peur pour l'inconnu. Et cette contradiction me rendait fou. Me faisait me sentir la chose la plus belle de l'univers.

Je me souviens encore quand Wehbe, qui parlait à peine français et anglais, avait profité du fait que nous étions assis dans le dernier wagon de la ligne 7 direction Place d'Italie pour me clouer au siège sans aucun effort et commencer à m'embrasser.

En 2001, il n'était pas commun de voir deux hommes s'embrasser dans les transports en commun. Même à Paris.

Wehbe avait versé toute cette beauté dans cet instant sans secondes. Cet instant qui s'était suspendu devant l'ardeur d'un Turc et d'un Arabe (les symboles évidents de l'homophobie dans le monde), qui s'échangeait des signes de passion impulsive dans un wagon du métro.

Ce qui m'avait ensorcelé, à ce moment-là, c'était toute cette tendresse, cette douceur qui s'était peu à peu enracinée dans mon corps.

L'amour était ce qui comptait le plus. Tout cet amour. Se savoir si désiré que ton compagnon ne peut attendre d'arriver dans un lieu discret pour mordiller tes lèvres fragiles. Ne pas éprouver de douleur quand, avec ses muscles puissants, il te serre avec une passion et une douceur inégalable. La magie de voir ton image dans ses grands yeux brillants.

Et quand, finalement, nous nous jetions dans un vrai lit, le choc entre nos corps était sublime. Sublime. C'était l'adjectif le plus adapté – voire le seul ! – pour décrire cet instant.

Il m'enveloppait comme une vague, énorme et terrifiante, qui se présente au coucher du soleil. De celles qui, après t'avoir trempé, t'accordent leur douceur et leur miséricorde dans la chaleur d'une nuit d'été qu'elles emportent avec elles.

Ainsi était mon Wehbe au lit. Comme l'eau de la mer lors du coucher de soleil d'une soirée de fin août.

42 Moi, au contraire, j'étais une petite vaguelette qui se brisait sur le littoral. Je me pressais contre son corps lisse et brulant. Je chevauchais ses cuisses qui incarnaient tout l'esprit du moment, soutenant le poids d'un corps qui se tortillait, qui suçait tout ce qu'il trouvait. Un corps qui montait aux cieux et descendait aux enfers, se frayant une route entre les poils autour des tétons, du nombril, des courbes des hanches, tout droit vers le pubis.

Dans ces moments-là, je ne sentais pas son membre qui tonnait en moi ni ses morsures ni ses lèvres qui me léchaient pour s'imprégner de ma saveur. C'était comme si je disparaissais. Comme si je n'étais pas réel. Comme si je n'étais pas composé de chair et de sang. Alors que lui semblait vouloir aspirer toute ma sève et toute ma sueur pour s'assurer que j'existais, que j'étais vraiment là, devant lui.

Il ne restait plus aucun bout de viande sur mon corps. J'étais un amas d'os ligotés par un fil qui se nouait aux bons endroits, ceux qui me faisaient me sentir vivant.

Quand il s'en allait, je me regardais dans le miroir pour comprendre comment il trouvait encore sur moi un bout de chair

à mordre ou à grignoter. Je me scrutais, horrifié par la quantité de taches bleues et vertes qui parsemaient mon corps.

Et quand, le jour suivant, je marchais en direction de l'école de français, couvert des ecchymoses de la nuit bruyante que je venais de passer, mon cœur se gonflait de fierté, de tendresse, et d'amour.

Impossible de ne pas penser à ses yeux bleus qui me transperçaient, à son front perlé de sueur, contracté dans une grimace de plaisir alors qu'il entraînait en moi.

Impossible de ne pas penser à l'amour pour un être avec qui je ne partageais aucune langue à part entière. Avec qui je ne pouvais même pas à échanger une phrase dotée à la fois d'un début et d'une fin.

J'étais si absorbé par ce fantasme que je n'arrivais pas à me créer de lendemain.

Puis, un jour, Wehbe, prononça une simple phrase à la syntaxe trébuchante qui me fit tomber du château que j'avais construit dans les nuages.

— Je dois partir. Aller.

— Où ? lui demandais-je.

— À Izmir. À Türkiye.

Il éclata en sanglots. Sérieusement, cette fois-ci.

À cet instant précis, une pensée sombre m'assaillit : masculinité et force sont souvent des stratagèmes pour cacher une faiblesse, une vulnérabilité enfantine, et beaucoup de solitude.

À la différence de tous les ratés que je chopais dans les bars et les discothèques, Wehbe, avec sa main aux doigts presque féminins, avait réussi à se frayer un chemin dans mes viscères et à en extraire une pierre qui, une fois polie, brillait comme un diamant.

Après cette phrase, je commençai à me convaincre que j'étais poursuivi par une malédiction. À chaque fois que je rencontrais un amant potentiel, que je me faisais surprendre par la passion, que dans mon for intérieur je me disais « voilà, c'est le bon », je découvrais qu'il avait un vol à six heures du matin ou que c'était

sa dernière nuit en ville – n'importe quelle ville –, qu'il n'allait pas pouvoir revenir ni me retrouver ailleurs pour reprendre là où tout s'était arrêté.

Et puis, quand on arrivait quand même à se revoir, tout perdait son goût. Même le plus petit des détails, de la magie du lieu à la tendresse de nos gestes, était trop éloigné de l'envoûtement vécu la première fois.

« C'est ma dernière nuit ici. Je ne suis pas prêt à vivre toute ma vie dans cette ville. »

Ce n'était pas une phrase de film à l'eau de rose, mais l'ingrédient principal de cette malédiction qui me pourchassait où que j'aille.

Wehbe avait repoussé nos limites, il les avait aussi renforcées.

Toutes les limites. Les limites du désir, de la passion, du corps, de l'amour charnel, de la tentation. Et du silence.

C'était l'absence de mots qui parlait, entre lui et moi.

44 Il y a des gens qui, dans les moments de silence, même éphémères, se sentent mal à l'aise, coincés. Mais celui qui s'installait entre Wehbe et moi, dans les wagons du métro, dans les bus, dans tous les recoins dans la ville, était un silence paisible. Une douce caresse. Comme si le simple fait d'être ensemble brûlait tous les silences du monde. Comme si ces silences exprimaient plus de mille mots. N'importe quels mots.

Il me suffisait de plonger dans ces yeux bleus pour lire tout ce que je désirais.

Ouais. Pour lire ce que je désirais, *moi*. Sans jamais lui demander à *lui*. Une des dernières nuits qu'on a passé ensemble, j'ai découvert qu'il avait un visa de sept mois seulement, sur le point de périmier. Il devait quitter le sol français sur le champ, le lendemain ou le surlendemain au plus tard. Il m'expliqua qu'en Turquie, il était ingénieur naval, mais qu'en France il avait été déclassé au rang de kébabier dans le restaurant de son cousin, le fils d'un de ses oncles maternels, paternels, ou d'une tante, je n'avais pas bien compris. Oui, je crois que c'était un cousin maternel.

Pas de chance pour lui, les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu. La ville regorgeait de kébabiers ; elle n'avait pas besoin d'un cuisto de plus. Pour couronner le tout, Wehbe était puceau dans le métier.

Dans mon ingénuité, j'étais convaincu qu'à la différence de nous, les Arabes, les Turcs n'avaient pas besoin de permis de séjour pour la France. À cet instant, je fus pris dans un tourbillon de tristesse, pour différentes raisons. La plus importante étant que le détenteur d'un visa presque expiré venait de rencontrer le détenteur d'un visa totalement expiré, et tout ça dans un pays qui ne voulait ni de l'un ni de l'autre.

Je n'avais pas la force nécessaire pour lui courir après. Je n'arrivais même pas à m'imaginer en Turquie. J'étais fermement convaincu que ce qui se passait à Paris devait rester à Paris. Ailleurs, tout aurait eu un goût trop différent.

Wehbe et Amir à Izmir... Impossible. Et il n'avait pas demandé à ce que je le suive.

45

Peut-être était-il marié et avait-il des enfants aux cheveux blonds et aux yeux profonds comme les siens. Ou une fiancée qui l'attendait pour l'épouser après son voyage « raté ».

J'ai commencé à imaginer la sombre et triste vie qu'il aurait là-bas. Je savais qu'il n'avait pas le luxe de pouvoir rentrer chez lui uniquement pour renouveler son visa et revenir à moi, dans cet *ici* appelé Paris. Dans des cas comme ceux-ci, survivre est plus important qu'aimer. En particulier pour les hommes orientaux que je choisisais, à la différence de ceux que Jamil avait dans son collimateur.

Oui, Jamil aurait pu passer une soirée torride avec Wehbe, mais uniquement pour réaliser qu'entre eux ça n'aurait jamais marché. Puis, il aurait coupé court. Il aurait été capable de me le voler, mon Wehbe, pour me montrer que cet être mythologique, beau comme un dieu, ne lui résisterait pas. Pour me faire comprendre qu'il était capable de vivre avec lui un moment

bouillant, sale, malicieux (parce qu'ils étaient tous deux fichtrement canons) sans aller plus loin.

C'était moi l'idiot, le couillon romantique qui dépensait à droite et à gauche ses forces sentimentales de façon complètement déplacée.

Paris est un marché de viande impitoyable, mon très cher amoureux tout naïf.

Les ouvriers qui travaillent dans les professions lourdes n'ont jamais un visa assez long. Tu peux passer une nuit, une seule nuit, avec eux, en suçant tout ce qu'ils ont à offrir, et puis ne plus répondre à leurs appels.

Était-ce le « peu » dont parlait Jamil ? Tout cet amour que j'ai éprouvé à Paris, cette maudite ville qui fait de ses places, de ses carrefours, de ses gares, de ses ruelles de rêve, un foyer pour les amants éphémères, alors qu'en réalité elle les déteste ? Elle ne veut pas qu'ils restent là, elle les chasse violemment dès que les métaphores finissent.

46

L'odeur de kébab... Je ne comprends pas comment moi, qui arrivais à la flairer à deux mille mètres, je ne la sentais pas sur le corps de Wehbe. Même s'il s'agissait d'un parfum qui ne s'en allait pas avec une, deux, ou même un million de douches au chlore abrasif ! On aurait même pas dit qu'il en avait mangé un, de kébab, alors qu'il bossait avec.

Wehbe me retrouvait toujours à la gare Saint-Denis, au nord de Paris, après le travail. Il aurait dû puer au point de tout faire finir avant même que ça ait commencé. Et pourtant, son corps dégageait l'odeur d'une triste virilité. Immaculé, propre, lisse, comme s'il était passé par un hammam turc avant notre rendez-vous.

Wehbe partit.

Notre adieu fut un adieu pressé sur les derniers sièges de la ligne 7. Il descendit à Jussieu. Je restai seul.

Et l'absence laissée par son odeur se remplit de celle des kébabs.

Big Brother est allongé devant lui sur le canapé couvert d'une pile de mouchoirs. Il porte une chaussette rouge et une autre bleue trouée au talon. Comme un con, il mange du fromage et du pain français, celui plein de farine qui ne sert à rien sauf à laisser des taches blanches sur les vêtements qui souvent sont noirs, noirs comme ces jours qui commencent et dont personne ne connaît la fin. Pourquoi est-il assis ici, dans cet appartement bizarre, dans ce centre historique dépouillé de toute relation avec ce qui se passe en dehors ?

Une énième photo de Rimbaud, des statues de la vierge, du Christ, de toutes formes, couleurs, proportions et positions. Une tirelire du fonds national juif, le portrait à l'huile d'un philosophe. Une image de la nativité. Des chapelets, grands, petits, colorés, en bois, en perles, en fer. Des tableaux abstraits. Des tableaux très (trop) abstraits. Jésus encore une fois. Ah ouais, c'est Vendredi saint. Des motifs non assortis au sol, sur les chaises, sur les fauteuils. Une petite bouteille de sirop contre la toux. Big Brother est assis devant lui sur le canapé parce qu'il est malade. Il a presque quarante-six ans, et il est assis sous ce toit de bois devant Saint-Paul, comme un idiot il mange du fromage et une baguette au rythme de la respiration du Big Brother, et il le regarde à travers la bouteille à demi vide.

47

J'essayais de rester loin des kébabs et des zones fréquentées par les immigrés. Je commençai à vouloir contrôler les permis de séjour de chaque personne avec qui j'entrais dans une *darkroom*, une boîte, des chiottes ou même juste un bar. L'idée le traversa de demander les relevés bancaires de tous ceux qui me touchaient ou que je touchais, avec qui je me branlais dans les recoins les plus glauques de la ville qui puaient la pisse et la merde.

Puis, un beau jour, je suis sorti du Dépôt accompagné d'Olivier. Une pioche plus qu'excellente : il était français, parisien et, surtout, propriétaire d'un appartement. Oui, propriétaire ! Voilà le détail

qui se glissa dans mes oreilles rêveuses. Olivier appartenait à la catégorie des grossistes de textile de la Bourse du 11^e arrondissement, et travaillait avec son frère aîné dans la boutique de famille. J'ai été englouti sous une pelletée d'informations inhabituelles pour une première rencontre, surtout comparé à Wehbe qui ne m'avait pas révélé le moindre détail sur sa vie.

C'était un début prometteur. Je m'aventurais plus que jamais dans les profondeurs de Paris, je m'approchais de plus en plus des cénacles bohèmes qui gravitaient autour du Marais. Le quartier vivait ses années dorées en ce temps-là. Il s'agissait d'un milieu restreint qui exportait mode, idées, art et multiculturalisme, tout à la fois, et fuyait – enfin, relativement – la fermeture d'esprit et le snobisme typiquement français dès qu'on parlait de culture.

J'avais mémorisé le CV d'Olivier dès la première rencontre. Il bossait dans la boîte familiale, vendait chemises et foulards à des marchands du Moyen-Orient, d'Afrique et d'Europe de l'Est. Il faisait en outre partie des VIP du Marais et fréquentait différents groupes d'aspirants artistes queers.

Ensuite, j'ai découvert que tout ce beau monde était beaucoup, mais *beaucoup*, plus jeune que lui. Et qu'il avait à peu près vingt ans de plus que moi.

J'ai donc souhaité à mon tour tenter cette nouvelle expérience brillante et lui ai collé le surnom de « Big Brother », bien avant l'invention du jeu télévisé américain homonyme.

Je lui avais trouvé ce surnom de façon totalement spontanée, peut-être parce que je n'étais pas amoureux fou ni même attiré physiquement. Ce petit sobriquet me permettait de donner à notre étrange histoire une pincée de passion, c'était un moyen de la transformer en une sorte de fantasme sexuel.

Notre relation au lit (enfin, pas un vrai lit, mais un matelas sur le parquet) était très bizarre, au ras du sol, pour ainsi dire. Elle ne s'élevait pas, mais ne tombait pas non plus. Il n'y avait aucun sommet digne de mention d'où tomber.

On restait là, dans deux rêves séparés qui ne se croisaient jamais, à la recherche de quelque chose que l'autre ne comprenait pas. Entre nous, il n'y avait aucune complicité, même si le temps, étrangement, passait rapide et léger dans cet appartement du Marais.

À notre deuxième rendez-vous, Olivier m'a expliqué qu'il adorait les restaurants. Comme je l'ai réalisé plus tard, il dépensait toutes ses économies pour manger chaque jour dans les lieux les plus *in* de Paris. Il aurait voulu dîner dans tout cet éclat en compagnie de quelqu'un, mais il n'arrivait pas à trouver de compagnon stable.

C'est ainsi que j'ai compris l'essence de mon nouveau métier : accompagnateur dans des restaurants parisiens somptueux qui, d'habitude, se trouvaient le plus loin possible des zones touristiques où les étrangers s'extasiaient devant l'intensité de la beauté qui les entourait, alors que les Parisiens et les Parisiennes les évitaient comme la peste.

J'essayai de profiter de mon nouveau rôle, particulièrement parce qu'Olivier ne m'a jamais demandé de dépenser un seul franc.

49

Je n'avais plus à me préoccuper d'aller chasser quelque chose à me mettre sous la dent dans un boui-boui ou un restau asiatique bon marché qui m'aurait filé la nausée ou la diarrhée. Ou les deux à la fois. Je détestais l'idée que la nourriture bas de gamme était préparée avec de la viande de cochon, la plus économique et la plus facile à trouver. On peut tout tirer du cochon, comme dit le dicton : « Tout est bon dans le cochon ».

Difficile d'accepter que les saucisses étaient faites, disons, de peau et d'ongles de porc, et que cette nourriture asiatique bon marché était cuisinée avec des ingrédients auxquels je ne voulais même pas penser.

Dans les restaurants où m'emmenait Olivier, face au charme que ces endroits dégageaient et aux plats subtils qui rivalisaient de raffinement, toujours plus uniques, tout ce dégoût pour le cochon s'évaporait.

Après deux semaines passées avec Olivier, j'avais finalement compris que, comme bien d'autres, je ne désirais pas idéologiquement et intentionnellement la misère, la pauvreté et le désordre. Bien au contraire, quand on m'a offert la possibilité d'affiner mon goût, d'essayer d'imiter celui des autres en choisissant ce que je mangeais, ce que je buvais, ce que je me mettais – et même en soignant mon corps – ce raffinement m'a enchanté. J'en savourais chaque goutte. C'était comme si, dans mon for intérieur, j'avouais que la richesse était mieux que la pauvreté, et le bon goût mieux que les choses faites à la va-vite.

Je suis devenu critique de restaurants de luxe sans avoir besoin d'écrire une ligne d'article. Pour moi, la porte était toujours ouverte.

50 Souvent, lors de nos dîners, Olivier rencontrait des connaissances, restaurateurs de haut rang, chefs, et chaque fois, il me présentait avec la même blagounette : j'étais son « petit Jésus venu de la Terre sainte ». Cependant, il évitait parfois de mentionner que j'étais palestinien, surtout pour ne pas contrarier les proprios des restaus juifs du Marais et du 19^e arrondissement.

Il arrivait qu'on tombe même sur les grandes stars du cinéma français, impossible à croiser dans les rues, et encore moins dans les quartiers populaires comme Belleville, Barbès ou République.

Le halo qui entourait Catherine Deneuve était réel, comme si quelqu'un braquait sur elle des projecteurs. Les cheveux de Daniel Auteuil brillaient vraiment, comme scintillaient aussi ses yeux quand il fumait un cigare exquis à l'odeur qui rappelait le bon vieux temps de Cuba.

Je songeais avec impatience à mon rendez-vous presque quotidien avec les restaurants. J'avais l'impression d'être un enfant attendant la sortie, le jour de fête ou la promenade du weekend dans la grande ville où il y avait cinéma, théâtre, marché, et grand magasin de jeux.

J'ai commencé à appartenir à l'univers des restaus, à leur espace, à leur temporalité. Parti de rien, j'avais été balancé dans ce monde

où je ne pouvais qu'essayer, coûte que coûte, de trouver le moyen de rester. Pour l'éternité.

Je n'ai jamais demandé à Jamil s'il fréquentait ces lieux avec ses amants occasionnels qu'il remplaçait toutes les deux semaines et qui, comme par hasard, étaient tous hyper riches.

J'étais persuadé que s'il était tombé sur Isabelle Huppert en entrant dans une brasserie, il aurait compris qu'il s'agissait d'une célébrité sans pourtant connaître son nom.

Quand il me racontait ses nouveaux amants, Jamil prenait toujours la moue typique des gens profonds. Il me parlait comme quelqu'un qui avait obtenu (avec une bonne dose de difficulté et une mention acceptable, oserais-je dire) un diplôme en sociologie ou en philosophie. En exhibant sa volonté de s'élever au-dessus du monde matériel, comme si tout, dans cette jungle impitoyable nommée Vie, n'était qu'une question de relations. Il me racontait son amant du moment avec un ton de guru. Chaque fois, on aurait dit qu'il vivait une relation spirituelle et sensuelle complexe qui durait depuis des milliers d'années. Relation qui (oh, quelle surprise !) finissait dès qu'il se trouvait un autre amant. Un amour plus profond encore.

51

Là, il se mettait à me raconter des histoires larmoyantes : à quel point la relation qu'il voulait terminer le faisait souffrir, à quel point elle était compliquée. Il m'expliquait tous les détails de la maladie mentale et de la dépression qui affligeait son compagnon.

Et, naturellement, il affirmait qu'il devait le quitter, mais qu'il avait peur qu'il se fasse du mal. Quand il me rendait visite, Jamil préférait parler de psychologie des relations, de schizophrénie et de l'inévitable bipolarité qui détruit les relations au lieu de me décrire les cafés et les restos qu'il fréquentait. Ou de m'avouer qui payait l'addition.

Quand Olivier partit pour l'Italie pour rendre visite aux parents de sa mère, tunisienne d'origine, je me demandai pourquoi il ne m'avait pas demandé de l'accompagner.

Son absence, pendant environ une semaine, fit surgir plusieurs doutes en moi.

Était-ce lui qui me manquait, ou bien le paradis des établissements glamours qui étaient devenus ma maison, les seuls endroits où je trouvais un sens à ma vie, qu'importe lequel ?

J'ai passé une semaine à glandouiller dans la ville.

J'allais plusieurs fois au cinéma, profitant du fait que ma carte étudiant m'octroyait le demi-tarif, réduit qui se rajoutait au tarif spécial de l'après-midi.

Je m'asseyais à mater des films français en VO pour faire passer le temps sans comprendre l'histoire ni pourquoi le film était si intéressant ni même pourquoi il se terminait de cette façon.

Après m'être habitué à les rencontrer dans des restaurants chics, l'idée de retourner voir Catherine Deneuve, Daniel Auteuil et Vincent Lindon sur le grand écran me terrorisait. Là, au cinéma, les images si insaisissables se fondaient avec celles, réelles, dont l'aura émettait une lueur que je désirais ardemment pour moi-même.

52

Les premiers jours, je sortais du cinéma affamé, et je commençais ma triste recherche de nourriture dans les rues comme un SDF qui chercherait les restes d'un poulet dans une poubelle.

J'hésitais devant les kébabs – l'odeur faisait presque monter en moi une certaine envie –, mais finalement je vomissais presque le rien que j'avais dans le ventre. Je passais ensuite aux stands de crêpes avec l'espoir qu'en bouffant une galette, je me sentirais rassasié, au moins un peu. Mais le dernier bout avalé, la douleur revenait plus féroce encore. Plus urgente. Plus insolente.

Je dévorais la rue. Sandwich merguez saignante. Panini œufs durs et tranches de jambon. Toast d'un drôle de fromage jaune et carrés de viande qui suintaient une graisse inconnue. McDo qui puait. KFC. Quick. Pomme de Pain. Beaucoup, mais vraiment beaucoup de couscous.

Un jour, je suis passé devant un restau où m'avait emmené Big Brother deux semaines avant. Même en le voulant, même en ayant

l'argent, je n'aurais pu y entrer. Quelque chose d'inconnu, en moi, avait changé. Je n'aurais pas été à ma place ici.

J'arrêtai de manger jusqu'au retour d'Olivier.

Après son retour, les choses entre nous se sont gâtées. Comme toujours dans les rapports basés sur un intérêt commun, un mouvement artistique ou, dans notre cas, la bouffe et les restaurants qui représentaient l'axe autour duquel tournait notre relation.

J'avais l'impression que la vie suivait son script stéréotypé, stupide et puéril.

Ouais, rien ne fut plus comme avant.

Le paradis de Catherine Deneuve n'était plus le même. Nous avions déchiré le revêtement de coton maintenu par un scotch de mauvaise qualité qui nous unissait.

Olivier avait changé. Quelque chose le rendait plus distant. Quand il me parlait, il avait la tête ailleurs. Il tenait ma main et semblait la serrer par obligation. C'est une caractéristique galante typique des hommes arabes : quand leurs sentiments changent ou se refroidissent, le fossé entre ce qu'ils éprouvent et ce qu'ils montrent augmente.

53

Pour notre première rencontre après son retour, il m'a emmené dans une pizzeria normale rue de Rivoli, près de Saint-Paul. Des comparses qui apparaissaient dans les films de Catherine Deneuve et Juliette Binoche – pour proférer une phrase, voire moins – devaient y dîner.

J'ai été submergé par un sentiment d'aliénation.

J'ai compris à cet instant que mon idylle était en train de s'éteindre. Particulièrement quand Olivier m'a dit qu'il dépensait trop en restaurants, qu'il voulait économiser un peu étant donné que, durant la saison estivale, les ventes diminuaient. En été les gens n'achètent plus écharpes et tissus lourds. Il préférait qu'on aille au ciné deux ou trois fois par semaine. Il avait besoin de suivre les dernières sorties, surtout les nouveautés *profondes*, pour rester à flot lors des interminables conversations des fêtes

du Marais et de Beaubourg, et dans l'élégance chaotique des autres quartiers.

En d'autres termes : fallait changer d'air.

Je me retrouvai ainsi à flâner avec Olivier dans d'étranges cinés marginaux dont je n'avais jamais entendu parler. Leur programmation n'apparaissait même pas sur Scoop, le fameux guide culturel de Paris. À cette époque, les informations de ce type n'étaient pas encore disponibles sur Internet, et quand elles l'étaient, elles apparaissaient de manière plus que lacunaire.

J'ai été introduit à l'univers de la production cinématographique à bas budget, où la plupart des personnes qui travaillaient étaient bénévoles. C'était presque toujours des films d'étudiants ou d'amateurs qui recrutaient des acteurs inconnus à la recherche d'une opportunité pour se faire remarquer.

Ces films ne m'enthousiasmaient pas. Ils n'avaient pas la magie que je recherchais. On aurait dit des vidéos de porno amateur, à la grande différence qu'ils ne se terminaient pas en sensationnels actes sexuels.

J'aurais quand même pu supporter ces projections qui n'ajoutaient rien à mon existence, mais un détail m'en empêchait cependant : le public présent restait presque toujours assis jusqu'à la fin du générique, puis tout le monde applaudissait, comme possédé, hurlant des compliments : « Fantastique ! Génial ! Magnifique ! »

Il m'était impossible de comprendre ce qu'il y avait de si génial.

Après tout, j'avais une culture cinématographique raffinée... Mais je n'arrivais pas à cerner la source du génie dont l'écho s'élevait comme une vague sonore dans ces salles oubliées.

Peut-être que je n'arrivais pas à comprendre les personnages parce que je venais d'un pays très différent culturellement ? Je ne saisisais pas la dynamique. Que cherchaient-ils ? Quelle était leur lutte intérieure ? En d'autres mots : de quoi parlait ce fichu film ?

Olivier connaissait légion de gens qui jouaient dans ces projets,

acteurs anarchistes ratés qui passaient des nuits de folie dans le Marais aux dépens de leurs parents.

On quittait généralement ces projections accompagnés des gens qui avaient joué dedans – projections qui habituellement étaient des premières, mais qui ne se répétaient jamais –, et uniquement après que j'ai eu l'occasion de bien me fatiguer avec de longs blablas dans un français parlé à la mitraillette. Ou alors, ces gens avaient composé la bande-son (s'il y en avait une) ou écrit le script (s'il y en avait un), sans que j'arrive à distinguer ou me rappeler la scène où ils étaient apparus, ce qui m'aurait permis de participer à la conversation. Enfin, je n'arrivais presque jamais à trouver facilement les mots justes quand j'avais une idée à formuler.

Le vrai cauchemar, c'était quand Olivier invitait la troupe dans un des bars à la mode pour trinquer à leur précieuse « œuvre d'art » ou quand on allait dîner avec eux pour fêter la sortie de leur film « génial ».

55

Je les accompagnais et, assis au centre comme un idiot, je restais muet sans que personne ne se préoccupe de me faire participer à la conversation, même par pure courtoisie.

Ils jacassaient pendant des heures. Puis, il y avait toujours celui qui me fixait comme pour me demander : « Et toi, tu fous quoi ici ? » Pour ensuite continuer à déblatérer sur leur « chef d'œuvre », d'une façon encore plus superficielle, intellectuellement et visuellement pauvre, que le film lui-même.

Quand ça arrivait, Olivier m'ignorait complètement. Il ne me regardait pas, ou évitait de me regarder. Il se plongeait dans les potins, saisissant l'occasion en or d'exhiber son « énorme » culture cinématographique. Il noyait les réalisateurs de compliments, encensant leur génie, la profondeur, la signification historique et compositionnelle de leur œuvre, en les remerciant d'offrir une telle nouveauté au cinéma français, tellement à l'avant-garde sur le cinéma du tiers-monde.

Cela devint trop pour moi. Je commençai à le trouver insupportable sur tous les plans. Il était évident qu'il traînait son « pote palestinien » comme une pièce du décor qui commençait à prendre la poussière.

À cette époque-là sortait *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, qui allait changer le futur du cinéma français. Les amis d'Olivier se foutaient de la gueule du film, de sa minceur intellectuelle, de sa légèreté, en le comparant implicitement aux précieux chefs-d'œuvre qu'ils avaient réalisés et qui étaient entassés dans les archives de l'oubli d'où personne ne les tirerait jamais.

56 Les choses entre nous se gâtèrent après la projection d'un film pour lequel Olivier avait participé, en fournissant des tissus et des foulards pour les acteurs, chose que je n'avais que moindrement remarquée à l'écran. Une fois le film terminé avec les rites typiques de révérences et lèche-culage, le réalisateur s'est tourné vers nous et a murmuré à l'oreille d'Olivier des mots que je n'aurais pas compris même s'il les avait hurlés. Puis je me suis rendu compte qu'il était en train de l'inviter à dîner avec la troupe parce qu'il avait contribué à la production.

J'étais heureux et préoccupé à la fois. Enfin un restaurant gourmet après cette exténuante attente !

Mais le restaurant ne fut ni élégant ni particulièrement gourmet. Il s'agissait d'une simple brasserie qui puait l'œuf sous toutes ses formes.

Même si le petit groupe avait cherché à faire passer le lieu, à tort, pour exclusif et élégant, la bouffe était dégoûtante et sentait la viande crue. Je m'enfilais des litres de rosé pour cacher le goût de la misère qui avait pris possession de tous mes sens.

Et comme d'hab, je restais silencieux, apathique.

Wehbe me manquait. Mon pays me manquait, ce pays où le sang coulait comme l'eau d'une source après un hiver pluvieux.

Je n'ai pas essayé d'être poli. Je n'ai pas souri une seule fois de la soirée.

Olivier, bien sûr, n'a rien remarqué.

L'addition est arrivée, et là, il s'est passé quelque chose que je n'avais pas du tout prévu. Le pseudoréalisateur – qui en réalité n'allait plus tourner aucun film – rougit et regarda Olivier, en m'ignorant comme si je n'étais qu'un nuage gris de passage.

— Olivier, tu es le seul invité sur le budget du film. Ton pote doit payer ce qu'il a commandé, et une partie de la carafe de rosé.

— Ah oui.

Je ne voulais pas que la terre m'engloutisse, aucun d'eux ne m'importait à ce point, mais je me sentis tellement insulté que je sortis brusquement quelques billets. Olivier fut plus rapide et tendit l'argent au serveur après l'interminable attente pour calculer ma part, laps de temps durant lequel l'épuisement et l'humiliation me montèrent à la tête.

Après avoir quitté l'établissement et sa pestilence de viande crue et d'œuf, j'entrevis une station de métro que je n'avais jamais empruntée.

57

— J'ai envie de rentrer chez moi, dis-je avec colère. J'ai besoin de rester seul.

Olivier était silencieux.

— Pourquoi ne dors-tu pas avec moi ? Demain, c'est samedi.

Il m'avait répondu absent, comme s'il était dans un autre univers.

À ce moment, j'eus mes premiers soupçons : Big Brother était sûrement atteint de démence sénile. Je commençais à le détester pour de vrai.

Mais l'alternative était plus terrifiante encore.

Je ne pouvais pas me permettre le luxe de la séparation, de la dépression reconfortante qui se transformerait en moments déchirants.

La conséquence d'une telle séparation, pour quelqu'un dans ma situation, n'aurait pas été uniquement un malaise psychologique passager, guérissable par du sexe chaotique et bruyant qui aurait aussi pu me guider vers quelque chose de nouveau. Non, cela

voulait dire retourner à la case départ, perdre la carte VIP qui me permettait d'avoir accès aux coulisses de la ville. Mais surtout, j'aurais dû rester croupir dans un appartement ravagé par les rats en attendant le retour de Jamil pour qu'il me raconte ses nouvelles aventures avec son style psychanalytique artificiel. J'aurais dû vaguer dans les rues, sans but, sans nourriture, avec ma chair qui s'évaporait lentement, me transformant en squelette au tour de taille trop étroit pour n'importe quelle ceinture, à dépenser le peu de francs qui me restaient jusqu'à l'heure de l'inévitable départ vers là-bas. Ce là-bas dont le souvenir me semble maintenant si peu net.

58

C'est pour éviter cette éventualité que j'acceptai d'accompagner Olivier à une fête dans un appart du xvi^e, une zone riche en dehors de l'influence du Marais et de ses personnages, de ses films, de ses galeries et de ses restaurations. Quand Olivier m'a appelé sur le fixe – le seul moyen à l'époque pour communiquer – il m'a demandé, d'un ton sec et enfantin, si je l'avais quitté. Je lui dis que non, comme si j'essayais pour la dernière fois de prendre une bouée de sauvetage pour ne pas me noyer dans la boue. Sans me donner le luxe d'effleurer le plaisir de la solitude.

Nous nous sommes retrouvés près de la station Hôtel de Ville, dans le cœur vibrant de Paris. Nous avons échangé un baiser glacial, pris la ligne 1 du métro et avons changé de train à Étoile en direction de Passy, pour la deuxième fois de ma vie.

La première fois, c'était une semaine après mon arrivée. Jamil et moi avons fait le trajet depuis l'Arc de Triomphe à travers l'avenue Victor Hugo et avons débarqué dans le quartier. Nous avons remarqué la station suspendue à côté de la rive du fleuve. Quand le train se dirigeait vers l'autre côté de la Seine, il passait directement sous la tour Eiffel toute scintillante. Je me souviens que je lui avais dit :

— Imagine si je vivais ici, ou qu'un jour je puisse y vivre. Tout ce spectacle deviendrait ma normalité, quelque chose que je

verrais tous les jours, qui ne m'impressionnerait plus, alors que les touristes provinciaux s'émouvraient devant cette scène comme s'ils venaient de trouver un trésor.

À ce moment-là, Jamil m'avait lancé un regard paternaliste et condescendant, esquissé un sourire mesquin, et le train était entré dans un tunnel.

Olivier et moi avons pénétré cet appartement intégralement design, au sixième étage de la rue de Passy. À l'intérieur il n'y avait même plus d'espace pour rester debout ni de vrais endroits où s'asseoir. Je n'avais rien avalé ce jour-là. Quand j'avais retrouvé Olivier dans le Marais, j'étais encore dans de bonnes conditions pour continuer ma soirée. Toutefois, pendant le voyage en métro, surtout lorsque nous avons changé de ligne à Étoile et son insupportable foule, la fatigue et la nausée s'étaient emparées de moi. Ma tête tournait, j'avais envie de vomir même si je n'avais dans l'estomac qu'une bile faite de café, de tabac et de chocolat.

59

Quand je suis entré dans l'appartement, je me tenais à peine debout. J'ai trouvé devant moi un verre de vin qui m'attendait et l'ai tout de suite agrippé. Je suivais Olivier comme un chaton alors qu'il saluait tout le monde. Il faisait la bise, en bon français, même quand il ne connaissait pas bien son interlocuteur.

Ainsi je me retrouvai avec des bises qui pleuvaient sur mes joues, puis les propriétaires des lèvres se rapetissaient comme s'ils ne me connaissaient pas, comme si la salive qui venait de pénétrer dans l'épiderme de mon visage ne signifiait rien.

Valérie entra dans notre champ de vision, une copine de longue date d'Olivier. C'était elle qui nous avait invités à la fête en qualité de nouvelle amie du patron. Elle s'est jetée sur nous, nous nous sommes échangé la bise, le tout dans une fougue qui m'a presque poussé à terre. Puis elle s'est tournée pour appeler quelqu'un qui était noyé dans une autre conversation.

C'était un homme dans la cinquantaine ou la soixantaine, très élégant et fort charmant. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, la lueur dans ses yeux devenait plus évidente, un scintillement que je pouvais discerner même avec ma vue qui s'embrumait petit à petit à cause de la fatigue.

— Je vous présente Vincent, le patron de la maison et organisateur de cette petite soirée.

— Je suis content que vous soyez venus. Je vous en prie, la table avec les *antipasti* se trouve là-bas.

— Vincent a une très fameuse galerie rue de l'Université. Il croit à mon travail et il m'encourage.

Olivier a fait un pas en avant.

— Je vous présente mon compagnon. Il est palestinien.

Les joues de Vincent ont viré au rouge. Ses yeux brillaient comme jamais. Puis a régné ce silence typique qui précède d'habitude un grand évènement. S'en est suivie une certaine hésitation. Soudain, dehors, les feux d'artifice ont commencé à exploser. De grands cercles déchiraient le ciel de la capitale au-dessus de la tour Eiffel, colorée et brillante, à la fois absente et présente.

Vincent me regardait avec admiration, tandis qu'Olivier avait engagé une discussion avec Valérie et ses copines, et les copines de ses copines, et les copines des copines de ses copines.

Il resta figé devant moi.

— Je ne savais pas qu'en Palestine il y avait des garçons aussi charmants.

— Oh... J'ai perdu tellement de poids ces derniers mois.

— J'aime les garçons minces. J'aime les prendre et les faire disparaître dans mes bras.

— Vincent, tu peux venir un moment ? hurla une voix de loin.

— Excuse-moi un instant.

Vincent partit.

Olivier, lui, avait disparu. Je l'ai cherché. Je l'ai trouvé.

Il n'a même pas daigné m'accorder un regard. Il a continué à jacasser, à livrer ses analyses et à noyer les gens d'informations sur le monde de la culture, une attitude surement dictée par son syndrome d'infériorité vis-à-vis de tout ce qui est artistique.

Je suis resté debout derrière lui, sans qu'il ne me remarque.

Je me sentais étourdi, comme si quelqu'un m'avait pris la tête et l'avait tournée de 360 degrés. Je l'appelai, mais il ne me répondit pas. J'étais sur le point de m'évanouir.

Je décidais de téléphoner à Jamil. Il s'était acheté un téléphone portable deux semaines auparavant. J'avais écrit son numéro de téléphone sur un papier que j'avais fourré dans la poche arrière de mon pantalon.

Je me tournais vers Vincent, qui était en train d'accueillir de nouveaux arrivants.

— Puis-je utiliser ton téléphone ?

— Bien sûr, je t'en prie. Tout va bien ? Attends-moi, s'il te plaît.

J'ai appelé Jamil et lui ai demandé de venir au plus vite pour m'accompagner à l'hôpital. N'importe quel hôpital. Je lui ai filé l'adresse avec les indications pour y arriver, en lui suggérant de m'attendre à côté de la station de Passy s'il n'arrivait pas à trouver le lieu. Je me suis appuyé à la rampe, j'ai cru tomber. Les vertiges sont revenus. J'avais l'impression de suffoquer, comme si j'avais perdu mon souffle.

Olivier s'éloignait toujours plus.

J'ai décidé de m'en aller, malgré tout. J'avais besoin de courir dans la rue. J'appellerais Jamil depuis une cabine pour lui dire de ne pas venir me chercher.

Ma respiration s'accélérait, et avec elle mon niveau d'adrénaline montait, me poussant à courir toujours plus.

Je me suis retrouvé à répéter des phrases au rythme de mes propres enjambées pour ne pas penser au froid et me réchauffer.

أرجوك أعطني هذا الدواء
S'il vous plaît, donnez-moi le médicament !

*Tu marches devant moi
Dans ton manteau marron
Vantard
Tu serpes dans une ruelle de terreur
Entre nectar livresque
Et statues de philosophes
Tu marches devant moi
Tourne à droite
Dans ton manteau marron
Qui t'enveloppe, t'enveloppe
Rue Saint-Jacques
Nectar livresque
Statues de philosophes
Fac de droit
Institut de lettres et philosophie
Tu marches devant moi
Et je te suis, moi
Dans ton manteau marron
Tu te tournes
Derrière toi, la grande coupole de la Sorbonne
Derrière toi, les colombes
Nectar livresque
Statues de philosophes
Une petite auberge
Froides pages qui ne volent pas
Cruelles maîtresses
Tu marches devant moi
Dans ton manteau marron
Devant toi*

Je t'attends
Je t'attends, toi
Station de métro
Corps et nuit.

1

Jamil n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois qu'il avait mangé dans un des MacDo discrètement disséminés dans tout Paris, éclipsés par les vitrines d'autres restaurants bien plus luxueux.

Impossible d'avouer à Vincent qu'il n'avait nulle part où aller, une fois chassé de l'appartement. Son orgueil ne le lui avait pas permis, cette fois-ci. Il ne lui avait pas laissé admettre que sa vie à Paris commençait et finissait dans cet appartement, qu'en le jetant dehors, Vincent le condamnait à une vie de sans-abris, errant d'une rue à l'autre. Il ne lui avait pas expliqué qu'il allait devoir dormir dans des stations de métro fermées après minuit.

63

Sans parler de son estime de lui-même. Il n'arrivait pas à imaginer la réaction de Vincent s'il avait reconnu n'avoir pas d'autre alternative.

Ou plutôt, il ne voulait pas l'imaginer.

Magnanime comme il était, il lui aurait sûrement trouvé un lit dans une chambre de bonne ou chez un de ses amis pour pouvoir vivre en paix sa nouvelle relation avec le jeune Syrien. Cette idée était insupportable à Jamil.

Plutôt vivre à côté des poubelles que permettre à Vincent de lui octroyer sa pitié.

Ou que de rentrer au pays, déchu.

Lors de leurs adieux, Vincent resta de marbre. C'en était presque irréel, comme si Jamil avait un appartement libre à Paris, fermé à clé, qui l'attendait pour des occasions comme celle-ci. Comme s'il avait également une famille en Provence

qui aurait pu l'héberger le temps de trouver un logement élégant, digne de sa résidence parisienne.

Quand ils se saluèrent, Jamil tenait dans la main la moitié de ses affaires – un grand sac restait encore dans une armoire, plein d'habits d'hiver et de manteaux –, et Vincent lui assura qu'il voulait qu'ils restent amis, qu'ils aillent dîner ensemble, visiter des galeries d'art ou au ciné. Il ajouta qu'il serait heureux de l'inviter, lui et ses amis, à ses fêtes et aux apéros dînatoires.

Cela représentait, en un sens, une lueur d'espoir pour Jamil. Il avait plus d'un prétexte pour revenir à l'appartement : son sac d'hiver, et une invitation pour fêtes et dîners. Pourtant, il eut la sensation que malgré toutes ces années, Vincent ne le connaissait pas. Il ne savait rien de lui, à part les tâches assignées à leurs rôles qui s'étaient sédimentées au cours des années. Surtout au cours des cinq dernières, après que Jamil eut perdu tout lien avec son passé et coupé les ponts avec les personnes qui le peuplaient.

64 Si Jamil avait appris quelque chose de sa mère, de ses grand-mères et de ses tantes, c'était qu'il fallait garder quelques sous de côté pour les jours sombres.

Économiser et veiller sur l'or, surtout pour les moments difficiles.

Avant de partir, il s'assura qu'il avait assez d'argent sur son compte en banque, et empocha tous les cadeaux – plus ou moins précieux – qu'il avait reçus pour ses anniversaires et pour Noël.

Il avait dit plusieurs fois à Vincent qu'il aimait l'or, que ça lui rappelait sa grand-mère. À Paris, la passion pour l'or était considérée comme l'apanage des personnes aux goûts humbles et peu élaborés, des fraîchement débarqués, des immigrés maghrébins et africains. Vincent avait accepté cette bizarrerie de Jamil en la glissant, malicieusement, dans la catégorie des exquises différences sociales entre l'Orient et l'Occident.

Il avait pour habitude de lui faire de très beaux cadeaux lors des différentes fêtes, parfois même pour l'Eid El Fitr et l'Eid El Adha.

Ces bijoux avaient moins de valeur que n'importe quel cadeau qui aurait exigé un effort mental, d'autant plus que Vincent n'avait pas bien en tête les goûts de Jamil, lesquels se limitaient à suivre en silence ceux de son compagnon et de ses amis, acceptant leurs préférences artistiques. À part sa fixette sur l'or, Vincent ne savait pas si Jamil s'intéressait à une quelconque forme d'art.

Jamil, en outre, n'était pas du tout intéressé par les groupes de musiques arabes qui jouaient à Paris, et n'avait jamais insisté pour aller les voir en concert. Il suivait Vincent et ses amis quand ils allaient au cinéma pour voir les fameux films palestiniens, libanais et égyptiens qui se frayaient un chemin dans les salles de la capitale, mais n'assumait jamais un rôle de guide pour ces expériences visuelles interculturelles.

Il n'éprouvait, pour les scènes qui se déroulaient devant ses yeux, aucun type de fierté ou de familiarité qui aurait pu expliquer sa présence lors de ces sorties. Ou même la justifier.

Il fréquentait ces endroits comme un observateur externe, n'avait aucune fonction outre celle de simple ornement interculturel.

65

Il esquivait les questions sur la situation politique et sur les infinies crises au Moyen-Orient. Quand on le piégeait et qu'il était obligé de répondre, il se contentait de phrases brèves, superficielles, caractérisées par des généralisations excessives qui trahissaient son ignorance complète.

Une fois, contraint de donner son opinion, il avait affirmé que les juifs voulaient occuper le Moyen-Orient tout entier, et fonder l'État du Grand Israël. Puis, il s'était tut, et son interlocuteur avait fait de même devant l'embarras évident de Vincent qui, apparemment, attendait plus de lui. Lequel, avec le passage des années, avait arrêté de prétendre à quoi que ce soit ou même d'attendre quelque chose. Jamil n'aura jamais joué le rôle qui lui avait été prédestiné.

Quand il sortit de l'appartement rue de Passy, il eut l'impression qu'il allait faire les courses, qu'il reviendrait à la maison plus tard,

attendrait le retour de Vincent, préparerait le dîner ou sortirait avec lui. Mais il s'aperçut qu'il n'y avait nulle possibilité de faire machine arrière. Il devait à présent trouver où il allait passer la nuit, et celle d'après, et toutes les suivantes, jusqu'à l'abîme de l'inconnu.

Cette prise de conscience l'assaillit lorsqu'il constata les énormes changements que la rue avait connus au fil des années. C'était comme s'il la voyait pour la première fois. Comme s'il la visitait en qualité de touriste provenant d'autres quartiers plus pauvres.

La rue avait changé, c'était évident. L'accueillant boulevard parisien peuplé de cafés, boulangeries, restaurants gastronomiques, pharmacies, et filières de petites banques locales s'était transformé en une artère grouillante de magasins mondialisés pour classe moyenne comme Zara, Benetton et Uniqlo. Il eut l'impression de n'avoir jamais remarqué ces mutations jusque-là.

66 Pour conserver l'image de la rue qu'il s'était faite en 2001, quand il y avait mis les pieds pour la première fois, il décida d'acheter ses vêtements à Montparnasse ou dans le Marais.

Il voulait repousser le plus longtemps possible le moment où il devrait trouver un lieu pour dormir, ou de quoi manger. Tenir loin tout ce que l'inconnu et le lendemain lui réservaient.

Il traîna son sac dans les ruelles en étudiant le visage des passants, en se disant qu'il n'était plus l'un d'eux, en fantasmant un retour en arrière pour revivre ce rêve. Le rêve d'Amir, que Jamil avait volé.

Il entra dans le centre commercial Plaza Passy, dont il avait toujours ignoré l'existence durant ses promenades quotidiennes. Ses yeux se posèrent sur les vitrines où étaient exposées de précieuses montres qu'il lui aurait été impossible, à ce moment précis, d'acquérir. Tout ce qu'il pouvait se permettre, à présent, c'était une veste ou une chemise chez Uniqlo ou chez Benetton. En voyant ces vitrines luxueuses, le sentiment de ne plus appartenir à ce monde l'envahit totalement.

À l'entrée du centre commercial, pour son plus grand effroi, il fut pris de vertiges et la morsure de la faim se fit sentir.

Cette sensation, même légère, était la preuve que dorénavant son régime changerait radicalement. C'était un point de non-retour.

Un nouveau Starbucks avait ouvert dans le centre commercial. Vincent et ses amis s'étaient moqués à plusieurs reprises de la marque d'outre-Atlantique, affirmant que ce *coffee-shop* américain sans poésie était en train de remplacer les *cafés à la française*, et qu'il fallait y opposer une ferme résistance. Mais celle de Jamil, de résistance, s'évapora immédiatement à la vue des grands canapés qui n'attendaient rien d'autre que son corps désintégré et aliéné. Il voulut s'y jeter et ne jamais plus se relever.

L'établissement fourmillait de gens à la recherche de fauteuils et de Wi-fi gratuit, au grand dam du snobisme hautain de Vincent et son entourage.

Le canapé était confortable, mais la méthode pour commander, très différente des rituels des cafés auxquels il avait été habitué jusqu'à présent, le laissa perplexe. Il se sentait comme dans une nouvelle ville, étrange, différente du Paris qu'il connaissait. Même son cappuccino avait un goût bizarre, troublé par une saveur du papier recyclé qui lui donnait l'impression de mâcher un vieux journal. Fixer la petite bouteille d'eau minérale qu'il avait achetée rendait la scène encore plus pittoresque.

Il adorait l'eau du robinet de Paris et, quand il prenait son traditionnel *expresso à la française*, il commandait toujours le typique verre d'eau froide gratuit qu'il consommait au comptoir, ou en terrasse quand il voulait fumer, entre les petites tables et les chaises de plastique coloré.

La saveur du café, une fois l'eau de la bouteille épuisée, lui fit sérieusement penser au suicide.

Cette pensée s'évanouit rapidement après qu'il eut essayé de se connecter au Wi-fi du bar avec son portable. Il fut alors saisi par un nouveau doute, plus urgent : aurait-il dû se procurer une carte prépayée, maintenant qu'il n'avait plus de lieu fixe où dormir ?

Après avoir terminé sa tasse de café en tentant d'en ignorer le mauvais goût, Jamil se leva du canapé avec l'espoir que le lait contenu dans cette boisson aux effluves suspects puisse, au moins temporairement, apaiser la sensation de faim croissante. Mais cette dernière commença au contraire à se concrétiser, de façon plus douloureuse et insidieuse.

Il se glissa dans un Monoprix au coin de la rue, où ceux qui désiraient un repas tout prêt et de qualité pouvaient trouver de délicieux plats français ou des sushis, à déguster confortablement chez eux.

Alors qu'il contemplait la nourriture à travers les vitrines, il réalisa tout d'un coup qu'il ne faisait plus partie, du moins pour l'instant, du prestigieux cercle de Parisiens ayant les moyens de se permettre ces repas sans trop de compromis ; désormais, il n'était plus de ceux qui pouvaient les ramener chez eux (propriétaires ou dont le loyer ne pesait pas sur leurs finances), pour ensuite les grignoter sur leurs balcons donnant sur la fraîche monotonie, avec une tranquillité et une facilité infinie. Aucun mal à ce que le confort se laisse parfois contaminer par une pointe d'élégante mélancolie.

Il laissa derrière lui les rouleaux de riz coûteux qui se reflétaient dans ses yeux, et décida de prendre la direction de la gare du Nord.

2

Jamil dit adieu à la station de Passy et monta dans le métro pour entreprendre son long voyage vers la gare du Nord.

C'était comme s'il voyait la station pour la première fois, comme si toutes ces années avaient été un grand mensonge, et que l'heure était venue de le démentir.

Quand le train traversa le pont en effleurant la tour Eiffel, Jamil se souvint d'Amir, qui rêvait de vivre là.

À l'orient, des nuages gris déchiraient le ciel limpide et annonçaient que la fête du soleil touchait à sa fin. Cette belle journée aussi n'avait été qu'un mensonge.

Quand le métro aérien entra dans la station Bir Hakeim, où tous les touristes muets à la vue de la tour Eiffel descendirent, Jamil eut l'impression d'arriver à Paris pour la première fois. Mais pas comme un visiteur heureux et insouciant, non. Comme un inconnu qui ne connaissait rien ni personne.

Il devait recommencer à zéro, faire des sauts périlleux pour survivre dans une ville qui n'admettait pas la présence des anonymes. Cette sensation s'intensifia à mesure que la ligne 6 avançait, station après station, ondulant à quelques mètres au-dessus de la terre. Jamil fixa d'un regard vide les nuages qui recouvraient peu à peu la ville et préparaient la tempête qui complèterait ce tableau déprimant et stéréotypé d'une façon presque vulgaire.

Entre la pluie qui commençait à tomber et la dépression qui envahissait ce wagon davantage qu'aucun autre sur les milliers qui circulaient, juste avant que le train ne s'arrête dans le labyrinthe de la station de Montparnasse, son corps fut pris d'assaut par une faim terrible. Jamil descendit de la ligne 6, et se dirigea vers la ligne 4 et une destination encore floue.

À Montparnasse, cet immense carrefour surpeuplé qu'il fallait traverser à l'infini en regardant en face l'humanité tout entière, Jamil contempla un instant l'idée de franchir une des portes d'un hôtel de ce quartier bourgeois qu'il aimait tant, plein de cinémas et de kiosques où l'on servait crêpes et marrons français. Son corps, lui, décida de continuer sur la ligne 4. Près de la gare du Nord, quartier populaire, il devait y avoir plus d'hôtels, et des moins chers.

Quand il pénétra dans cette énorme gare où se croisaient trois types de trains – RER, interrégionaux et TGV européens –, il se sentit tout de suite perdu, épuisé, et ce d'autant plus face au fleuve de gens qui arrivaient en ville d'on ne sait où traînant derrière eux, comme lui, valise après valise. Ironiquement, il ne put s'empêcher

de remarquer certaines ressemblances. Lui aussi venait d'arriver dans une ville qui lui était inconnue et traînait derrière lui sa peur et sa faim entassées dans son sac, accompagnées de la moitié de ses affaires.

Il avait beaucoup fréquenté la gare, surtout pour aller au sauna ou rendre visite à ses amis de plaisir et, dans ce labyrinthe, il savait tout de suite reconnaître la bonne sortie. Pendant un instant cependant, il oublia tout et ne la chercha même pas. Il s'autorisa à se perdre, consciemment ou inconsciemment, comme s'il cherchait un nouveau passage, une issue, qui le mènerait à une nouvelle réalité, fraîche, capable de lui offrir un quelconque miracle. Une échappatoire qui ne lui rappelle pas sa déception. Qui l'empêche de penser à l'amenuisement progressif de sa chance, à son âge, de se trouver un compagnon riche. À plus forte raison face à ce déballage de corps jeunes et frais, de cuisses résistantes comme des troncs d'arbres, qui n'attendaient qu'une seule chose : qu'on les cueille et qu'on les brûle pour le seul plaisir de se chauffer. Et d'ensuite jeter les cendres dans les premières poubelles à compost venues.

À Paris, la pluie printanière portait avec elle nombre d'odeurs qui changeaient selon les quartiers, en particulier quand le soleil séchait le sol et accentuait les exhalations typiques de chaque zone. Les pires étant clairement provoquées par le contact de l'eau avec des restes de viande. En palestinien, ce miasme si particulier, s'appelait *al zanakha*, « la pourriture ». Et c'était bien le pourri, cette odeur horrible, que sentait le quartier de la gare du Nord quand Jamil en franchit les portes. Cette puanteur était due à la fusion des effluves des sécrétions, des restes de viandes qui s'écoulaient des fastfoods de la zone – un mélange de kébab, saucisses et rôtis de tout type, assaisonnés à la graisse d'agneau ou de cochon quand ça n'était pas halal – et de l'incessante pluie qui rinçait toute cette pollution olfactive. Sans parler des sandwichs jamais terminés jetés ici et là.

Ce mélange d'odeur donna la nausée à Jamil autant qu'il lui mit l'eau à la bouche. La vue de ce quartier populaire, à la limite de la misère et du désespoir, accentua son sentiment d'échec. Impossible de continuer à se mentir sur la situation, de se dire que rien n'avait changé. Ou que rien ne changerait. Il devait se faire à cette idée et essayer de remonter à la surface.

Peut-être était-ce cela qui l'avait poussé à éviter Montparnasse. Pour ne pas se noyer dans l'illusion de la splendeur de la ville, pour ne pas retarder, atténuer l'impact de la réalité.

La gare du Nord avait été un choix presque instinctif, logique. Son quartier aux mille visages. Chaque ruelle, chaque intersection dévoilait un monde différent, mais pas contraire. La misère n'y était pas absolue, elle ne dominait pas plus que la bourgeoisie blanche, la présence africaine des pays de l'ouest du continent noir ou les zones indiennes et pakistanaises qui prenaient de l'ampleur, notamment vers le sud de la rue Lafayette. Le cosmopolitisme n'y était pas suffocant et le sentiment d'aliénation plus atténué, moins évident que dans des quartiers comme Château Rouge ou Belleville, où Jamil aurait pu se suicider pour de vrai.

La gare du Nord était parfaite pour ne pas couler.

La première chose à faire était de chasser quelque chose à se mettre sous la dent pour ne pas mourir de faim. Ensuite, il pourrait se calmer dans un bistrot traditionnel avec ses chaises en osier traditionnelles, devant une scène de vie à la française traditionnelle accompagnée de sa cigarette traditionnelle.

Une option intolérable, bien que plus rationnelle à cet instant précis, était de manger au MacDo. L'odeur de la viande ne rebutait pas tant Jamil, elle n'avait rien de spécial. Non, c'était la puanteur du ketchup, de la mayo, des pommes frites. Le tout mélangé à la vision des restes sur les tables et au sol, avant qu'une femme de ménage, épuisée, ne les fasse disparaître vite fait à l'aide de lingettes humides et d'un spray plein d'un produit qui piquait une nouvelle fois le nez.

Jamil commanda un double hamburger pour emplir son corps de protéines qui l'aideraient à accomplir ses prochaines missions, dans l'espoir de réussir à oublier l'origine de la viande et que les éléments nutritionnels rentrent dans son système digestif sans lui causer trop de soucis.

Il enfourna d'énormes bouchées comme on donne à un enfant qui fait des caprices un médicament amer pour la toux. Après chaque morceau-de-viande-pain-fromage-cornichons-mayonnaise, pour parvenir à continuer, Jamil dû avaler de grosses gorgées de la boisson sucrée qu'il avait commandée.

Jamil n'était pas très difficile sur le plan culinaire, mais ce jour-là, son corps était dans un état de contraction et d'alerte qu'il n'avait plus connu depuis des années.

Manger fut plus difficile que jamais. Son objectif : survivre. Rien d'autre que survivre. Il devait emmagasiner le repas entier dans son estomac, d'une façon ou d'une autre. Il devait mener à terme cette mission pour empêcher que le fantôme de la faim ne revienne le hanter et lui rappeler que l'avenir n'était qu'un crocodile redoutable, prêt à ouvrir sa gueule dès qu'on l'approchait.

Il s'obstina à finir son repas de tout son corps, mais ce n'était pas simple. Une chose à laquelle il n'avait pas pensé compliquait sa tâche : les gosses.

À la table d'à côté, une maman avec sa progéniture. Elle avait l'air épuisée, triste, négligée. Devant elle, rien à manger ; elle se contentait d'un milkshake coloré. Son fils, ou sa fille, de deux ans ou un peu moins, obnubilée par le menu devant elle, commença à mâcher le jeu du Happy Meal. En se rendant compte qu'il n'était pas comestible, la gosse se jeta sur le petit steak haché, le lécha et se le claqua sur le front. Elle en mordit un bout, puis empoigna les deux buns pour les réduire en morceaux. Des miettes infiltrèrent ses narines. Elle commença à éternuer. Son nez coulait.

Puis la morveuse décida – logiquement et stratégiquement bien sûr alors que sa mère fixait la rue au-delà de la glace –, que les

pommes frites n'étaient pas faites pour sa bouche, mais pour son nez. Elle commença à les bouffer, les unes après les autres, en les trempant auparavant dans ses narines saignantes.

C'était au-dessus des forces de Jamil. Il se leva brusquement pour ne plus subir ce spectacle, sans finir son repas, laissant un quart de son burger à son destin, et partit à la poursuite d'un expresso à la française. Et d'un hôtel.

Sur une des chaises agglutinées à la terrasse d'un café français typique, miraculeusement rescapé du processus accéléré de mondialisation et de malédiction du quartier, Jamil essaya de se calmer. Il se répéta que tout allait bien, qu'il était capable de survivre, même à cette grande chute. L'histoire lui semblait floue, lointaine, comme s'il vivait la vie de quelqu'un d'autre qui dégringolait devant ses yeux, sans pouvoir prévoir la fin de cette dégringolade. Oui, la fin d'un film. Comme s'il attendait de voir ce qui arriverait à l'autre personne, une fois la prochaine station atteinte, trop occupé qu'il était à passer et dépenser le temps jusqu'à la scène suivante. Une habitude qu'il avait acquise ces dernières années à Paris.

73

Vincent le laissait seul à la maison toute la journée. Il pouvait ainsi voir le temps passer jusqu'au paragraphe d'après, jusqu'au nouvel épisode, qui était presque toujours associé à Vincent. Même le dimanche, lorsque Vincent s'en allait pour que tous deux puissent avoir leur propre espace, Jamil continuait à prendre une moue préoccupée par l'absence de son conjoint, à dépenser le temps, jusqu'à ce qu'il rentre à l'appart – à l'appartement de Vincent – et qu'une activité déjà programmée les réunisse.

Le quart de MacDo qu'il venait d'ingurgiter n'avait pas suffi à assouvir sa faim. L'expresso et les clopes qui l'avaient suivi eurent pour seul effet de la rendre encore plus lancinante.

Il se demanda ce qu'allait faire Vincent ce soir-là, sa première soirée sans lui. Le Syrien était-il déjà installé ? Ou avaient-ils convenu d'une période de transition pour faire disparaître l'empreinte du souvenir de Jamil ?

Cette pensée jeta de l'huile sur le feu de son mal-être. La même sensation qu'un saut à l'élastique : se jeter dans le vide pour ensuite tomber à pic en une fraction de seconde.

3

Jamil avait une idée très optimiste des prix des hôtels dans ce quartier. C'était une zone populaire, « colorée ». Il pensait pouvoir entrer dans n'importe quel établissement et réserver au pied levé une chambre pour une semaine.

Il entra dans un quatre étoiles célèbre et resta incrédule devant les prix indiqués à l'entrée. Il s'aventura jusqu'à la réception, convaincu qu'il pourrait négocier moins cher, surtout pour un séjour qui s'annonçait si long. Mais la réceptionniste n'eut pas de bonnes nouvelles pour lui. Bien au contraire.

74 Quand elle lui montra le devis pour une semaine, Jamil réalisa instantanément qu'il ne lui resterait pas assez d'argent pour manger et boire ; encore moins pour les clopes. Sans parler des billets pour accéder aux terrains de chasse où chercher une nouvelle proie.

Il avait arrêté de croire au hasard – celui qui lui avait permis de rencontrer Vincent – des années auparavant. Ses yeux et son corps n'étaient plus les mêmes. Le temps avait donné à son allure un semblant de dureté, modelée par sa négligence de la réalité, le privant de l'innocence nécessaire pour séduire. Qu'est-ce qui l'attendait à la fin de la semaine ?

La corde de son saut à l'élastique ne le fit pas rebondir, le laissant choir au fond de son trou, comme si un mécanisme venait de lâcher. Il pouvait entendre l'instructeur lui hurler qu'il n'avait pas assez payé, qu'il devait lui donner plus d'argent - et pas qu'un peu ! – s'il voulait remonter, à défaut de quoi il resterait dans ce gouffre pour un temps infini. Dieu seul savait combien.

Après avoir accepté de sauter la tête la première, il tenta les hôtels trois étoiles, puis deux. Puis finalement une, soit des taudis

qui se faisaient appeler « hôtel », mais dont on ne savait même pas d'où ils tiraient l'étoile restante. Ce genre de garni, tout comme ceux qui n'en avaient pas, d'étoiles, se nichait forcément dans des ruelles qui empestaient la pourriture à cause de la pluie, du poulet et de la viande de kébab.

Pour atteindre la réception des établissements de cette catégorie, laquelle exige qu'on paie pour chier ou pour pisser et qui, dans le meilleur des cas, est semblable à l'entrée des bains publics de notre cher Orient, le visiteur devait longer une colonne de kébab brûlante, d'où suintaient gouttes de graisse fondante et sang carbonisé réduit à l'état de poudre noire.

Après une longue pérégrination, métaphore symbolisant la somme des pertes de sa vie, Jamil réussit à trouver un hôtel une étoile. Du dehors, il avait l'air prometteur. Les propriétaires avaient peint l'entrée en blanc et bleu, rappelant une souriante île grecque. Mais comme souvent, l'extérieur n'avait rien à voir avec l'intérieur.

75

Dans le hall, un escalier miteux et négligé montait en colimaçon, à peine plus large que quelqu'un du gabarit de Jamil. Le pire modèle d'escalier parisien qu'on puisse imaginer, encore en service car considéré comme faisant partie intégrante du soi-disant patrimoine architectural de la ville.

Jamil décida d'y trouver quelque chose coute que coute. Les photos des chambres accrochées au mur défraîchi derrière une vitre poussiéreuse étaient encourageantes. Il lui sembla véritablement qu'il s'agissait d'un hôtel acceptable, comme à Mykonos ou Santorin. Soixante euros la nuit, trois-cent-cinquante la semaine.

La chambre était au sixième étage. Ce genre d'hôtel ne fournissait pas de service de chambre et Jamil dut hisser sa grosse valise sur les marches trop étroites, recouvertes de tissus déchiquetés, troués, moisies, qu'on aurait pu appeler, jadis, des tapis.

La tâche était ardue, voire impossible, d'autant plus qu'à aucun moment les marches ne s'élargissaient. Bien au contraire, elles

devenaient toujours plus étroites, exigües, dangereuses, menaçaient de s'écrouler d'un moment à l'autre. Jamil luttait à la fois contre le sac et la fatigue de devoir gravir jusqu'au sommet de son malheur.

Au quatrième étage, il perdit patience. Sa vie se délita sous ses pieds soudainement, sans pitié. Il hurla, « POURQUOI ? » Qu'importait les autres rats malchanceux qui, comme lui, dormaient là. Si tant est qu'il y en ait eu.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté ce monde maudit, d'où il avait été banni comme on délaisse le muscle raidi d'un steak, l'idée de se venger de Vincent le chatouilla. Il voulait lui faire payer l'expulsion de son monde avec cette demi-valise au bras.

Les apparences étant trompeuses, la chambre n'avait plus rien à voir avec le tableau accroché de travers à l'entrée. Ni cette boîte d'allumettes blanche et bleu ciel que le temps avait décolorée et teintée de beige, laissant l'azur à son destin funeste : vicissitudes impitoyables qui le changent en gris clair maculé de bleu. Au moins, il y avait une fenêtre depuis laquelle se jeter pour s'écraser six étages plus bas. Ou s'empaler sur une brochette à kébab à la forme phallique. Un morceau de métal avide de viande, de gras et de sang.

4

Il pénétra dans la chambre d'hôtel miteuse et étroite. Elle puait la moisissure typique de ces établissements parisiens en ruine. Il finit par s'asseoir sur le rebord d'un lit qui aurait peiné à accueillir le corps d'un enfant de dix ans. Il se trouvait devant deux options : se suicider ou s'en sortir.

Il n'avait pas l'intention de rester dans cette chambre plus de dix minutes. Ironique, sachant qu'il n'avait pas l'argent pour y demeurer ne serait-ce qu'une semaine, dix jours tout au plus. Et encore, la ceinture serrée jusqu'à suffocation, jusqu'à ce que son

âme quitte son corps. Il devait à tout prix sortir de là pour racheter les miettes de sa dignité qu'on avait jetées dans la boue et qui s'y étaient noyées.

Il prit les décisions suivantes : il vendrait les bijoux en or que Vincent lui avait offerts. Il irait ensuite au Marais ou à l'occident de la ville pour faire des emplettes, à la manière des riches dames arrogantes de la ville. Puis, la nuit venue, il reviendrait à son tombeau pour dormir, d'une manière ou d'une autre. Il avalerait une boîte entière de cachets s'il le fallait, pour ne plus ouvrir l'œil le lendemain.

5

Jamil se dirigea vers le boulevard de Magenta, au sud de la gare du Nord, qui était célèbre pour ses orfèvres et reliait cette zone à la place de la République.

Il choisit de commencer par vendre un collier en or, cadeau de Vincent pour son premier anniversaire ensemble. Il venait de revenir vivre à Paris, c'était la dernière phase de leur relation.

Vincent avait affirmé que le collier était une pièce unique, confectionnée par une amie artiste. À l'écouter, il était très précieux et seuls les vrais connaisseurs pouvaient vraiment l'apprécier. Pour Jamil, au contraire, il s'agissait du premier objet dont il voulait se débarrasser. Il n'avait jamais compris ce qu'il avait de si spécial, sans compter que Valérie avait fait montre d'une admiration presque malade pour cet objet, ce qui rebutait automatiquement Jamil.

La populaire « rue Magenta » lui rappela les boutiques de mariées au Moyen-Orient, avec leurs tissus brodés et toutes ces pierres qui s'efforçaient d'être précieuses. Jamil entra dans la première orfèvrerie qu'il trouva. Dans un français trébuchant, il montra la pièce à un vendeur maghrébin. Celui-ci la prit, la pesa avec des mouvements très lents, et lui fit son offre. Soixante euros.

Jamil resta abasourdi, mais le souvenir de la chambre d'hôtel qui l'attendait avec sa grimace sarcastique s'insinua dans sa tête.

— Mais c'est l'œuvre d'une artiste célèbre !

— Je m'en fiche, c'est de l'or dix-huit carats à peine.

Tout le monde dans cette rue se fichait du nom des créateurs. Jamil sentit monter en lui une bouffée de haine. Pas pour le vendeur. Pour Vincent et Valérie. Il leur souhaita de crever de la pire des manières. Il voulait les voir se faire triturer sous les rails du métro, ou dépérir sous les effets d'un parasite qui dévorait la chair, sous la peau, en quelques heures. Non, en quelques minutes. Sans aucune pitié.

Il quitta le magasin pour entrer dans un autre où on ne lui proposa pas de somme plus élevée. Il sortit et s'assit sur le seuil d'une boutique de robes de mariées qui fourmillait de polyester, de tissus bon marché et de couleurs exotiques.

78 Il pensa à sa mère. Elle lui manquait. Il souhaita être en sa présence comme jamais il ne l'avait désiré. Dans cette rue, parfaite pour celle qui, des années durant, n'avait jamais affiné son goût. Ce qui l'avait d'ailleurs empêché de l'inviter à Paris pour lui rendre visite, afin d'éviter de mourir de honte en la présentant à ses amis. Ou mieux, aux amis si élégants et raffinés de Vincent.

À cet instant, rien de tout ça n'avait plus d'importance. Il voulait simplement être avec sa mère. Se promener dans la rue comme deux amies insouciantes, en rigolant, habillées de couleurs chatoyantes. Essayer ensemble des nuisettes rouges par-dessus leurs vêtements. Se chamailler comme le font les femmes de ménage. Fumer des cigarettes avec une luxure infinie. Siroter d'innombrables tasses de café et de cognac comme si une armada d'hommes les attendait au coin d'une rue pour les piéger.

Jamil voulait être avec sa mère, là, à Paris, cette ville qu'elle n'avait encore jamais vue. Pas au pays, où il retournerait brisé et mortifié.

Il quitta le perron de la boutique qui puait la pisser et entra dans l'orfèvrerie suivante.

— Très bien, j'accepte.

Il prit l'argent, flâna vers l'Opéra et ses boutiques, et de là, s'engagea vers le VIII^e arrondissement.

Il voulait se prouver à lui-même qu'il pouvait encore faire partie de ce monde si tel était son désir.

6

Pourtant, une fois arrivé au quartier de l'Opéra, de la Madeleine et du palais Vendôme, il fut impossible à Jamil d'incarner son rôle de *Lady*. Il déambulait de vitrine en vitrine avec ses soixante misérables euros, abattu, écrasé par un sentiment d'indigence. Il avait l'impression que, même s'il ne demandait rien et ne suppliait personne à genoux, n'importe quel passant aurait pu fouiller dans son sac à un million d'euros pour lui tendre un billet de dix.

79

Alors qu'il errait entre les devantures luxueuses, où le moindre bouton de chemise coûtait bien plus que soixante euros, il angoissait à l'idée du peu de temps qui lui restait. Surtout maintenant qu'il avait découvert que les bijoux en or qu'il possédait valaient en réalité très peu malgré le design des artistes « renommés ». Il avait l'impression que quelqu'un lui avait cloué un sablier entre les poumons.

Qu'allait-il faire, une fois la semaine passée, une fois l'argent fini ?

Et même s'il arrivait à se procurer de l'argent, comment pourrait-il rester dans ce trou à rat, qui était pourtant tout ce qu'il pouvait se permettre ?

Tout à coup, ce qu'il voyait dans les vitrines perdit tout intérêt, et la faim se remit à le dévorer. Il voulait retourner en arrière. Mais où ça, en arrière ? Il avait la nostalgie de différentes personnes qu'il avait dégaugées de sa vie. Il rêvait de se promener avec sa mère sur

le boulevard Magenta, il s'imaginait sortir avec Amir aux galeries Lafayette, en se moquant des prix, en se moquant d'eux-mêmes, en essayant de chasser un vieux riche qui flânait tout seul – pour passer le temps avant que celui-ci ne se libère d'eux. Il aurait tellement voulu parler avec son vieil ami. Juste parler. Des discussions futiles, sans profondeur. Échanger quelques blagues.

Il se souvint du groupe de potes avec qui il faisait des partouzes. Il s'arrêta au beau milieu de l'élégant boulevard, près de l'entrée d'un magasin de manteau et de vestes en fourrure, et téléphona à Karim, qui bossait comme réceptionniste au sauna Paradiso.

حُبُّ وكبرياء
Amour et orgueil

*F*leuves débordés
*P*arapluies déchiquetés
*N*uage noirci
*T*ranchées agrandies
*H*erbes ensauvagées
*T*ours abattues
*L*umières adoucies
*S*entiers allongés
*S*ommets atteints
*A*rbres déracinés
*R*espirations entremêlées
*P*erles perdues
*B*ougies éteintes
*Y*eux vieillissants
*N*eige fondue
*M*ains tressées
*J*ambes croisées
*S*aule endormi
*J*ours passés
*J*ours décédés
*J*ours résistés
*L*a tendresse en toi
*L*es tribus en moi
*L*a douleur en nous
*L*a mort qui rôde.

Je ne sais pas comment je suis passé du xvi^e à la gare du Nord. Je suis simplement monté dans le bus. Une des rares fois depuis notre arrivée à Paris avec Jamil. Et cette ligne, la 72, t'emmène de l'opulence des Champs-Élysées à la misère de Barbès avec une vitesse incroyable, particulièrement quand il n'y a pas de bouchons. Enfant, je vomissais dans les autobus, surtout quand les effluves d'essence létales des vieux climatiseurs assaillaient mon âme. Je m'attendais donc à vomir aussi ce jour-là, comme si j'avais voulu éradiquer le souvenir de l'élégante ambiance glamour que j'avais laissée derrière moi. J'étais le con, le *miskin* qui n'aimait pas l'aide divine. Ou celui qui ne répondait pas même quand la chance appelait. J'ai finalement vomi une fois descendu du bus, près de la gare du xviii^e, quand la puanteur de la viande de kébab associée à l'odeur frites-mayo-ketchup, typique de cette zone, a attaqué mes sens.

Après avoir vidé mon estomac, sur un bout de trottoir d'ailleurs déjà tapissé de vomi, je me suis laissé tomber à cet endroit dégueulasse et me suis mis à demander de l'aide aux passantes et aux passants.

82

Je me suis surpris moi-même d'en être arrivé là. J'avais toujours eu une admiration timide et voilée pour les gens qui faisaient la manche ou tentaient d'alpaguer les autres en proposant un spectacle dans les transports publics ou dans la rue, les larmes aux yeux. Une rhétorique de justice sociale à la bouche.

J'ai pris conscience que j'aimais bien demander de l'aide aux gens, en réalité. Mais je n'étais surement pas assez visible pour que quiconque s'arrête. Je glissai ma main dans ma poche et découvris que j'avais perdu le papier avec le nouveau numéro de Jamil.

L'image de ma mère se fondit avec le visage de la vierge enchâssée dans l'alcôve devant moi. Je fus envahi par la culpabilité.

Décidé à mettre un terme à cette mise en scène larmoyante, j'ai remarqué un panneau indiquant la direction de l'hôpital le plus proche. Je me suis levé du banc gluant sur lequel j'étais pégué et j'ai couru comme quand on a la diarrhée et qu'on cherche des toilettes alors qu'il n'y en a pas.

Je suis arrivé à l'hôpital et me suis aperçu qu'en français, les premiers soins s'appellent « les urgences ». Je suis donc entré dans ces *urgences*. Je ne sais pas si je me suis effondré devant les infirmiers par moi-même – dans cette salle faite de misère et de familles pleurnichardes –, ou si j'ai été poussé à le faire par ma profonde admiration, vieille de siècles, pour ceux qui se laissent aller devant les autres sans vergogne. Comme si je jouais un rôle pour imiter ces pauvres gens.

Visiblement, ça m'a aidé à attirer l'attention du personnel. Les infirmiers et les médecins se sont précipités sur moi et m'ont fait passer devant tout le monde.

On m'a demandé ce que j'avais, si quelqu'un m'accompagnait. On a pris ma tension, écouté mon poulx, fait un électrocardiogramme, et rempli différentes fioles de mon sang, en écrivant sur chacune d'elles des mots en français que je ne comprenais pas.

À cette époque, le VIH était encore un spectre terrifiant qui fauchait des vies humaines, les unes après les autres. Surtout celles qui menaient une vie faite de multiples rencontres sexuelles occasionnelles. Un fantôme qui enfermait quiconque dans un sablier, paralysé par l'attente d'une mort qui semblait certaine. Un destin scandaleux, précédé de tortures, de décomposition et de honte injustifiée.

83

J'étais pourtant sûr de ne pas avoir fait d'erreurs qui auraient justifié la peur qui m'envahissait. Mais, après avoir lu « VIH+ » sur une des fioles, la panique me paralysa.

L'hôpital de la gare du Nord est pris d'assaut. Les gens gémissent, pleurent et discutent, entre une lamentation et une larme, comme dans chaque hôpital, dans tous les hôpitaux, dans tous les pays du monde...

L'homme algérien dit à son pote :

Ils ont coupé les lignes téléphoniques en Kabylie. Hier, j'ai essayé d'appeler.

Passionnant...

Un couple roumain ne cesse de se disputer. Elle pleure tandis que lui est furieux contre elle, contre eux et contre nous. Elle a faim, donc il sort et lui achète un repas chez MacDo et, soudain, tout se renverse. Il l'embrasse. Elle l'embrasse. Presque sans passion.

Je me suis soudain senti mal. Je suis allé à l'hôpital le plus proche. On dirait un hôpital que pour les immigrés. Ils ont pris ma tension et ensuite ma température. Puis ils m'ont fait un prélèvement de sang, et ils m'ont demandé d'attendre. J'ai patienté une heure avant que commence la partie la plus amusante. J'ai fait une batterie de tests : radiographie, électrocardiogramme, Tomographie axiale informatisée, examen de l'oreille interne, des nerfs gingivaux, du sang. Jusqu'à l'aube.

— Qui va payer tout ça, me suis-je demandé.

Les prix sont affichés partout.

Mes dons d'acteur m'ont aidé à passer la nuit dans ce square parisien, nouveau, différent.

Père

Mère

Petit jardin. Roses très roses, taillées avec une incroyable perfection. Viens voir comme ce jardin est beau. Que cette vie est paisible.

Viens,

Assieds-toi avec nous.

Le chat roux est ennuyant et terrifiant.

Viens,

Partage avec nous l'eau de rose et un carré de sucre.

Ce sont les mots que j'ai écrits à ce moment-là.

En vérité, j'ai été envahi par la certitude d'être porteur de ce damné virus en voyant ces fioles. Virus dont l'ombre sombre avait accompagné des générations entières d'âmes qui se perdaient au marché de la luxure et du plaisir, et qui en payaient l'addition. Avec des intérêts faits d'humiliation, dès que leurs pieds

effleuraient la boue de la passion, jusqu'à ce qu'ils s'enlisent jusqu'aux genoux.

Si ma langue touchait un liquide qui rappelait le sperme, j'étais terrorisé pendant des semaines, jusqu'à la fois suivante. Ainsi, accident après accident, mes jambes s'enlisaient toujours plus dans cette boue de passions. Jusqu'aux cuisses. Quand des inconnus jouissaient dans ma bouche. Quand la capote craquait alors que je me faisais prendre. Quand mon partenaire giclait et enlevait très vite le préservatif, sans que je puisse m'en rendre compte, sans que je sache vraiment – ou sans que je veuille savoir – si la matière sur le bord gluant de mon trou était du sperme ou d'autres sécrétions de plaisir.

Durant toutes ces années placées sous le signe de la peste, après l'acte inconscient, envahi de doutes, je demandais souvent à mes compagnons éphémères :

— T'as bien joui dans la capote ? Elle a pas craqué ?

Les réponses étaient toujours rassurantes, comme si ça ne terrorisait que moi.

85

Chaque fois que j'étais persuadé que mon partenaire du moment s'était vidé en moi, il me rassurait :

— N'aie pas peur, je suis marié et j'ai des enfants. N'aie pas peur, je suis clean. J'ai rien. Je me fais contrôler tous les six mois.

Personne ne m'a jamais demandé si j'étais clean, moi. Et, en réalité, je n'en avais pas la moindre idée.

C'est pendant un voyage avec Jamil en 1999 – deux ans avant que l'on ne décide d'aller à Paris – qu'arriva l'incident qui me terrifia le plus au monde. Les réactions de mes deux compagnons ne me rassurèrent pas. Durant les six mois suivants, je vécus un véritable cauchemar.

Je suis dans un des saunas gays de Prague, presque vide, cinq ou six autres gars sont présents. Je me retrouve devant ces deux amis finlandais, actifs, aux corps massifs, mais pas trop, sans trop de muscles. Mais avec des teubs énormes qui ont l'air si délicieuses.

Ils parlent une langue très bizarre que je ne comprends pas. On dirait qu'ils se mettent d'accord sur la façon dont ils vont me cuisiner, me dévorer, et me plonger dans la boue jusqu'à l'os, sans remords. C'est une opportunité de rêve pour le jeunot frêle, chétif et fragile que je suis à l'époque.

Le rêve se poursuit. Les deux me baisent, tout à tour, en s'échangeant des phrases en finnois qui me font fondre d'excitation. J'atteins l'orgasme quand c'est le tour de celui aux cheveux longs et ébouriffés qui a une bite bien charnue et pas circoncise. Il a l'air d'avoir fui une tribu viking.

Il me baise longtemps. Puis vient le tour de l'homme aux cheveux courts, qui jouit en moi en gémissant. Il sort sa queue et se rend compte que la capote a craqué et que son sperme s'est infiltré dans mon rectum. Et dans mon sang.

L'homme n'essaie pas de me rassurer, contrairement à tous les autres. Il se prend la tête entre les mains, désespéré, puis parle en finnois à son compagnon sauvage, dont l'expression est décidément moins effrayée.

Les deux me tapent sur l'épaule et disparaissent.

Après cet épisode, j'ai passé trois mois dévoré par la terreur, à me ronger les sangs, jusqu'à ce qu'arrive enfin l'heure du test.

Surprise : j'étais encore *clean*.

Plus tard, mes journées à Paris se remplirent de capotes déchirées et d'odeurs de liquides qui portaient avec elles les complexes codes génétiques de personnes que, souvent, je ne connaissais pas.

Sur le lit des urgences de ce folklorique hôpital français, je ne pensais pas à Olivier. Il était si loin, derrière moi, après tout ce que j'avais traversé. Il n'aurait pas compris. Il me faisait l'effet d'un inconnu d'une autre époque. Non, étrangement, je pensais à Vincent, l'hôte de la soirée que j'avais fuie.

J'avais la vague sensation que je venais de rater quelque chose de grand, quelque chose que je n'avais jamais eu. Si je ne m'étais pas pratiquement évanoui chez lui, si je m'étais senti mieux, cela

aurait pu être le début de quelque chose entre lui et moi, vu les signaux qu'il m'avait envoyés.

Mais à cet instant précis, coincé à l'hôpital, j'étais sûr d'avoir trouvé ma fin. Financièrement et moralement.

Le gouffre qui séparait la scintillante demeure rue de Passy et le lit dans lequel je me trouvais près de la gare du Nord, qui puait le vomi et l'alcool éthylique, n'aurait pu être résorbé, quoi que je fasse.

Une relation de ce genre demande une quantité d'énergie, qu'à l'époque, je ne possédais pas.

Je n'avais pas d'autre choix que de rentrer au pays, mourir entre les bras de ma mère et de mon père, le plus silencieusement et rapidement possible.

Avant que les résultats des tests n'arrivent, j'ai profité de l'éparpillement de l'équipe médicale – trop occupée à gérer la tempête de gémissements et de suppliques qui provenaient de chaque recoin de la salle –, pour me lever du lit et me sauver.

87

J'ai jeté un regard aux deux vigiles qui papotaient entre eux, je me suis approché de l'entrée et la porte automatique s'est ouverte grand devant moi. Je portais au poignet le bracelet des urgences, la clé permettant d'ouvrir la porte de cet enfer, inutile pour en sortir. Une fois à l'extérieur, j'ai fait semblant d'allumer une cigarette. J'essayais de gratter des allumettes, en vain.

Alors, j'ai couru à travers la cour dans laquelle fondaient les ambulances, et j'ai entrevu le portail gris par lequel j'étais entré mille ans auparavant.

Cette fois-ci, il ne s'est pas ouvert automatiquement. J'ai parcouru le dernier hall avec le même sentiment que si je venais de voler une babiole dans un supermarché, et j'ai tenté d'éviter alarmes et gardes grincheux. J'ai ainsi fait irruption dans la Ville Lumière. Je me suis mis à cavalier mécaniquement vers le nord, vers la porte de la cité où j'habitais.

Je ne pensais plus aux résultats des examens dans mon errance.

Une seule question me rongait, pressante, angoissante : l'hôpital était-il public ou privé ? M'appelleraient-ils ? Comme un idiot, j'avais laissé toutes mes coordonnées, et sur mon passeport il y avait même mon permis de séjour. Jamil se moquait de moi parce que je me baladais toujours avec ce fichu passeport.

Allaient-ils m'envoyer la facture par la poste ? Allaient-ils me chercher avec mon numéro de fixe, que je n'utilisais presque jamais, sauf pour appeler maman et Olivier ? Allaient-ils m'envoyer les résultats ? Allaient-ils lâcher à mes trousses une patrouille de la police médicale pour m'arrêter et me mettre en quarantaine, me déporter au pays, et déclencher un énorme scandale ?

Les jours suivants, j'ai vécu dans le déni le plus total. J'ai pris l'habitude de contrôler le courrier tous les jours. J'étais submergé de pubs et de lettres interminables de ma banque me parlant de ma carte bleue, que je n'utilisais d'ailleurs pratiquement pas, une fois par mois seulement pour retirer l'argent du loyer que je payais moitié moitié avec Jamil. Mais les Français ne se fatiguent jamais à envoyer lettre sur lettre en utilisant des tonnes de papier. J'avais naïvement pensé qu'une fois la carte reçue, le courrier diminuerait. Pour le reste, je me consumais de l'intérieur.

J'avais arrêté de dormir. Je me levais avec le chant des oiseaux, ou je restais éveillé jusqu'à ce je les entende. Je dormais un peu le matin, trois ou quatre heures, et puis je me levais, trempé de sueur. Je mangeais à peine. Je perdais toujours plus de poids.

Je n'avais plus la force de faire quoi que ce soit.

Je marchais dans les rues comme un fantôme. Je commençais à montrer tous les signes de l'épidémie : fatigue incessante, manque de sommeil, transpiration intense, corps qui se délite. Je me transformais chaque jour un peu plus en squelette. Tous les matins, je cherchais comme un fou furieux l'apparition d'un nouveau mélanome, terrorisé à l'idée que certains de mes anciens grains de beauté, sur mon front et sur mon cou, soient en train de prendre une forme cancérigène.

Je n'arrivais plus à rien faire. Je fus seulement capable d'aller jusqu'à Beaubourg acheter un billet aller-retour pour un séjour à Londres. Je n'imaginai pas que la carte me concéderait ce souhait, mais si.

Étonnamment, la banque me laissa retirer plus d'argent que ce que je pensais et que j'avais sur mon compte !

Je me préparai ensuite à rentrer au pays, le 10 août 2001.

Je partageais mes peurs avec Jamil, mais il se moquait de moi avec la suffisance de celui qui comprend toutes les dynamiques et l'évolution de l'épidémie dans mon corps.

Il me disait que je me faisais des idées, que les symptômes n'apparaissaient dans cet ordre que dans les vidéos de sensibilisation. Que je souffrais d'une dépression profonde, et que ces signaux en étaient les signes. Puis, il me dit d'une façon qui me laissa un arrière-goût de culpabilité qu'il ne pouvait plus supporter ma dépression, et qu'il partirait un mois et demi après moi. Entre-temps il profiterait de son temps à Paris pour s'amuser – pour s'amuser tout seul. Il ne se laisserait pas influencer par ma mélancolie.

89

Jamil disparaissait de l'appartement, de ma vie, des jours entiers. Puis il revenait avec des histoires qui avaient l'air totalement inventées. Il racontait des voyages improbables, il prétendait être allé en TGV à Amsterdam une semaine, puis à Londres. Il rentrait ensuite, me débballait ces moments de vie, les déroulait devant mes yeux sans que je puisse en goûter la douceur.

Sans avoir besoin de me le dire en face, il me faisait me sentir responsable de toute la misère du monde. Il me faisait comprendre que je perturbais l'éternel bonheur de l'humanité, que je déformais la perfection des choses. Ça engendrait en moi un insupportable sentiment de culpabilité, qui s'ajoutait à celui causé par la peste qui me dévorait, dont j'avais intégré les statistiques.

Mais, tout compte fait, j'étais sur le point de retourner mourir en Palestine pour enlever au monde le poids de ma tristesse et de mon sang. Parfois, j'avais l'impression que Jamil était bloqué avec moi

dans cette fosse commune qu'était Paris, que je l'entraînais dans ma chute sans qu'il oppose une quelconque résistance réelle, mais qu'il réussirait à s'en sortir et à se libérer tout seul si je disparaissais.

J'éprouvais toutefois envers lui une haine disproportionnée la plupart du temps. Je haïssais son arrogance. Je craignais qu'il ne profite de mon départ pour me révéler les détails de sa vie qu'il me cachait.

J'étais celui grâce à qui il se trouvait là. Un jour d'octobre 2000, je l'avais appelé et lui avais confié ne plus pouvoir rester en Palestine. Ou plutôt ne plus vouloir y rester. J'allais m'inscrire à un cours de français à Paris, j'avais commencé les démarches pour m'en aller. Loin du pays.

Je m'étais adressé au consulat français à Haïfa et j'avais commencé la paperasse. Jamil m'avait rappelé fin octobre pour m'annoncer qu'il voulait partir avec moi, comme si c'était ce que j'attendais de lui.

— D'accord, allons-y, m'avait-il dit.

Une des dernières fois où l'on s'est vus en ville, un des rares moments où Jamil n'avait pas fui pour éviter ma dépression, nous nous sommes retrouvés près de l'Arc de Triomphe. De là, nous sommes descendus, comme d'habitude, vers la rive méridionale du fleuve. Alors que nous nous approchions de la station de Passy, je lui dis que je ne voulais pas descendre là ni marcher dans cette rue. Il n'a pas caché sa surprise, mais nous avons effectivement dévié du parcours prévu, et sommes allés jusqu'à Alma Marceau, ce qui a rallongé le chemin.

Une fois à l'aéroport, j'ai remarqué que la carte bleue française marchait encore. J'ai donc oublié que j'étais en train de mourir et je me suis mis à acheter CD, chocolats, cigarettes et un T-shirt pour ma mère, comme si je rentrais d'une simple lune de miel.

Et puis, l'heure du vol est arrivée.

بعد عشر سنوات
Dix ans plus tard

00:30

Je suis assis sur un banc à Yehudit Street. Natasha, qui se faisait alors appeler Neta, y avait vécu à l'orée des années 90, après avoir laissé Moscou derrière elle pour la terre du lait et du miel, et de tous les autres déchets organiques.

Neta en hébreu signifie « petite plante ». C'est un surnom qui pourrait laisser entendre que celle ou celui qui le porte est planté là, à sa place, depuis des siècles. Plantée là avant même sa venue au monde. Qu'il est le sel de cette terre. C'était pourtant tout le contraire avec cette Natasha. Elle disait une chose et en faisait une autre. Toutes les demi-heures, elle maudissait le jour où elle était venue en Israël. On la voyait dans les manifs les plus dégueulasses et fascistes de l'extrême droite, sans que personne ne sache pourquoi.

91

Trente minutes, donc...

Pourquoi est-ce que je pense à cette Natasha ? Pourquoi, alors que j'attends les résultats des examens qui pourraient bouleverser mon existence et confirmer la terreur qui m'a accompagné partout, même dans mes rêves ? Aucune idée.

00:25

C'était donc ici que Natasha, autrebaptisée *Neta*, allait faire ses courses, dans cette chaîne de supermarchés qui se propageait comme une implacable tache d'huile.

C'était dans cette ruelle qu'elle invitait ses victimes à baiser – de jeunes Arabes luxurieux, perdus dans la grande ville pleine de pièges –, pour ensuite les tuer et les jeter dans les toilettes en tirant la chasse de toutes ces forces.

C'était depuis ce quartier qu'elle partait à ses manifs dégueulasses. La dernière en date, à côté de la mer, devant l'ambassade turque à HaYarkon Street.

C'était en passant par cette rue qu'elle allait à ses fêtes enragées, accompagnée de néonazis des états de l'ex-Union soviétique de la mer Baltique, où les gens défoulaient leurs frustrations et créaient un art fait de haine.

Je ne veux même pas imaginer comment étaient ces fêtes. Drogues, hachich, fleuves de vodka, violence et sang. Sexe dans chaque trou, dans chaque recoin. Vomi, têtes de jeunes Arabes décapitées, crucifiées sur des piques.

Je regarde l'horloge, mais elle n'a aucune réponse à me donner.

Il y a un étrange obstacle entre ce que j'attends et moi.

Où est passé mon rythme cardiaque ?

00:20

92 Je m'éloigne de Natasha, peu à peu.

J'essaie de m'évader.

Le calme angoissant de cette zone commerciale – faite de boutiques qui ferment trop tôt et d'avant-postes résidentiels déglingués d'où l'on entend difficilement ne serait-ce que l'aboie-ment d'un chien – ne m'aide certainement pas à penser à autre chose. Comment est-ce possible ? Maintenant que je suis en train de recevoir la réponse définitive... Une enveloppe qui contient tout, mais vraiment tout, entre ses plis.

J'allume une autre cigarette.

La brise printanière s'accroît, impose sa présence. L'humidité suffocante et insupportable ne s'est pas encore insinuée dans chaque recoin de la ville, comme c'est le cas en juillet ou en août, lorsqu'elle devient un cauchemar de transpiration. Le même type de cauchemar que celui que je suis en train de vivre, à cet instant précis, en ce moment historique, compliqué, légendaire, etc., de ma vie.

Tout cela n'a aucun sens.

Dans vingt minutes, je vais découvrir la vérité pour la laisser derrière moi. Au sens où, après cela, je n'aurais plus peur de tous les *et si* à chaque intersection, chaque ruelle, en me levant le matin, en somnolant ou en contemplant de jolis yeux aux longs cils charmants. Des yeux qui ressemblent (un peu) aux miens, porteurs de toute la confusion de cet univers. Des yeux qui attendent des réponses de ma part à des questions qu'ils n'ont pas encore posées et qu'ils ne me poseront peut-être jamais.

Peut-être dois-je les trouver seul, ces réponses.

Tout seul.

Il y a une barrière entre ce que j'attends et moi.

00:15

De l'arbre au-dessus de moi tombe une merde de colombe. Sur mon épaule. On dit que ça porte bonheur.

93

Je fais le point sur ma vie, de façon tout à fait ordinaire, telle qu'elle apparaît maintenant.

Elle a l'air OK.

J'ai une grande voiture, luxueuse, signe que je suis un homme d'affaires corrompu, un gâchis totalement déraisonnable.

Écriture. Beaucoup d'écriture sur le vide. Interview à la presse au pays et à l'étranger.

C'est quoi ces conneries ?

Je ne peux pas être un écrivain et avoir une vie heureuse (bien sûr, il doit y avoir une erreur, et ce n'est pas un sujet dont je veux discuter...)

Cette voiture est tellement insignifiante. Je m'y sens comme un être microscopique dont l'existence n'a pas une once de cohérence. Où sont les tourments typiques des écrivains et des artistes ? Où sont la misère et la beauté d'une cigarette écrasée sur la voie publique ?

Je regarde l'arbre au-dessus de moi, à la recherche de la colombe blanche ou de l'oiseau qui a chié sur mon épaule chétive il y a deux minutes. J'ai peur qu'il me défèque dans la bouche d'un moment à l'autre.

Les résultats des examens que je vais recevoir, d'un moment à l'autre, pourraient être tragiques.

Oui.

Sinon, comment expliquer tous ces morts dont j'ai rêvé ces deux dernières semaines ?

Il n'y a pas un seul mort de ma famille – entre autres – qui ne m'a pas encore rendu visite ces derniers jours. Même ce vieux renard de voisin dont la voix me terrorisait tellement quand j'étais petit, mort il y a des milliers d'années, est venu rôder dans mes rêves.

00:10

Plus que quelques minutes.

94

Cela fait très longtemps – très très longtemps – que je ne suis plus jeune. Je n'arrive même pas à me souvenir de quand je me considérais comme tel, ni de la dernière fois que je l'ai écrit dans mon journal intime.

Je n'en ai même pas, de journal intime.

Si j'en avais un, je ne serais pas ici, assis sur ce banc, dans cette rue vide, le soir, dans ce quartier bruyant, dans cette ville qui s'est souvenue de moi seulement après que j'ai fêté mes trente-cinq ans. C'est-à-dire quand je suis devenu vieux. *Jahsh*, mullet, comme on dit en dialecte.

En réalité, cela fait des siècles que j'ai l'impression d'être un vrai mullet. Depuis mes douze ans, depuis mes dix-huit ans, et à dix-neuf ans et demi j'ai vu sur moi la vieillesse pour la première fois.

À vingt-six ans, j'ai décidé que si je ne me mariais ou ne commençais pas un deuxième diplôme avant mon anniversaire, je me jetterais du balcon.

La nuit de mon vingt-neuvième anniversaire, j'étais sur la place principale de Prague et il y avait une éclipse lunaire. À cet instant, j'ai eu l'impression que ma propre vie m'avait doublé, accompagnée de tout le reste.

Mon trentième anniversaire fut un vrai deuil national. Le trente et unième, le début d'une descente au tombeau qui ne m'a pas mené à la mort.

Chaque fois c'était comme si le monde me précédait, que tous étaient plus jeunes que moi-même à trente-quatre ans.

Aujourd'hui, assis ici, je suis vieux pour de bon, et je mérite d'être appelé ainsi.

Où est passé mon rythme cardiaque ?

00:05

Plus que cinq minutes. Je me lève pour être sûr d'arriver à l'heure.

C'est quoi ce froid soudain ?

95

Même s'il y avait une issue de secours, je ne fuirai pas. D'ici peu, je caresserai la vérité, je la toucherai du bout de mes gros doigts roses. Je l'embrasserai. J'embrasserai chaque partie qui la compose, chaque fragment, chaque signification.

On dit que le moment où l'on découvre la vérité est le plus beau d'une vie. D'ici deux minutes je découvrirai s'il s'agit seulement d'une phrase sympa à dire à haute voix dans les programmes télévisés du matin, dont l'humanité envoie le signal valser dans l'espace du vulgaire espoir. Ou pas.

Je monte les marches de la vérité. Je prends son ascenseur, qui aurait besoin d'être rafraîchi. J'entre dans un couloir étroit, puis dans un autre, plus ample, qui conduit à une chambre fermée à clé.

Il y a beaucoup de chaises autour de la porte.

Une mélodie flotte dans la pièce, une interprétation moderne de Yehudit Ravitz.

Je n'arriverai jamais à oublier cette chanson qui mène à la vérité, même s'il s'agit d'un mécanisme mental de normalisation qui ne correspondait pas à la gravité de ce moment historique si particulier.

00:00

C'est tellement beau de découvrir la vérité dans de grands yeux bruns embellis par des cils élancés. Des yeux qui ressemblent (un peu) aux miens, porteurs de toute la confusion de cet univers. Des yeux qui attendent des réponses de ma part à des questions qu'ils n'ont pas encore posées et qu'ils ne me poseront peut-être jamais.

Je dois comprendre seul

Tout seul.

(Résultats : HIV négatif)

بعد إحدى عشرة سنة
Onze ans après

Mélangez le sarcasme avec l'amertume, ajoutez-y une cuillère de sentiment d'impuissance, d'autocommisération et, naturellement, une pincée de luxure, de cruauté et de désir de commettre des crimes sans laisser de trace. Mêlez le tout à l'attrait pour la mort et à un long séjour sur le bord d'un précipice... Vous tenez les ingrédients pour un bon texte !

C'est ce que j'ai écrit sur ma page Facebook un lundi matin pluvieux.

Aucune mention j'aime. Tout le monde avait peur de la douleur. Mes amis avaient peur de la souffrance. Mes amis virtuels, ça va sans dire.

Pour ma part, je ne me sentais pas seul à ce moment-là. J'ai remis à plus tard cette potentielle sensation pour pouvoir la ressortir pour des conneries plus importantes.

Je vais analyser certains termes, de façon à les rendre plus compréhensibles.

Ironie

Je vais dormir tout seul. Quelle nouveauté. J'époussète le matelas des miettes de tous les enfants qui ont été tués aujourd'hui, et des cendres des cadavres carbonisés, et des morceaux de ceux qui ont été tranchés en deux (en tout cas, c'est ce qu'on voit à la télé), puis j'éponge le lit du sang et de l'albumine. Une charge de fonte vient compresser ma poitrine.

Je cède.

Je fais toujours le même rêve. Mais cette fois, il est plus net : j'ai un billet pour Damas dans ma poche et je dois décider si j'y vais ou pas.

Je me tourne vers Raja Ghanem. J'espère un conseil. Et celle-ci déclame :

— Tu as raté le train de la lumière. Maintenant, tu dois attendre le train des ténèbres.

Dans le rêve, je décide de ne pas y aller.

Le matin, je me réveille – j'ai dormi, malgré les cadavres – pour découvrir que ce n'est pas le poids de toutes ces tragédies cumulées qui écrase ma poitrine. C'est la chatte blanche tachetée, à qui j'ai oublié de donner un nom, qui a décidé toute seule, il y a cinq ans, d'élire domicile chez moi.

La voilà, pelotonnée sur mon sternum, qui me dévisage.

Je la pousse. J'allume la télé, une cigarette, le chauffage et le feu sous le café.

La chatte se pose à côté du radiateur.

— Je vais changer de chaîne, lui dis-je.

Les corps n'ont pas encore été identifiés.

Amertume

J'aurais cru que l'argent que j'avais transféré sur mon compte me durerait plusieurs années. Quatre ans plus tard seulement, il n'y en a déjà plus. Le silence qui règne maintenant, à ce moment précis, est éternel et ne sera violé d'aucune façon.

Cette tranquillité est la règle, la folie, une erreur de planification indésirée.

Je gagnerai au loto sans avoir joué.

Quand arrêterai-je de penser ?

Paralysie

Ma mère et moi sommes assis devant l'écran.

Je lui demande :

— T'as cuisiné quoi aujourd'hui, maman ?

Comme si la cuisine était la magie capable de conserver le souvenir. Le souvenir fugitif qui bat le temps, le souvenir de nous deux. Ce que ma mère sait de moi et ce que je pense qu'elle ne sait pas. Ma mère voyait bien les hommes dans mes yeux. Elle les voyait nouer leur cravate et leurs chaussures, faire du jogging en laissant leurs braises sur le bord de mes hanches, elle les voyait retourner dans leurs maisons, à leurs jeux silencieux.

Je redemande à ma mère :

— Qu'as-tu cuisiné aujourd'hui, maman ?

Comme si la cuisine était l'élément qui conserve la mémoire : la mémoire de la culpabilité et de la peur, la mémoire de la fuite de la maison et du retour.

Je change de question :

— Tu te souviens quand tu es partie en courant ?

C'est comme si ma mère me répondait dans son silence : « Pourquoi mets-tu ma mémoire à l'épreuve ? C'est la mienne, j'en fais ce que je veux ! Ou est-ce que tu as peur qu'un jour je ne me souviennais plus de toi ? »

99

J'observe l'écran.

Combien de personnes meurent et souffrent alors que nous sommes ici à bavarder ?

Autocommisération

Il est trop tard pour le piercing que je pensais faire à mon sourcil droit. Toutes les conneries que j'ai faites ces dernières années m'ont explosé à la figure.

Ils ont finalement fermé Sheinkin Street pour en extraire le sperme qui avait fertilisé le sol avant qu'il ne se dissolve.

Puis, les cheveux fins et argentés, le corps qui attend que vienne son heure pour se faner impose les lois naturelles propres à sa dignité.

Je me demande toujours ce qui me reste du corps des autres. J'ai toujours su, depuis le premier soupir qui a transpercé mes poumons à l'âge de quinze ans, que ces battements de cœurs impétueux n'étaient qu'un cortège initiatique. Plus tard, ils m'escorteraient jusqu'au paradis scellé du « péché » dont on ne peut revenir. Tel un martyr poussé à interpréter le titre qu'il est sur le point d'obtenir et à se projeter dans un destin funeste qu'il n'a pas recherché, tandis qu'il sent la chaleur du sang s'échapper de son corps.

Le martyr qui est sur le point de devenir martyr se touche tous les membres, tous les organes. Il s'assure d'être encore accroché à cet instant ultime, avant de le sacrifier à la misère de tous les autres, immergé dans une recherche désespérée de signification.

100 Après chaque baise (toujours éphémère) je touche tout mon corps. Je me mets devant le miroir et me touche partout. Une idée me taraude, comme si mon corps changeait un peu à chaque rapport, après ce qu'il a fait et ce qui lui a été fait. Il y a sûrement quelque chose qui a changé dans mes fesses. L'espace entre mes deux cuisses s'est élargi. Mes lèvres sont un peu plus pulpeuses. Il y a des empreintes insolites sur mon cou et mon lobe droit célèbre encore ses victoires. Des cheveux gris curieux (pas les miens) tombent sur mon écharpe de laine. Comment ont-ils atterri là ? J'observe la paume de ma main, marquée de la pression de quand je suis entré... là-bas.

Il y a aussi ce que je ne vois pas, dans la glace. Le parfum de mon hôte, qui se collera à ma peau et à mes vêtements jusqu'à la prochaine rencontre, jusqu'au prochain homme. Sans parler du rythme de la respiration, de la mort exhalée par le vieux corps moustachu qui s'excuse pour le retard.

Mal

(Mélancolie) ou comme qui voit la destruction au fond du tunnel quand la fin du tunnel s'approche (parce que nous marchons toujours dans un tunnel, et pas uniquement sous un ciel rempli d'étoiles et d'étranges planètes qui conditionnent nos destins, malgré ce que nous voudrions croire). Me voici, avançant vers la destruction d'un pas ferme et sûr, méprisant des plaisirs terriens, sauf le sexe. J'entre ici avec une conscience créatrice malgré la pauvreté (je dilapide tout ce que j'ai et que je n'ai pas, au nom de notre créateur Jésus Christ). C'est ainsi que je m'engage dans la maladie (en exposant ma poitrine au vent glacial provenant des collines d'un néant flou) alors que je marche avec détermination vers le drame du suicide (sans pour autant jamais le commettre).

Délit

101

La surprise viendra le jour où je me rendrai compte que tous mes calculs, sur la base desquels j'ai construit mon travail, sont faux depuis le départ. Quand je découvrirai, trop tard, que le Paradis et l'Enfer existent vraiment, et que Dieu a organisé un barbecue pour les pêcheurs aux yeux grands ouverts.

Mort/Abîme

Kikar HaMadina, où peut-être aurait-elle pu s'appeler place des Nouveaux bienheureux, là où les hommes riches aiment chasser des proies des deux sexes. Je ne m'y suis promené qu'une seule fois, ou peut-être y suis-je passé en voiture, depuis que j'ai emménagé ici pour le travail. Je suis debout, devant un magasin qui expose une pièce de Dolce & Gabbana à cinq-cents dollars que je n'achèterai jamais pour mon fils. Les enfants syriens morts sont disposés dans cette vitrine comme dans un moule à baklava. Chez

Burberry, un sac coûte deux-mille-sept-cents dollars et une robe pour fille, mille.

Dans deux mois, j'aurais à peine de quoi m'acheter une chaussette d'occasion à trois shékels.

Je passe devant la boutique Louis Vuitton : un sac pour homme, assez moche, à cinquante-six-mille-cinq-cent-quarante-sept shékels.

La mémoire défaillante de ma mère et le souvenir de ma peur de sa lucidité...

Les vêtements Kenzo coûtent un bras. Un magasin de piercing... Mon Dieu, c'est des diamants, ça ?

Un pull en laine Oscar de la Renta à deux-mille-cinq dollars. Un parfum étrange ne quitte pas le col de mon manteau.

La place est vide de femmes et de jeunes gens ; elle semble presque réservée aux hommes âgés qui se promènent avec leurs chiens, chaînes en or au cou et montres-bracelets hors de prix au poignet. À chaque fois qu'une Mercedes ou une Jaguar s'arrête, brillante malgré l'hiver, encore plus d'hommes et de chiens en sortent.

Je m'arrête soudain devant une boutique qui expose des bottes pour enfant – pour un garçon, semble-t-il – à quatre-mille-cinq-cents shékels. Pourquoi ne pas me présenter à ces vieillards juifs sur un plateau de knafeh saupoudré de pistaches d'Alep, pour que tout se règle enfin ? Finalement, quelle est la différence entre Paris et Tel-Aviv ?

موعد مع القدر
Rendez-vous avec le destin

Quelque chose qui engendre tension et impuissance ; voilà ce qui a failli faire exploser ma tête une heure avant la fin. Alors, je me suis mis à écrire des gribouillis, des sortes d'incantations bourrées d'erreurs linguistiques et grammaticales mortelles, assassines. Je me suis ensuite engouffré dans un RER et suis descendu à Châtelet-Les Halles. J'avais faim, j'étais épuisé et en colère. En colère contre moi-même – contre moi tout court ; j'avais dépensé de l'énergie, j'avais lutté sans résultat, un jour férié.

xvi^e arrondissement, jour de congé, huit heures et demie du soir. Le soleil n'est pas encore couché. Je traverse la place Victor Hugo jusqu'à Passy, en passant par le Trocadéro. Ce silence a quelque chose d'enchanteur, silence de l'ennui d'une fin de journée de repos. Les fenêtres sont éclairées avec bienveillance. Les cafés sont à moitié pleins.

103

Le café du soir.

La promenade avec le chien.

Une marche légère dans le jardin du Trocadéro.

Question : comment devient-on des habitants permanents du xv^e arrondissement ? Comme ça, pour toujours, sans jamais le quitter, par choix, sans éprouver le désir de changer de vie ?

Les fenêtres, les balcons, les petites boutiques, les jardins, le flux des passants glissant devant les reflets de la vitrine d'un restaurant de luxe.

Que la route est longue. Oui, qu'elle est longue !

Marcher signifie se confronter à l'ampleur du prix à payer et à l'étirement infini des rues.

Ligne 6. Cet enfant assis en face de moi : je lui souris, il me rend un sourire hésitant. Je l'aime bien, j'aimerais avoir un fils qui lui ressemble ; une créature délicate, espiègle et belle, luttant contre

sa fatigue à la fin d'une promenade à la tour Eiffel... Le fleuve, les ponts, la tour Eiffel allume ses lumières au-dessus de nous, puis les éteint à nouveau.

Ce qu'il y a de pire – et de plus laid – dans le destin, c'est qu'il est impalpable et irréel, que rien ne le met en mouvement. Il est chaotique, volubile.

Le récit de Jamil, qui raconte comment le destin l'aurait mis sur la route de Vincent le 11 septembre 2001, était banal, invraisemblable. À l'image de ce jour qui prétend changer l'Histoire (ou mieux, dont les metteurs en scène prétendent qu'il l'a fait). La coïncidence était d'une bassesse totale ; elle imitait les hasards des pires films mélodramatiques. De ces hasards qu'utilise Pedro Almodóvar par exemple, avant de s'en moquer lui aussi, même s'il arrive malgré tout à faire pleurer les spectateurs à la fin, sans que ces derniers ne se rendent compte des tours qui leur ont été joués. Il utilise cet *escamotage* pour manipuler les émotions de ses admirateurs à travers le monde.

104

La « coïncidence » qui mena Jamil *par hasard*, quelques semaines après mon départ, jusqu'à ce quartier bourgeois ordinaire, dépourvu de tout attrait immédiat pour quelqu'un comme lui, ne m'a pas du tout convaincu. Tout aussi invraisemblable que les images qui défilaient sur les écrans. On aurait dit un de ces films apocalyptiques où la Terre se fait envahir par des créatures méchantes, haineuses, rongées par la jalousie envers le mode de vie occidental heureux et juste. Elles auraient alors décidé de se venger en envahissant le monde, réduit à la vaillante ville de New York, bien sûr, et plus précisément au quartier des marchés financiers qui distribuaient liberté, justice et tolérance à l'humanité entière. Avec bienveillance, grâce à une bonté pure, distillée avec le plus grand soin, sans rien demander en retour.

Deux jours plus tôt, j'avais reçu une offre d'emploi pour une entreprise pharmaceutique américaine implantée à Haïfa.

La chose logique – poussé par un désir trivial d'aller de l'avant – était donc de m'y rendre pour chercher un appartement où m'installer dès la prise de poste, à la mi-octobre. Bon, je n'avais pas *vraiment* le choix. C'était pas comme si, en pleine seconde Intifada, on avait le luxe d'obtenir un emploi apparemment prometteur, et de le refuser. Et puis, c'était une occasion de quitter le nid familial, la maison de ma mère où je croupissais pour entamer une nouvelle page de ma vie dans une ville plus grande, qui disposait même d'une (seule et unique) ligne de métro menant de nulle part à nulle part.

Cette proposition d'embauche n'avait rien de surprenant, en réalité, ni pour moi ni pour ma mère. J'avais été pistonné par l'un des directeurs influents de l'entreprise.

La première fois que j'ai pris l'autoroute hors de ma ville natale, après mon retour de Paris, c'était pour me rendre à l'entretien d'embauche début septembre. Ce jour-là, la chaleur était suffocante, et j'ai failli perdre plusieurs fois ma concentration au volant – en particulier une fois arrivé aux portes orientales de la ville. Je me moquais de provoquer un accident, et même de mourir. Non, je pensais à ma mère. Elle avait passé les jours suivant mon retour à me nourrir méthodiquement, à me gaver de riz, de légumes, de gâteaux, de tourtes, de knafeh et de jus, afin que je récupère ne serait-ce qu'un gramme de mon poids et de ma vitalité d'antan.

Les premiers jours, je ne buvais que des jus. Je jetais la nourriture dans un seau que j'avais bricolé moi-même et que je vidais lorsque ma mère quittait la maison pour aller au marché, ou pour rendre visite à ses sœurs, à nos voisines, à ses amies. Mais, au bout d'une semaine, sous l'effet de la quantité de fruits pressés ingurgités, mon système digestif commença à changer, à protester, à me faire des reproches. Il produisait ces bruits agaçants et répugnants qu'on ne peut faire taire qu'en mangeant des plats cuits et salés, accompagnés de beaucoup de pain et de protéines.

Alternance faim-satiété. Un terme qui entra dès lors dans mon champ lexical corporel, insistant pour occuper une place centrale.

Le scénario mental que je m'étais construit – où je rentrais, souffrais et mourrais quelques jours plus tard – commença à se fissurer, laissant la porte grande ouverte à l'avenir qui, la bouche béante, se moquait de moi.

Qu'est-ce que demain me réservait ? Et le jour suivant ? Et celui d'après ? Et celui d'encore après ?

Pendant l'entretien, j'ai espéré ne pas être capable de répondre aux questions, juste pour pouvoir rentrer à la maison et, cette fois-ci, me laisser mourir pour de vrai. Mais on ne m'a posé aucune question à laquelle je ne puisse pas répondre. Elles étaient basiques, d'une simplicité ridicule, presque tendre et émouvante.

Une partie de moi désirait vivement ne pas être recruté. J'aurais ainsi pu continuer ma chute libre sans trop d'empêchements. Dans mon for intérieur, cependant, je me demandais ce que je devais faire s'ils me prenaient alors que les bulles grises de mes vertiges se battaient contre les molécules vitaminiques que ma mère m'avait enfoncées dans les cellules avec ténacité.

Quelques jours après l'entretien, le 10 septembre précisément, je reçus la réponse inattendue. Elle était sèche et digne d'un spectacle de Broadway : ils me voulaient et me proposaient un salaire de neuf-mille shékels, sans oublier les avantages sociaux et les différents bonus.

Ma mère, dont l'objectif dans la vie était désormais de me sortir du marasme de la dépression et de la solitude dans laquelle – si on l'écoutait – j'étais en train de sombrer, m'avait dit avoir par hasard rencontré la femme du type qui avait joué l'intermédiaire pour l'entreprise. La femme, très sûre qu'on allait me prendre, lui aurait demandé si nous avions déjà reçu la réponse favorable tant espérée. En réalité, je suis plutôt persuadé que c'est ma mère qui l'avait appelée. Le salaire était inversement proportionnel au

trou moral dans lequel je me laissais choir. Je devais accepter. Je devais le faire, du moins pour ma mère, pour lui rembourser tout l'argent dépensé dans le fleuve de vitamines qu'elle avait injecté dans mes veines.

À une condition, bien sûr : retarder le plus possible la prise de poste, tenir éloigné tout départ, pratiquer le *rien* le plus longtemps possible. Me lever, dormir, ingurgiter des litres et des litres de café, avaler une marée de jus. Et fumer un peu.

Même l'envie d'effleurer un nouveau corps me semblait totalement incongrue. Un mirage tordu.

Paris ne me manquait pas, ni les gens qui y habitaient.

À présent la chaleur, accompagnée par l'impitoyable lumière du soleil, était tout ce qui m'angoissait. Sortir de la maison à midi : un calvaire. Tout était trop blanc, trop lumineux. Le soleil, le ciel, l'espace : blancs car irradiés par l'astre céleste. Pas un nuage, même par erreur. Les maisons étaient de ce même blanc horripilant. Les rues, les trottoirs. Tout était blanc, chaud et scintillant. Les signes de la maladie disparaissaient peu à peu, suivis de tous les symptômes que j'avais énumérés dans ma tête.

107

Même Jamil m'avait rassuré en me disant qu'il n'y avait eu aucune lettre de l'hôpital, lors de notre dernier appel. Il avait été très gentil et soucieux de mon état de santé. D'aucun hôpital. Je n'avais même pas reçu de lettre du ministère français de la Santé, ou de la police, pour avoir fui les urgences sans payer ou attendre les résultats des examens.

Je suis ainsi passé d'un retour pour mourir de la maladie, à un retour pour mourir carbonisé sous cette coupole brulante.

Je ne considérais ni mon corps ni moi comme sains, en réalité. L'infection et la maladie étaient devenues une sorte de glande lymphatique qui tantôt me faisait mal, tantôt me chatouillait. Elle s'était déposée sous mon oreille, et ne me laissait aucun moment de répit pour oublier son existence. Elle ne cessait de se manifester, me rappelant que j'étais prisonnier d'un sablier plein de grumeaux

humides, que je gardais un horrible secret attendant le moment opportun pour m'exploser à la figure.

Puis, la réponse est arrivée.

J'ai accepté le travail et, à quatre heures et demie de cet après-midi du mardi 11 septembre 2001, je me suis rendu à Haïfa pour chercher un appartement.

C'était la deuxième fois que je conduisais seul hors de ma ville blanche damnée, brulée par ce maudit soleil qui ne s'éteint jamais.

À vingt kilomètres d'Haïfa, j'ai cherché Radio Monte-Carlo, dans l'espoir de me réconcilier – ne serait-ce que pendant un instant – avec les jours passés dans la ville d'où la radio transmettait.

Peut-être trouverais-je, dans les voix des animateurs, dans les lieux et les images qu'ils racontaient, de quoi extraire des décombres un souvenir doux ; un souvenir que je pourrais mettre de côté, conserver dans quelque recoin capable de soutenir mon cou, dont les piliers s'érodaient et se désagrégeaient jour après jour. Jusqu'à ce que les éléments solides qui les composaient se transforment en ions neutralisant l'acidité de l'estomac, avant de s'échapper de mon corps avec le reste de mes fluides.

Avant les infos de cinq heures, l'émission fut interrompue par un présentateur qui bondit au studio avec une nouvelle flash.

Un avion vient de s'écraser contre la tour du Wolrd Trade Center de New York.

Ils ont ensuite commencé à analyser quel sens pouvait avoir ce gigantesque corps qui avait explosé, avec son combustible, précisément dans ce bâtiment. Le speaker a essayé de compter le nombre de morts, transformés en gaz par la température qui avait sûrement dépassé les mille degrés. Était-ce un accident ? Une simple collision ? Un acte terroriste ? Sachant que cette même tour avait été visée huit ans auparavant, mais depuis le bas, et pas de cette façon infernale. Il y a eu un déclin en moi. Face à cet événement, mes soucis se sont volatilisés. Le présentateur continuait d'analyser fait après fait, expliquant toutes les répercussions de l'acte terroriste.

Moi, entre temps, j'étais entré dans Haïfa, et je m'approchais de Masada et de Hillel Street avec l'intention de trouver des annonces pour des appartements à louer dans les cafés disséminés ici et là dans ces deux rues. J'espérais commencer un nouveau chapitre dans cette atmosphère bohème naissante.

Alors que je me garais, le présentateur et plein d'autres experts blablataient encore sur le déroulé des faits, comme s'il s'agissait de la fin du script préétabli pour cette journée. En réalité, il ne s'agissait que du début d'un inexorable enchainement d'évènements. J'ai éteint la radio quand j'ai trouvé un parking. Cette histoire absurde se remplissait de nouvelles d'avions disparus et autres détournements. Je me souviens qu'avant mon voyage à Paris, il y avait notamment deux cafés intéressants dans cette rue. Le premier était Le Catan, un petit lieu intime, célèbre pour avoir été le point de départ de la vague des coffee shops qui avaient ensuite poussé comme des champignons dans tout le quartier. Le deuxième, Le Benino, s'était rajouté au premier et était devenu le quartier général des intellectuels et des gens de gauche – aussi bien arabes que juifs – et notamment de celles et ceux travaillant dans les ONG qui se multipliaient en ville.

109

Je suis entré au Catan, où seulement deux tables étaient occupées. Les clients, assis, s'échangeaient des murmures et des regards silencieux, comme si ce qui se passait là, dehors, dans le monde extérieur, ne les concernait pas. Comme si la fin du monde n'était pas assez importante pour les décourager de pratiquer leur art muet fait de chuchotis, qui me paraissait totalement hors de propos.

Je n'ai pas vraiment dépassé la ligne invisible qui séparait l'entrée du cœur du lieu. J'ai lancé un sourire à la serveuse qui, suivant le script à la lettre, n'a pas répondu.

J'ai pris quelques petits billets sur lesquels étaient inscrits les numéros de téléphone des annonces qui avaient l'air de correspondre à ce que je cherchais. Deux apparts meublés, dans le coin. Je n'ai pas approfondi, nullement intéressé par le critère

que ceux qui cherchaient un appart à Haïfa trouvaient pourtant capital : la vue.

Je suis ensuite allé à pied jusqu'au deuxième café et j'ai découvert en chemin que plein d'autres avaient ouvert dans cette rue. L'un au dessus duquel se dressait le drapeau arc-en-ciel, un autre appelé Elika, avec plusieurs tables sur le trottoir, pleines de visages que je connaissais.

J'aurais pu commencer un nouveau chapitre de ma vie ici. Ces gens auraient pu devenir mes amis. Je me serais assis parmi eux, chaque jour en rentrant du boulot, et nous aurions eu des discussions profondes autour de notre « moi », de nos identités.

En passant devant ce bar, j'ai remarqué plusieurs personnes regroupées devant un téléviseur dans une supérette un peu plus loin. L'écran était divisé en deux. Dans la première moitié, la tour qui brûlait. Non, les *deux* tours qui brûlaient ! La deuxième moitié diffusait l'image d'un étrange bâtiment pentagonal, lui aussi en flammes.

110

— C'est la fin du monde, me dit un gars en constatant ma présence, pour me tenir au courant de ce que j'avais raté.

Je me suis brusquement arrêté et j'ai lu les sous-titres. J'ai immédiatement été assailli par un sentiment d'urgence : je devais trouver un appartement illico presto et ensuite rentrer à la maison pour voir ce qui se passait. L'envie de faire vite me brûlait de l'intérieur. J'ai donc accéléré le pas jusqu'au Benino.

Sur le seuil du bar, j'ai vu un type que je connaissais très bien. Une des rares personnes avec qui j'aurais pu commencer une vie sociale à Haïfa, mais à coup sûr la dernière personne que j'aurais voulu rencontrer ce jour-là. Il allait me demander de raconter mes succès de l'année passée, alors que j'étais présentement obnubilé par ma fatigue, que l'humidité côtière de septembre était en train de me tuer, et que je ne souhaitais qu'une seule chose : rentrer chez moi.

Il était assis avec une fille dans le café presque vide. Ils observaient de loin l'apocalypse qui venait d'éclater sur l'écran de

la supérette de la toute proche Masada Street.

J'ai mis mes lunettes de soleil, en espérant que mon extrême minceur et mes changements physiques réussiraient à me faire passer inaperçu. J'ai attrapé deux annonces et me suis tiré d'affaire.

J'ai ensuite pris la décision de me rendre dans une agence immobilière, dans l'espoir de trouver quelque chose vite fait et de mettre fin à tout ce cirque. Je commençais à être pris de vertiges et à mourir de soif.

Dans la première agence, je me suis retrouvé face à une femme russe habillée comme si elle attendait un époux, la quarantaine, une cigarette aux lèvres ; vice typique des fonctionnaires de sa nationalité dans ce genre d'endroit.

En entrant, je m'attendais presque à ce que sa première phrase en me voyant soit :

— Tu fous quoi ici ? Le monde est fini, ou c'est bien parti pour. Je termine ce paquet de clopes, je retouche mon maquillage pour la dernière fois, je ferme tout et je pars. Je peux te demander de m'aider à baisser la grille ?

Mais non, elle m'a montré un appartement dans la tranquille et verdoyante Yerushalaym Street, près du Théâtre communal.

L'idée d'accepter m'a titillé dans un premier temps, d'autant plus que d'habitude, l'hiver dans ces rues-là était tiède et clément. Mais l'appartement ne m'a nullement convaincu. On ne pouvait même pas appeler ça un « appartement ». Il s'agissait plutôt d'une porte marron qui donnait sur un matelas posé sur un parquet noir fourni et un coin cuisine où l'on pouvait à peine préparer un sandwich à la confiture.

Il y avait aussi deux petites alcôves, et l'on ne pouvait qu'éprouver une espèce d'admiration pour l'architecte qui avait réussi à enfoncer tout cela sous le toit de ce bordel louable au pire au tarif horaire des rencontres sexuelles entre inconnus n'ayant aucune intention de se revoir.

Si ce trou à rat avait été à Paris, j'aurais réfléchi à deux fois. Mais nous étions à Haïfa. La femme n'a même pas essayé de me le vendre ou de me faire la liste de ses atouts, comme c'est normalement le cas dans ce genre de situation. Il n'y avait plus qu'elle et moi, ce matelas sale faisant office de lit, et la fin du monde qui nous attendait.

La tour est tombée. J'ai décidé d'appeler un des numéros que j'avais disséqués tout à l'heure. J'ai rejoint les propriétaires qui m'ont confirmé leur disponibilité. Ils vivaient à côté, dans le même bâtiment. Tous deux, un jeune homme et sa femme, regardaient les infos avec leurs amis sur le balcon, où un téléviseur rouge avait été installé pour l'occasion (et quelle occasion !).

Quelqu'un s'est tourné vers moi pour me dire :

— Tu as vu ce bordel ? C'est la fin du monde !

J'aurais voulu lui répondre : *Ouais, je commence à le comprendre... Tu sais, je fais partie de ce monde moi aussi, je ne suis pas là par hasard.*

— Tu es là pour l'appart ?

— Oui !

— Va le visiter. La porte est ouverte. L'entrée est là, au fond.

Je suis entré dans l'appartement. Je ne l'ai même pas examiné. Je savais que je ne voulais pas vivre avec ces gens.

J'ai remonté les escaliers qui menaient au balcon, l'entrée de la maison en réalité, et j'ai dit au revoir au jeune qui avait l'air de revenir d'un séjour spirituel en Inde, même si en réalité il adooooooooorait l'armée israélienne. Je l'ai remercié. Il ne m'a même pas demandé si l'appartement me plaisait : il s'est levé en poussant un cri semblable à ceux qu'on pousse lors d'un match de foot.

Merde !

La tour nord est tombée.

Je voulais rentrer à la maison. Je ne voulais pas vivre là. Je ne voulais rien commencer. Je voulais mourir. Je voulais entrer dans

mon salon, m'y enfermer à double tour, allumer le ventilateur qui tambourinait, suivre les infos en direct, m'endormir.

Avant de partir d'Haïfa, j'ai retrouvé dans ma poche un petit bout de papier que j'avais marqué d'une étoile. Je ne sais pas pour quoi, je l'avais laissé pour la fin.

Le bout de papier décrivait un appartement complètement meublé qui venait d'être rénové. J'ai décidé d'essayer de passer un coup de fil, même si j'étais sûr que la proprio n'allait pas répondre, qu'elle était trop occupée à suivre la fin du monde et à se préparer pour le pire.

Contre toute attente, elle m'a répondu.

Elle était très gentille, comme si elle me connaissait déjà, et m'a parlé de cette façon formelle typique des jeunes femmes israéliennes qui veulent paraître très sûres d'elles. Elle m'a dit qu'elle était sur le point de rentrer à Tel-Aviv, où elle vivait, qu'elle était assise sur le mont Carmel, et qu'on pouvait se rencontrer tout de suite. Je devais juste lui laisser le temps de descendre.

J'avais épuisé mes forces et tout ce que je désirais c'était me réfugier n'importe où ou je pourrais me sentir en sécurité, dans mon silence. Mais j'ai quand même accepté de la rencontrer.

113

L'appartement était sur la magnifique Hillel Street, qu'on pouvait considérer comme la plus belle rue d'Haïfa. Je l'ai attendue à l'extérieur. La rue était déserte hormis quelques chiens et chats qui, déçus par leurs maîtres, avaient décidé de sortir seuls pour une promenade crépusculaire.

La propriétaire de l'appartement est arrivée une demi-heure plus tard. Elle n'a pas cessé de jacasser, comme si elle avait voulu boucher un trou que j'aurais risqué de remarquer en flânant dans l'appartement.

Elle m'a dit qu'elle travaillait à Tel-Aviv, dans les médias. Je lui ai demandé si elle avait suivi ce qui se passait. Elle m'a répondu d'une phrase qui m'a toujours irrité à n'en laisser aucune seconde chance à ses locuteurs. Une phrase qui me rappelait l'appartement d'Olivier dans le Marais, coupé de toute nouvelle ou contexte

cosmique. Sauf que lui se trouvait dans le Marais où il n'y avait nul besoin d'être pollué par la banalité et la saleté du reste du monde. Un endroit où l'on vivait en contact étroit avec les maisons des philosophes et des écrivains les plus importants du monde, genre Victor Hugo. Pas à Haïfa.

— Désolée, je ne regarde pas la télé.

Comment, quelqu'un qui travaillait dans les médias, pouvait ne pas les suivre ?

Elle a continué à bavasser et nous avons fini par nous retrouver dans le cœur de l'appart. Elle s'est mise à décrire son amour pour Haïfa, ses connaissances arabes et surtout ses amies arabes qui avaient vécu ici avant moi, profitant de chaque centimètre du lieu pour exercer leur liberté loin de leurs familles et du clan. Elle m'a expliqué comment leur vie sexuelle avait éclos dans ce lieu, en cachette. Tout cela alors qu'elle était à Tel-Aviv et ses locatrices à Haïfa.

114

L'appartement était bien agencé et prêt à être habité. J'avais juste à amener mes deux grandes valises, un petit téléviseur, et j'aurais pu m'y installer sans même avoir à passer un coup d'aspi.

La salle de bain était neuve, décorée de céramiques modernes et étincelantes, mais pas les plus chères. La douche était entourée de vitres qui brillaient de la même lueur que l'or blanc ou de l'argent et étaient, comme il se doit, transparentes. À travers une vitre comme celle-ci, ton partenaire aurait pu observer comment tu effaçais les traces des fluides qu'il t'avait laissés sur le corps. Cette douche me rappelait les films pornos du moment, où les barrières de l'immoralité entre le corps violenté par le plaisir fugace et l'inconnu volaient en éclat.

Mais le plus important restait le lit matrimonial : un matelas propre, un lit tout fait, dans une chambre avec une fenêtre qui ne laissait pas entrer trop de lumière. Un lit prêt pour la mort, ou pour un sommeil très très profond.

Plus tard, j'ai découvert que cette femme avait créé une illusion.

Elle avait divisé un grand appartement doté d'un balcon spacieux avec vue sur la mer, en deux habitations, dont j'étais en train de visiter la partie antérieure. Dans le salon, un énorme mur divisait l'appart en deux. À ce moment-là, je ne l'ai pas remarqué, ou je n'ai pas voulu le remarquer. Probablement parce que je me croyais au-dessus de l'importance des apparences.

Pour rendre le tout plus agréable, la femme avait inondé le salon d'objets lumineux aux longs bras aveuglants et, enchâssés dans les murs et dans le plafond, elle avait placé des plafonniers et des lampes qui diffusaient des lumières intimes, chaudes et invitantes.

Alors que j'attendais de sortir de là, elle m'a dit :

— Si tu me paies la moitié de l'année en avance, je peux enlever cent-cinquante shékels chaque mois.

C'était comme si elle voulait conclure l'affaire avec moi, rapidement, n'importe comment.

Elle a commencé à parler de l'aura qui imprégnait ce petit nid plein d'énergies positives. Je n'ai pas compris de quelles énergies positives elle parlait : cette expression venait d'apparaître au début du millénaire. Avant de commencer à imaginer le lieu comme un temple bouddhiste, au vu de l'illumination de la pièce, propice pour alimenter des fantasmes de ce genre, je me suis mis d'accord avec elle. Je lui communiquerais ma décision quelques jours plus tard, dans le weekend.

Je suis rentré à la maison et, pendant plusieurs jours, je suis resté collé aux chaînes que je ne savais même pas qu'on pouvait recevoir chez ma mère : CNN, NBC. Je ne les avais jamais calculées auparavant.

Je désirais que le monde s'arrête quelques mois, retarder ce nouveau début. Pour ne penser à rien, mon attention et mon esprit se noyaient complètement dans ce qui se passait. Je m'immergeais dans les histoires humaines de ce scénario : les pompiers, les dix-mille cercueils préparés pour accueillir les victimes, les images des hommes en costume qui tombaient

du centième étage, les effondrements latéraux, les visages des secouristes qui s'écroulaient par terre, les familles des disparus, la vue de Manhattan avec ses énormes pénis tranchés, le tout assorti des larmes incrédules des présentatrices et des présentateurs dont l'honorable virilité répugnait à laisser transparaître une quelconque émotion devant la caméra.

La force du romantisme et du deuil discipliné qui déferlait tout à coup sur ce foyer du capitalisme le plus brutal me fascinait.

Je suffoquais à cause de la chaleur et de la moiteur qu'on ne pouvait pas éteindre. Cet automne, les journées étaient si chaudes et humides que je ne me souviens même pas avoir éteint la clim, ni le jour ni la nuit. J'ai gardé les stores baissés pour empêcher la lumière d'entrer dans la pièce, perdant la notion du temps. Le jour, je restais éveillé, accompagné par le désespoir des soldats. La nuit, je regardais les rediffs. Ma mère, préoccupée par mon sombre isolement, continuait à me demander si j'allais bien.

116 En parlant de santé : j'avais dépassé la crise du collapse physique et mes os commençaient à se recouvrir de « boulettes » de viande, comme elle les appelait en rigolant. En parlant de mon futur professionnel : on m'avait recruté pour un boulot respectable dans mon domaine, et j'avais trouvé un appart à Haïfa. Ma mère me comprenait, elle tenait pour acquis que j'irais vivre seul. Pour elle, c'était bien mieux d'avoir un appart pas trop loin et un travail à Haïfa que de vivre à Paris dans un taudis, sans travail, dans l'anonymat le plus complet.

Des tas de sucreries, de boissons fraîches et de café entraient dans cette sombre cellule que je m'étais créée. Ma mère regardait l'écran et, alors qu'elle posait ou enlevait le plateau de la table, me demandait ce qui se passait.

Je ne formulais pas de véritables explications. Je beuglais plutôt des phrases du genre : *Tu vois pas ?! Je sais pas, ils sont encore en train de chercher.*

Elle sortait.

Les soirées du mardi, mercredi, jeudi et vendredi passèrent comme un nuage de plumes blanches planant lentement au-dessus d'un poulailler plein de poules mortes, prêtes à servir de bouffe pour cochons.

Vendredi soir, après l'appel à la prière de Maghreb, mon cœur s'est arrêté de battre. Je ne savais pas et je ne sais toujours pas comment un cœur pouvait littéralement s'arrêter de battre, mais j'étais fermement convaincu qu'il s'agissait de l'expression la plus adaptée, sans l'analyser dans les détails. Mon cœur s'est arrêté de battre quand j'ai réalisé que je devais donner une réponse à la proprio de l'appartement de Hillel Street, cette oasis d'énergies positives et de démons bénins. Je n'avais pas encore pris de décision ferme. Mais je n'avais pas non plus la force de chercher un autre appart.

La véritable cause de l'arrêt de mon cœur était simplement que le monde ne touchait pas à sa fin. Tout avait été décalé à plus tard. L'Occident, à qui mon nouveau travail était si organiquement lié, allait continuer de produire des puces intelligentes, des objets électroniques, des avions et des médicaments, à l'infini. L'Occident n'allait pas cesser de faire des bénéfices et de polluer la planète.

117

Rien ne s'est arrêté. Je l'ai compris à la dernière note de l'appel à la prière du Maghreb ce vendredi-là. Je n'ai rien pu faire d'autre que m'allonger et écouter d'autres pleurs se transformer en papotages sacrificiels dans mes oreilles. Surtout quand j'ai compris, indirectement, que la plupart des victimes étaient des travailleurs des classes populaires, étant donné que les cadres qui occupaient les bureaux des deux tours n'étaient pas encore arrivés.

À huit heures du soir, ma mère est entrée dans ma cellule sans rien apporter.

— Mets MBC m'a-t-elle dit, simplement, puis elle sortit.

On diffusait une émission appelée « Le mystère de la mort de Cendrillon ». Le sujet central était ma triste et bien aimée

Souad Hosni. Environ deux mois plus tôt, elle s'était jetée (ou avait été jetée) du balcon de l'appartement de son amie londonienne situé au sixième étage.

Samedi après-midi, mon téléphone a sonné. Il sonnait rarement depuis que j'avais pris une carte locale, vu que je n'avais donné mon numéro à personne. Tout simplement parce que je n'avais parlé à personne, à part aux RH de mon nouveau travail et à ceux que j'avais contactés lors de mes recherches à Haïfa.

1301. Le numéro est apparu sur l'écran. Cela signifiait qu'on m'appelait de l'étranger. J'avais perdu le sens de l'orientation quant au monde qui m'entourait et cet appel, avec ce numéro bizarre, a résonné comme un message venu d'une autre planète.

Au début je n'ai pas reconnu la voix de Jamil. On aurait dit qu'il y avait deux tons, comme si ce qu'il voulait dire luttait contre ce qu'il était effectivement en train de dire.

Il a commencé la conversation avec un sentimentalisme forcé :

— Il est arrivé quoi à ta sœur ? Elle va bien ?

— Ma sœur ? Elle devrait avoir quoi ?

— Mais t'as pas vu ce qui s'est passé en Amérique ?

Je passai outre les lacunes en géographie de Jamil et sa conviction que l'Amérique était une petite ville oubliée entre deux océans.

— Il ne lui est rien arrivé. Ma sœur vit en Californie, c'est de l'autre côté du continent. C'est comme ici et Londres. Mais tout le monde est sur le qui-vive. Tu vas comment, toi ?

— Mmmh, écoute. Je vis le moment plus heureux de ma vie, un rêve magnifique depuis mardi. Je ne veux pas que ça se termine. Je suis amoureux. Je suis tombé amoureux...

Samedi soir. J'ai appelé la propriétaire de l'appartement qui ressemblait à un magasin de lampes design et je lui ai dit que je signerais le bail, que je la paierais avec six mois d'avance. J'avais prélevé une partie des économies de ma caisse retraite pour tenir jusqu'à la fin du mois avant le début du nouveau travail. J'étais de

toute façon sûr de ne jamais atteindre l'âge de la retraite. Il valait mieux utiliser ces économies pour quelque chose d'utile, comme si je voulais m'assurer de rester dans cet appart coûte que coûte.

Il s'appelait Vincent, l'homme qui avait changé la vie de Jamil. Il possédait une galerie célèbre dans le VI^e arrondissement et vivait rue de Passy. Jamil l'avait rencontré par hasard après être descendu, comme d'habitude, à l'Arc de Triomphe pour se glisser dans les tréfonds du XVI^e, vers ses autres quartiers à la recherche d'une proie précieuse.

Sur le moment, je n'ai pas relevé son culot. Il m'a raconté que ce jour-là il avait décidé – vu le chaos et les tensions déclenchées dans le quartier après la collision du premier avion – de changer de route et de se diriger vers la station de Passy pour rentrer à la maison. Il était tombé sur Vincent. Coup de foudre proverbial ! Ils s'étaient échangé un regard plein de passion, puis des baisers pleins de salive, et Jamil avait fini par monter chez lui, dans son appart, pour se mettre à jour quant à la fin du monde, bien sûr. Il n'avait plus quitté les lieux.

119

Voilà l'histoire pathétique et absurde qu'il m'a racontée, avant que je ne lui raccroche au nez en faisant semblant que la ligne venait de couper.

Un autre scénario tourbillonnait dans ma tête, bien plus plausible : quand il était allé Rue de Passy pour me chercher, il ne m'avait pas trouvé, il avait donc appelé Vincent, Vincent l'avait invité à la fête, et dès que Jamil l'a vu, j'ai cessé d'exister. Il n'allait sûrement pas laisser échapper cette occasion en or en rentrant à la maison pour voir comment j'allais.

Jamil était donc allé à la soirée organisée par Vincent, qui n'avait pour seul désir que de se trouver un amant oriental pour donner un sens à sa vie, un brin de passion et de contenance, surtout vis-à-vis de son entourage. Ils étaient tombés amoureux dès le premier regard, dès le moment où Jamil avait franchi le seuil de l'appart au sixième ou au septième étage, je ne me

souviens plus. Me laissant seul dans cet hôpital sale, comme un pestiféré.

Voilà comment avait commencé sa fable à la Cendrillon, qu'il m'avait ensuite cachée pour ne pas la ruiner, en faisant semblant de voyager sous prétexte qu'il ne supportait pas ma dépression. Puis j'ai quitté Paris et il a inventé cette histoire à l'eau de rose.

L'idée que la malédiction du « tu te contentes de trop peu » s'était abattue sur moi – et la pensée que si j'étais resté un quart d'heure de plus à la soirée, ce serait moi la princesse du ^{xvi}^e – a commencé à persécuter le peu de neurones qui me restaient. Cette fois-ci, jalousie et rancœur ont explosé sans détour, sans pitié.

Soudain, j'ai été propulsé au point de départ, au *rien*. C'était comme si ma tête avait roulé d'elle-même loin de mon cou, flottant au-dessus d'une étendue de boue pour finir par s'y noyer.

Je suis devenu un corps sans tête.

120

Petits, on nous enseigne à ne pas être jaloux, à ne pas garder de rancœur, à ne pas désirer les maris des autres. Mais j'ai balancé ces dix ou cinquante commandements contre le mur, et ils se sont tous retournés contre moi, avec une noblesse farouche et sans aucun compromis.

Jamil devait cesser d'exister afin que s'éteigne cet incendie qui brûlait en moi, même si la vérité m'obsédait, même si c'était moi qui avais pêché, même si c'était moi qui n'avais pas été digne de cette compétition. Jamil devait disparaître ou mourir afin que je me sente à l'aise.

J'ai dû le faire disparaître moi-même.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil – cette fois-ci pas à cause des émissions américaines – je suis allé à Haïfa pour signer le contrat de l'appart. J'ai proposé à la propriétaire de se retrouver dans un bar, sous prétexte que, dans un appartement vide, on n'aurait pas pu préparer le café ou le thé, et que je n'aurais pas pu me concentrer sur le contenu du contrat. En

réalité, je ne voulais pas revoir l'appartement et découvrir les défauts que je n'aurais pas remarqués lors de la première visite. Je ne pouvais pas me permettre le luxe de chercher un nouveau logement, surtout après que tout – en moi – s'était transformé en charbon et en haine.

J'étais un corps sans tête.

Je me suis assis face à elle et je l'ai laissé parler librement de sa propre beauté intérieure, ainsi que de *libération du soi* qu'elle exerçait sans soucis à la bourse de Tel-Aviv, ou dans une autre société qui recyclait poubelles et argent. Je l'ai payée, j'ai signé le contrat et elle m'a souhaité de vivre une vie sauvage, de profiter de chaque instant pour faire des folies.

Elle m'a aussi dit, avec son accent hébreu bourgeois, que je devrais l'inviter à une des orgies que j'allais organiser parce qu'elle aimait regarder, et parfois même participer.

Cette allusion au sexe sonnait trop illusoire, trop lointaine.

Les jours suivants, mon frère aîné m'a aidé à déménager la plupart de mes (rares) affaires. Quand il est entré, il s'est arrêté, interloqué, devant le mur qui coupait en deux l'appart et en limitait les possibles avant même qu'ils ne se déploient.

— Mais, c'est quoi ce mur ? Pas de balcon ?

— Non, il y a une fenêtre dans la cuisine, dans un coin, on voit la mer.

— Pourquoi tu demandes jamais d'aide à personne ? T'en fais toujours qu'à ta tête. C'est quoi, ce clapier ?

— Je m'en fiche du panorama. Tous les apparts ne doivent pas forcément avoir une vue.

— Bien sûr que si.

Il a déposé le reste de mes affaires et a quitté l'appartement. Il ne voulait pas rester là une seconde de plus que nécessaire.

Mon frère repart vers sa vie médiocre et je reste avec ma vie ruinée. Pourquoi ne suis-je pas rentré avec lui ? C'est pour ça qu'on est venus à deux voitures ?

Je n'arrivais pas à concevoir que je venais de m'installer seul pour de bon.

Je me suis assis sur le canapé et me suis mis à fixer le mur. J'ai eu l'impression de tomber d'un balcon imaginaire, de dégingoler dans une fosse sans fond. Ma chambre me manquait. J'avais la nostalgie de la période du 11 septembre.

Mes souvenirs ne remontaient pas plus loin que cela.

Dès le premier jour, je suis retourné chez ma mère, prétextant que mon nouveau logement avait besoin d'être nettoyé, et qu'il valait mieux faire appel à une entreprise professionnelle. Je n'ai pas remis les pieds à l'appart jusqu'au premier jour de travail, où je me suis jeté à l'eau avec toutes les forces qui me restaient.

Le deuxième jour de travail, j'ai pêché dans le mythique parc municipal un homme sexy, la soixantaine, qui m'a dit être psychiatre. Il semblait remarquer des choses en moi que je ne voyais pas dans le miroir. Ou que j'aurais préféré ne pas voir.

Après une douche dans la pièce de verre placée sous le signe du jet d'eau érotique, il s'est approché de moi alors que je fixais le mur. Je lui ai proposé de boire un café dans un bar à Hillel ou Masada Street, car je n'y avais pas encore été.

Il m'a répondu qu'il était occupé et qu'il devait repartir. Il est resté en silence un instant, puis il m'a dit, avec un ton sérieux et froid typique de l'Europe centrale, un ton qui n'avait rien à voir avec ses récents agissements au lit :

— Tu es seul et tu souffres de dépression. Tu as besoin d'aide.

Il m'a tendu la carte de visite de sa clinique.

Quelques semaines plus tard, le paradis de la chimie m'ouvrait ses majestueux portails : un lieu où les sentiments extrêmes tels que la haine, l'envie de se suicider et les coups de foudre sont enveloppés d'une douce couche de coton blanc.

الطريق إلى إيلات
Routte pour Eilat

Odeur

Au printemps

Au jardin du Luxembourg

Un enfant qui court après un pigeon

Papa

Offre-moi un bonbon

Ou un épi de maïs cuit

Papa

Emmène-moi

Au cinéma

Ou au cirque.

*

123

Odeur

Au printemps

Au jardin du Luxembourg

Un enfant qui court après un pigeon

Papa, viens avec moi

Jusqu'à tes yeux

Avant que les voiles de la nuit

Ne se désintègrent

Sur les rails.

Je connaissais Jamil depuis l'enfance.

Sa mère venait faire le ménage deux fois par semaine et, parfois, il l'accompagnait pour jouer avec moi. Plus tard, au lycée, là où classes, bandes et confessions se mêlent après une enfance marquée par des chamailleries absurdes, on s'est

officiellement réconciliés. La mère de Jamil n'était déjà plus notre femme de ménage.

Lors de ses visites, quand nous étions enfants, nous jouions à divers jeux, dans lesquels j'étais généralement le centre d'attention.

L'une des premières fois, Jamil m'emmena dans une zone boisée et déserte près de chez nous, sous prétexte de me montrer quelque chose. Une fois arrivés sur place, après s'être assurés que personne ne nous voyait, il baissa son pantalon et s'exclama : « Regarde comme mon petit oiseau est beau ! »

Il me demanda de lui montrer le mien, puis m'ordonna d'enlever complètement mon pantalon et mon caleçon. Aussitôt fait, il m'arracha les vêtements des mains, remonta les siens et s'enfuit, me laissant nu et sidéré sous l'arbre.

Il se mit à courir, sautant sur le terrain rocailleux, à ma grande surprise. Mais ma surprise se mua en larmes et en supplications, ce qui le fit revenir. Il me dit qu'il avait caché mes vêtements dans un endroit secret, que je ne devais pas m'inquiéter, que ce n'était qu'un jeu entre amis. Puis il sortit une cigarette et commença à la fumer d'une manière qui me rappela les films du vendredi après-midi avec Madiha Kamel et Nahed Sherif.

Je craignais que quelqu'un ne sente la fumée, ou qu'un incendie ne se déclare dans cette terre désolée, prête à se débarrasser de toutes ces herbes sèches et sauvages, dont certaines étaient aussi hautes que nous.

Jamil jeta un regard lubrique et grossier vers le bas de mon corps nu, puis il affirma que mes fesses étaient belles et rondes, très jolies, attirantes, qu'elles ne servaient pas qu'à déféquer. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire.

Il m'expliqua que si je voulais être ami avec les garçons plus âgés, si je voulais qu'ils m'aiment, me défendent, m'emmènent faire des promenades coquines et excitantes, je devais les laisser faire ce qu'ils voulaient de mon petit cul. Certains d'entre eux voudraient y fourrer leur bite, au début ce serait douloureux,

certaines, mais ensuite ça deviendrait moins gênant, et parfois même agréable.

À l'époque, je ne comprenais pas comment un si petit oiseau tout doux pouvait se glisser dans un trou aussi étroit.

Jamil me rendit mes vêtements, puis nous sommes rentrés à la maison, où sa mère avait fini de faire le ménage. On est rentré comme si on était allés à un pique-nique, avec des pommes de terre rôties, du fenouil et des prunes rouges dont on avait dû chasser les insectes.

Le rêve d'accompagner les adultes ne m'a plus jamais quitté. Tout le monde se moquait de moi, me traitait de *bannouti*, « mauviette », à cause de ma fragilité. Je ne jouais pas au foot, je ne participais pas aux jeux des autres enfants qui brûlaient des chats vivants ou attrapaient des serpents les jours de canicule pour les suspendre aux fils électriques qui pendaient au milieu de la rue. Dès lors, l'idée d'être dans les bras d'un garçon est devenue une obsession.

125

Maman ne permettait pas à Jamil – ni à sa mère d'ailleurs – de s'asseoir avec nous pour manger, sous prétexte qu'ils étaient sales et sentaient le foin. Au début je ne percevais pas cette odeur, similaire à la senteur agaçante du détergent, mais elle s'était malgré moi lentement incrustée dans mes narines.

Un jour la mère de Jamil, tout occupée à nettoyer les vitres après une tempête de sable d'automne, nous avait laissé le reste de la maison libre pour jouer. Jamil m'entraîna alors dans la chambre de maman qui assistait à une réunion de l'association d'aide aux nécessiteux et commença à jouer avec son maquillage et ses bijoux. Il se mit plusieurs boucles d'oreille de différentes formes et couleurs. Puis, soudain, il me regarda et me lança :

— Laisse-moi te faire devenir la plus jolie fille du pays, pour que le prince le plus charmant de La Bibliothèque Verte t'enlève dans ton sommeil !

Je cédaï. Je m'assis devant le miroir de ma mère et il se mit à barbouiller mon visage de rouge, de bleu, d'or et de paillettes. Ensuite, il accrocha à mon lobe une énorme boucle d'oreille qui ressemblait à un des lustres de notre salon. Il se saisit ensuite d'une perruque blonde auparavant accrochée à un miroir dans un coin. Ma mère ne l'avait jamais portée de sa vie – en tout cas, je ne l'avais jamais vue sur elle, car j'étais né après l'ère des perruques des années 70.

Je n'aimais pas trop l'image que le miroir me renvoyait.

Je me contentai de lui sourire puis j'essayai d'enlever les traces du tableau impressionniste qu'il avait peint sur mon visage.

Je ne comprenais pas pourquoi il pensait que je voulais être une jolie fille en attente qu'un prince sorti des histoires populaires m'enlève.

126 Je voulais seulement que les autres m'apprécient et deviennent mes amis, qu'ils arrêtent de se moquer de moi en m'appelant *bannouti*. Que les jolis garçons me prennent dans leurs bras pour partager avec eux leurs promenades secrètes, qu'ils jouent à la bagarre avec moi en rigolant.

Je désirais plus que tout que quelqu'un – en particulier notre voisin Fouad – me serre dans ses bras puissants, ivre de plaisir et de joie, en tournant sur lui-même pour me faire tourbillonner et me donner le vertige.

Jamil vit dans la glace que j'essayais de me démaquiller et se mit à me gronder :

— Tu fais quoi ? Je te trouverai le plus beau prince de Hana ! Il te laissera t'asseoir sur ses genoux et il te câlinera, et tu devras le laisser mettre son zizi dans ton derrière. Il fera de toi un vrai homme !

Tout à coup, la porte s'ouvrit. Maman apparut. Elle essaya de comprendre qui était la fille assise devant son miroir. Puis elle poussa un cri et commença à insulter Jamil et sa mère.

— Voilà ce qui arrive quand on fait entrer ce genre de misérables dans nos maisons ! hurla-t-elle. Quand on les respecte et qu'on les laisse amener leurs gosses !

Elle gifla Jamil. Il était permis, à cette époque, de gifler sans conséquence les enfants des autres. Ses longs ongles faillirent transpercer les yeux du petit garçon.

— Jamil ! T'as fait quoi maintenant, petit diable ? le réprimanda sa mère.

Quand elle vit mon visage tout grimé, elle se mit à se gifler :

— Que Dieu te prenne et me libère de toi, espèce de crétin !

Maman s'effondra sur le bord du lit et lui lança :

— Je ne veux plus te voir ni voir ton enfant. Va-t'en d'ici !

Deux semaines plus tard, cependant, je découvris que Maman et la mère de Jamil ne pouvaient pas se libérer l'une de l'autre. La mère de Jamil nettoyait rapidement et très minutieusement la maison, en particulier les gigantesques vitres qui ornaient tous nos balcons. Elle revint. Mais lui ne revint jamais jouer avec moi.

127

Un jour, alors que je mangeais à la table stérile dénuée de toute odeur de foin, j'ai aperçu un groupe d'enfants qui jouaient au foot dans la rue, au-dessous de chez nous. Soudain, j'ai vu Jamil courir après le ballon avec une habileté que je ne lui connaissais pas. J'ai tout laissé tomber et j'ai dévalé la rue, profitant que ma mère était aux toilettes. Jamil courait, contrôlait le ballon et faisait des passes comme un pro né sur le gazon. La scène me blessa, sans que je me l'explique. Surtout le fait de découvrir une facette de lui qui m'était inconnue.

Quand il me remarqua, il me lança un regard insultant et insolent, se tourna pour murmurer quelque chose à l'oreille d'un garçon qui avait au moins trois ans de plus que nous, puis s'exclama : « Voilà la petite fille. Tu veux jouer avec nous, la fille à sa maman ? »

J'ai hoché la tête, plus hésitant qu'affirmatif, mais je ne suis pas entré sur le terrain. Un autre garçon dit, mort de rire, qu'à la limite je pouvais être le ballon.

Puis, un type que je ne connaissais pas, un homme à l'air prétentieux de l'autre côté du terrain, lâcha quelque chose du style :

— Les petites filles à maman sucent vraiment bien. Tu pourrais nous faire une petite démonstration dans le bois après le match.

Tout le monde éclata de rire. Tout le monde sauf Jamil, qui me lança le même regard insolent, plein de rancunes cachées et de mépris. Il profita du fait que tout le monde était trop occupé à rire et à crier pour s'emparer du ballon, frappa et marqua. Des enfants de tous âges l'entourèrent et le serrèrent dans leurs bras. Un jeune homme musclé le souleva et le jeta dans les bras d'un autre, qui le reposa au sol et s'allongea sur lui. Pendant ce temps, l'un d'eux me regardait d'un air lubrique, caressant son sexe qui durcissait de plus en plus sous son short en nylon vert bon marché.

128

Jamil se releva et le plus beau jeune homme du groupe, celui qui jouait gardien de but dans son équipe, s'approcha de lui. Jamil le saisit par les épaules, l'attira contre lui de toutes ses forces et l'embrassa dans le cou.

La scène était à la fois douloureuse, terrifiante et incroyablement excitante. Elle sema en moi une graine de solitude et de jalousie difficile à extirper. Comme un plaisir gâché par des douleurs abdominales, semblables à celles qu'on éprouve avant un examen difficile ou une consultation chez un nouveau médecin.

Les années qui suivirent, Jamil réapparut par intermittence, pour disparaître de nouveau sans laisser de traces. Il n'accompagnait plus sa mère, et j'avais honte de lui poser des questions sur lui, surtout en présence de maman.

Quand je l'apercevais dans son quartier, pas très loin du nôtre, ou dans la rue pour prendre le bus qui allait à l'école, mon cœur s'emballait, agité par un tourbillon d'émotions, dont les plus fortes

étaient l'émerveillement, la douleur et le désir... Le désir de ce que Jamil représentait pour moi. Finalement, son existence portait en elle la promesse de quelque chose de beau et de terrifiant à la fois.

Un jour, quelques mois avant qu'on se retrouve au lycée, je suis tombé sur Jamil qui m'attendait devant le portail de notre maison, comme s'il était certain que je viendrais le rejoindre. Ce qui devait arriver arriva.

Il me parla pour la première fois depuis près de trois ans. Sa voix avait changé, elle était devenue rauque et étrange. Je distinguai dans ses yeux bleus une anxiété que je ne lui avais jamais vue auparavant.

Il me dit, sans détour :

— Tu veux qu'on soit potes à la nouvelle école ?

J'acquiesçai, car j'étais prêt à tout – et à n'importe quel prix – pour être avec lui, pour qu'il me prenne sous son aile à l'école, dans la vie, partout et tout le temps, même si je savais que je devrais cacher notre relation à ma mère, qui aurait été choquée à la simple idée que je sois ami avec le fils de la domestique, cette fois-ci sincèrement. D'autant plus qu'elle s'était opposée avec véhémence à mon désir de quitter l'école paroissiale – fréquentée par la *crème de la crème* de la société – pour l'école publique et sa diversité contre nature, perturbante pour elle, excitante pour moi.

129

Jamil me demanda si je voulais l'accompagner, lui et deux de ses amis, des « grands » de son équipe de foot de quartier, pour un « pique-nique » dans une forêt voisine.

Une secousse électrisante me parcourut et un sourire se dessina sur mon visage où des poils commençaient à pousser.

Je compris que si je brûlais d'envie d'être avec Jamil, c'était notamment parce qu'il me présenterait à ses amis plus vieux. Il m'en ferait apprécier, et ils me protégeraient partout où ils iraient. J'obtiendrais enfin un peu d'estime et de respect. Plus personne n'oserait me traiter de « petite fille », se moquer de moi ou me rejeter.

J'acceptai sans hésiter. Il m'assura qu'après cette petite ballade, ils me ramèneraient en voiture au coin de la rue. « Comme ça, personne ne vous verra ».

Une voiture ! Quel rêve ! Je n'avais pas souvenir d'avoir jamais voyagé en voiture avec quelqu'un d'autre que mon père et mon frère. Jamil et moi nous sommes assis à l'arrière. Les deux garçons à l'avant avaient environ huit ans de plus que nous. Ils arboraient tous deux d'épaisses moustaches et des chemises à motifs fleuris, grandes ouvertes, dévoilant torses velus et grosses chaînes en or. La voiture sentait l'eau de toilette âcre que mon père mettait habituellement après s'être rasé, mais l'odeur était moins forte. Ils n'échangèrent pas un mot ni même un sourire. J'avais espéré que l'un d'eux, au moins, se retournerait et me pincerait la joue de ses doigts rugueux. Mais il n'en fut rien.

130 Ils portaient des lunettes de soleil très sombres, comme s'ils imitaient les espions d'un film de James Bond. Les chansons de Modern Talking tonitruant dans les haut-parleurs de la voiture ne collaient pourtant absolument pas à l'idée d'une course-poursuite avec la police et donnaient à la scène un air de sketch à la Mr Bean.

La voiture s'arrêta dans un bosquet à l'orée sud de la ville. On descendit et on les suivit comme deux agneaux. Ils crachaient par terre à chaque pas, sans raison apparente. Ils arrivèrent avant nous à *l'aire de pique-nique*, s'assirent à côté d'un gros tronc d'arbre et allumèrent leurs cigarettes, l'une après l'autre.

Jamil et moi nous tenions devant eux. J'avais l'impression qu'on attendait la suite du *pique-nique*. Ils sortirent deux bouteilles de bière Maccabee, mais ne nous proposèrent même pas une gorgée. Soudain, l'un d'eux attrapa un magazine plein de photos pornos et de taches translucides. J'en avais déjà aperçu dans le tiroir de mon frère aîné un an avant son mariage et son départ de la maison.

Jamil fit quelques pas et, en s'asseyant sur les genoux de l'un d'eux, dit :

— C'est mon amour.

Son petit ami l'attira vers lui, le souleva, puis le fit glisser jusqu'à son entrejambe en balançant ses fesses de haut en bas sur son jean serré.

Le deuxième jeune homme commença à me tripoter le cou sans me regarder, trop absorbé par les photos de seins énormes, de pénis longs et épais. Sa main est lentement descendue jusqu'à mes fesses qu'il a commencé à serrer fort. Une fois arrivé à la page des photos de pénis pénétrant les vagins de femmes aux seins gigantesques, il baissa brutalement mon pantalon, enleva mon caleçon et le sien, et me demanda de caresser son pénis. Il ressemblait à celui des photos. Je regardai Jamil comme pour lui demander la permission, mais son amante lui avait glissé son sexe dans la bouche et je ne pouvais pas voir son visage.

L'homme qui m'accompagnait baissa mon pantalon de nouveau, et j'ai brusquement repoussé sa main. En réaction, il tenta de fourrer son pénis dans ma bouche, mais j'ai détourné le visage. Il me gifla. Je criai. Il mit aussitôt sa main sur ma bouche pour me faire taire et me plaqua contre lui. Il pressa son bassin nu contre mes fesses, qu'il n'avait pas réussi à déshabiller et, haletant, commença à se frotter contre moi. Je sentais son sexe dur me chatouiller à travers le tissu.

131

À cet instant précis, Jamil laissa échapper un cri étouffé. Je le vis, à genoux, tandis que son amante le pénétrait violemment. Étrangement, Jamil avait les larmes aux yeux et tentait de les lever vers son amante, en un regard suppliant empreint d'amour, de tristesse et de douleur.

Chéri,

Tu m'aimes ?

Tu m'aimes ?

Je t'en prie,

Dis-moi !

Son amant, quant à lui, fixait un point indéfini vers l'une des plus hautes branches de l'arbre, une cigarette toujours à la bouche.

Avec sa cigarette et ses lunettes noires, il semblait presque vouloir trouver un trésor caché dans l'arbre.

Le garçon derrière moi laissa échapper un long râle qui ne pouvait rivaliser avec les pleurs incessants de Jamil et il éjacula sur mon pantalon. Il s'essuya avec le papier toilette qu'il avait sorti de son sac, puis rangea le magazine puisqu'il n'en avait plus besoin. Je pris une poignée de terre et l'éalai sur mon pantalon pour qu'elle adhère et recouvre le liquide collant. Une fois rentré à la maison, ma famille croirait que j'étais tombé, tout simplement. Jamil cessa de pleurer et la promenade prit fin.

Malgré tout ce qui s'était passé et bien que je n'ai rien ressenti, j'ai commencé à nourrir l'espoir de vivre d'autres moments comme celui-ci.

Dès lors, je me suis mis à utiliser « bite » et « zob » pour parler de pénis et « niquer » pour décrire le fait de prendre un cul avec.

132

*

Être sportif ou ne pas l'être.

Être violent ou ne pas l'être.

Au lycée, les règles d'inclusion et l'ostracisme étaient très stricts, bien plus que je ne l'imaginais. J'ai eu la chance d'avoir Jamil dans ma vie. Sans lui, j'aurais été complètement exclu de ce monde de garçons, de leur univers, et je n'aurais jamais trouvé personne à qui parler pendant les récré.

J'étais en bons termes avec mes copines de classe ; on plaisantait, on papotait, et parfois on se livrait même à de petites mutineries, surtout pendant les cours d'histoire et de littérature arabe classique, qui étaient d'un ennui mortel. Le monde des garçons, en revanche, était un véritable enfer pour moi, et Jamil était mon seul lien avec celui-ci. Lui, et sa jalousie mêlée d'admiration et d'en-

vie envers ces garçons qui avaient tout pour eux : beauté, agilité, physique sportif. Ils étaient forts en math, intelligents – à tel point que certains étaient même des élèves modèles. Ce dernier point, cependant, n'était pas une condition *sine qua non* de la popularité, car certains intellos étaient considérés comme des nerds, voire comme des ennemis, surtout s'ils n'étaient pas sportifs, bagarreurs ou s'ils ne riaient pas comme de vrais hommes.

Je ne possédais aucune de ces qualités. L'étiquette de *bannouti* m'avait accompagné jusqu'aux portes du lycée, même si c'était moins évident, dissimulé par des allusions indirectes, contrairement à ce qui se passait dans le monde des enfants.

Le « rejet social » était désormais plus complexe, plus sournois. Il se manifestait à nouveau très clairement cependant lors des cours d'éducation physique où garçons et filles étaient séparés, lors des sorties scolaires – notamment les promenades en forêt –, et lors des moments mondains, qui prenaient la forme de flâneries dans les rues ou d'activités extrascolaires.

133

Jamil naviguait avec aisance entre ces deux mondes. Il avait été accepté dans le groupe des populaires grâce à ses talents au foot, parfois au basket, et à son charme naturel, dont je ne comprenais pas les rouages. Il évoluait dans mon univers et celui de certaines de nos camarades, vu qu'il jouait le messenger entre celles-ci et les garçons *cools*. Il pouvait facilement se lier d'amitié avec n'importe quelle fille ; il s'asseyait avec elle, à l'extérieur, devant tout le monde, lui chuchotait des secrets à l'oreille, gesticulait. De quoi créer des étincelles dans n'importe quelle bande de garçons populaires.

Jamil et moi faisions partie d'une sorte de zone grise entre les genres. Pourtant, lorsqu'il décidait de se fondre dans le monde masculin, il quittait complètement cet espace ambigu et disparaissait sans laisser de traces. Je me retrouvais alors complètement seul.

Les filles nous préféraient quand nous étions ensemble, dans cette zone frontalière. Quand il partait, je me sentais si

vulnérable, si exposé. Ça me confirmait à moi-même que je n'étais vraiment qu'une *bannouti*. Alors, pendant la récréation, je m'enfermais dans la bibliothèque sous prétexte de chercher des livres à étudier. Quand la bibliothécaire commença à trouver cela à la fois intrigant et amusant, je me suis mis à choisir des romans étrangers traduits. Je m'installais pour les lire, m'immergeais dans des mondes magiques, mais la récréation ne me laissait guère le temps d'en explorer les profondeurs.

Les fois où Jamil revenait vers moi, dans cette zone grise, les filles affluaient vers nous, comme si Jamil portait un sac rempli de cadeaux et de chocolats à l'intérieur duquel se cachaient des petits mots d'amour adressés à chacune d'elles.

Au début, je ne comprenais pas pourquoi le monde des garçons, et surtout le groupe des « garçons populaires », attirait autant les filles de notre classe. Quand j'en ai parlé à l'une d'elles, elle m'expliqua que les filles adoraient les garçons sportifs, virils et parfois un peu rudes, parce qu'elles cherchaient quelqu'un de plus fort qu'elles, capable de les serrer dans leurs bras, de les protéger, de frapper quiconque oserait les contrarier. Puis elle me confia que si j'étais plus sportif et plus entreprenant, elle serait tombée sous mon charme immédiatement, même si je ne lui avais jamais rien demandé.

Je me souviens bien de cette jeune fille. Vingt-cinq ans plus tard, son nom faisait la une de tous les journaux : « Une femme brutalement assassinée par son mari violent, accro au crack et à l'héroïne ». Elle avait subi des années de violences conjugales, mais n'avait jamais dénoncé son mari aux autorités par crainte de ternir sa réputation. La situation s'était aggravée. Les difficultés financières et les menaces de mort avaient renforcé les idées que son mari s'était faites : elle le trompait. Il s'était alors mis à la battre sans relâche, elle et leurs enfants.

La plainte arriva comme une goutte d'eau qui fit déborder le vase. Il déboula dans l'appartement, ignorant l'injonction du juge de ne pas s'approcher de son domicile, la battit, la poussa violemment

sur le balcon ouvert pour aérer la chaleur, puis la lança en l'air avec la même force brutale qui l'avait fait tomber amoureuse. Et c'est ainsi qu'elle chuta du balcon du sixième étage. Rapidement. Simplement.

Quand Jamil me retrouvait dans notre monde, il laissait toujours entendre qu'Hussam et lui étaient plus que de simples amis ou camarades de classe. Hussam. Le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus intelligent et le plus talentueux de la bande des garçons populaires de 3^e, voire de tout le lycée.

J'étais rongé par la jalousie et l'envie, même si ces histoires n'étaient rien de plus que des sous-entendus. Un matin, par exemple, Jamil vint me dire qu'il avait passé la nuit chez Hussam, à étudier dans son lit. Mais il ne voulut pas finir son récit et me révéler ce qui s'était passé (ou non) sur ce fichu lit. Une autre fois, il me raconta qu'ils avaient pris une douche ensemble, nus, face à face dans la salle de sport après l'entraînement de foot, et que le pénis d'Hussam était magnifique, lisse, épais... J'étais hors de moi. Bien sûr, il ne dit rien de plus. Quand je lui ai demandé s'il s'était passé quelque chose entre eux qui justifie cette description détaillée du sexe dur de Hussam, il répondit de son ton habituel, sûr de lui, arrogant et malicieux :

— Ne t'inquiète pas pour moi.

En terminale, ce Hussam fut le premier de sa classe à obtenir son permis de conduire, comme si être parfait en tout ne lui suffisait pas. J'étais persuadé qu'il deviendrait le meilleur homme du monde, qu'un jour il le gouvernerait. Quelques semaines plus tard, Jamil est venu me voir avec une nouvelle histoire. Il me raconta qu'Hussam était venu le chercher dans la voiture de luxe de son père (qui était riche bien sûr) et qu'ils étaient allés à la plage d'Atlit, cet endroit louche, célèbre pour ses habitués qui n'hésitaient pas à transgresser les règles de pudeur et de discipline sexuelle et morale en vigueur sur les autres plages. Là-bas, ils s'étaient baignés nus,

comme leur mère les avait mis au monde. L'eau de mer en octobre était chaude, il dit qu'elle avait caressé leurs anus et leurs pénis, et que cela avait entraîné toutes sortes d'obscénités. Comme d'habitude, il ne me raconta pas en détail à quelles obscénités l'eau de mer l'avait poussé. Puis il ajouta qu'il voulait me présenter Nizar, le meilleur ami d'Hussam, qui avait de jolies lèvres et un sourire ravageur. On aurait pu former un petit groupe et partir en voiture, un peu comme quand on avait retrouvé nos amis de vingt ans pour aller pique-niquer en forêt. Faire la même chose, mais avec des personnes totalement différentes.

Je dois avouer que la lecture de romans, les films égyptiens et les pique-niques en forêt étaient mes activités extrascolaires préférées. Même si je trouvais ces derniers un peu répétitifs, même si cela se limitait à l'orgasme de nos amis plus âgés, je les attendais avec impatience. Mon cœur s'emballait et j'avais l'estomac noué quand je voyais la voiture s'arrêter dans l'allée. Je me sentais comme une héroïne de mes romans, au bord du péché, extatique, car les rituels qui entourent le péché sont plus doux que l'acte lui-même.

136

J'ignore ce que Jamil avait en tête en me présentant à l'un des princes de la bande. En fait, même si j'avais d'abord rêvé d'appartenir à leur univers, mes pensées se sont peu à peu tournées vers autre chose : les examens. Il ne me restait que quelques mois avant le bac et le passage à un autre univers. Ceci dit, l'idée d'obtenir mon diplôme tout en restant membre de cette bande, même partiellement, ne me dérangeait pas. Les choses n'étaient pas si simples.

Un après-midi de début d'hiver, alors que le soleil réchauffait la cour de récréation, c'est avec surprise que l'on put voir Hussam assis avec Mirna, la plus douce et jolie fille de toute la classe quoique pas la plus extravertie ni la plus populaire. Leur langage corporel annonçait le début d'une relation importante, qu'ils officialisèrent peu à peu. À l'époque, les relations sérieuses qui commençaient en terminale ne s'achevaient généralement pas après le baccalauréat

et aboutissaient souvent d'abord à des fiançailles, puis au mariage. Cependant, les tourtereaux attendaient généralement un peu pour ne pas risquer d'être considérés comme trop rétrogrades, et pour qu'on ne perçoive pas leur union comme le mariage précoce de deux personnes de moins de vingt ans.

Cette rencontre romantique eut de nouveau lieu le lendemain, puis le surlendemain. Hussam ne retrouvait plus ses copains de la bande que pour jouer au basket – sport dans lequel il excellait –, ou au foot.

Le lendemain de cette première rencontre amoureuse, Jamil quitta la bande et resta avec moi pendant les deux récréations. Il demeura silencieux, ne prononçant guère plus d'un mot ou deux, généralement une réponse sèche à mes questions. Pour ma part, je m'abstenais de le confronter aux histoires qu'il m'avait racontées sur ses aventures torrides avec Hussam. D'un côté, j'étais soulagé de constater qu'il ne semblait pas y avoir de relation sérieuse entre eux ; de l'autre, c'était la première fois que j'éprouvais de la compassion pour Jamil sans en comprendre la raison. Peut-être plaignais-je sa jalousie manifeste envers Mirna. Jamil manqua une semaine entière d'école. Lorsque j'appelai chez lui, sa mère, qui n'était plus venue nous voir depuis trois ans, m'expliqua qu'il avait une bronchite et qu'il toussait sans cesse. Puis elle me demanda de passer le bonjour à ma mère et à ma famille de sa part.

Jamil retourna à l'école. La curiosité pour l'histoire d'Hussam et Mirna s'était estompée, même s'ils continuaient à se voir. Les ragots à leur sujet étaient devenus monotones et n'enthousiasmaient plus personne. Jamil évitait d'aborder le sujet. C'est dans ce contexte que commencèrent les préparatifs du voyage de fin d'études à Eilat, où nous allions dire adieu au lycée, et à l'école en général, en prévision de notre nouvelle vie.

J'envisageais sérieusement d'annuler le voyage, d'autant plus que je n'avais pas l'habitude de dormir loin de chez moi, et encore

moins dans une chambre partagée avec des inconnus. J'avais même renoncé à l'idée de garder contact avec ces personnes après mes études. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec elles. Je rêvais de devenir danseur de renommée mondiale ou star de cinéma, de vivre à Paris. D'être heureux. Je rêvais d'un avenir fait de rires envoûtants qui captiveraient les cœurs, à l'image des animateurs de Radio Monte-Carlo qui partageaient leurs journées entre des moments de bonheur passés à plaisanter au micro et leur vie dans cette ville splendide et scintillante qu'était Paris.

Au moment de la répartition en chambre, je me suis naturellement retrouvé dans celle des marginaux, ceux qui avaient un problème physique ou mental, les simples d'esprit, les pauvres, les impopulaires. Les ratés qui, pendant la récréation, erraient seuls sans personne à qui parler, qui, lorsqu'ils essayaient d'entrer en contact avec les figures importantes de l'école pour rigoler ou participer à une conversation, étaient systématiquement ignorés. Au sens où personne ne leur répondait, comme s'ils n'existaient pas. Ou pire, ils étaient violemment expulsés du groupe, comme des chiens enragés. Parfois même, on se moquait d'eux.

Apparemment, j'étais tout cela. C'est ce que révéla ce voyage qui allait marquer la fin de notre vie à l'école.

Quant à Jamil, qui venait de sortir de la crise « Hussam et Mirna », il se retrouva à dormir dans la chambre de *l'élite*.

Quand j'avouai vouloir annuler le voyage, surtout après avoir été relégué dans la chambre des ratés, il me répondit :

— Tu es fou ?

Il ajouta, de son ton condescendant, qu'il avait abandonné depuis le début de la crise avec son prétendu amant :

— Tu ne peux pas ne pas venir. Tous les garçons se doucheront ensemble, nus. Je vais arranger les choses, c'est promis. N'aie pas peur. Tout ce que tu as à faire c'est d'apporter les magazines pornos que ton frère cache dans le tiroir. Ça te donnera accès à notre chambre. La chambre des garçons cools.

Je ne comprenais pas pourquoi on nous avait séparés, ni pourquoi Jamil n'avait ni protesté ni demandé à changer de chambre. Ni même pourquoi, malgré tout, il insistait pour que je participe au voyage à tout prix. J'étais sur le point de demander un certificat médical et de tout annuler quand, la veille du départ, il m'appela pour s'assurer que j'apporterais les magazines, comme convenu. Ou plutôt, comme il en avait convenu lui-même, pour une raison qui m'échappait. Ce qui me rassura dans sa démarche, c'est la gentillesse avec laquelle ma mère lui avait parlé, chose inhabituelle, en lui recommandant de prendre soin de moi, car j'étais sensible et timide. Elle lui demanda même de veiller à ce que je sois bien au chaud la nuit, sachant que l'hiver dans le désert était impitoyable.

Le bus nous emmenait vers une destination inconnue. Les montagnes alternaient avec les étendues bleues de la mer, puis de nouveau des montagnes. Enfin, le désert. Certains d'entre nous découvraient cette immensité de sable pour la première fois.

J'y étais déjà allé, lors de vacances au Caire avec ma mère et mon frère aîné. Nous avions franchi la frontière de Rafah à une époque où tout le monde était encore autorisé à la traverser.

139

J'aurais souhaité que ce bus infernal se dirige vers Le Caire, et non vers ce trou perdu qu'était Eilat. Je voulais partager mes pensées avec Jamil, mais il dormait. Il m'avait demandé si j'avais pris les magazines, puis s'était assoupi, comme s'il ne supportait pas l'idée de voir Hussam et Mirna assis côte à côte. Le bus zigzaguait sur la route étroite et cahoteuse longeant la mer Morte, mais cela n'empêchait pas quelques garçons et filles turbulentes de chanter et de crier. Je n'avais qu'une seule envie : survivre coûte que coûte à ces trois jours et rentrer chez moi, retrouver ma vie.

Alors que le bus ralentissait inexorablement, des flots de vomi commencèrent à jaillir, surtout parmi le groupe surexcité du fond. Mes camarades avaient commis trois grosses erreurs ce jour-là. La première avait été de s'obstiner à associer mentalement l'idée de voyager – n'importe où et n'importe comment – à l'en-

vie de chanter et de crier. La deuxième, de vouloir manger des manakish au thym dès le matin, au départ, laissant ainsi aux herbes écœurantes et à l'huile d'olive le temps de fermenter dans leurs estomacs et, après des heures de voyage dans un bus branlant au milieu du désert, de s'échapper ensuite par leurs œsophages. Et la troisième, de gaspiller toute leur énergie à faire du raffut et ne plus en avoir pour continuer la journée une fois la pointe sud d'Israël atteinte. Il pleuvait des manakish en bouillie, accompagnés d'une sauce nauséabonde.

J'essayai de réveiller Jamil, mais il me cria dessus. À cet instant précis, le chauffeur freina brusquement. Je ne sais pas si c'était à cause du cri, qui n'était même pas si fort, ou s'il essayait d'éviter une de ces projections verdâtres.

Deux filles qui retournaient au fond du bus les cheveux couverts de vomi, trébuchèrent et atterrirent sur les genoux de Bassam et Maher, les beaux gosses de la bande, juste au niveau de leurs parties intimes. Un rire tonitruant parcourut le bus. Les deux amies, rouges de honte et de pudeur, avaient l'air un peu naïves.

Le surveillant observait la scène avec un rictus de mépris sur le visage, plein de colère et de reproches, ce qui, toutefois, était totalement inutile.

Un silence pesant s'abattit sur le bus, et dura jusqu'à ce que le véhicule atteigne la ville, dont les bâtiments semblaient avoir été arrachés de force aux sables du désert et abandonnés par leurs habitants avant que nous n'y arrivions.

Jamil, qui comprenait tout et qui saisissait ce qui se passait entre les lignes même les paupières fermées, ouvrit grand les yeux et me dit avec une malice qui avait un arrière-goût amer, s'adressant à moi au féminin :

— Prépare-toi, ma belle. Les garçons, eux, sont prêts.

À notre arrivée à l'auberge, dont l'étrange odeur rappelait celle des services de chirurgie pédiatrique des hôpitaux, le professeur et le surveillant se levèrent et commencèrent l'appel, puis nous

répartirent dans les dortoirs. Leur attitude était froide et désinvolte, comme s'il n'existait aucune séparation sociale douloureuse entre les élèves populaires, visibles, et ceux qui vivaient dans l'ombre, attendant d'être massacrés.

Les montagnes aux contours anguleux et pourpres qui entouraient l'auberge offraient un contraste saisissant avec le lieu et ce qui s'y passait. Je n'avais jamais vu de montagnes pareilles. Même lors de notre excursion en bus au Caire, le désert était différent : plat, très sablonneux, monotone. À Eilat, mon désir de voir le voyage se terminer avant même qu'il ait commencé se heurtait à la fascination qu'exerçaient sur moi les couleurs de la mer et de ces montagnes. Lorsque le professeur appela mon nom en désignant la chambre des ratés, je me penchai vers Jamil et lui murmurai à l'oreille :

— Fais quelque chose, tu m'as promis.

— Ne t'inquiète pas, répondit-il avec assurance, évitant le regard d'Hussam qui se grattait l'entrejambe avec suffisance.

141

Un geste que je n'aurais jamais imaginé de la part du premier de la classe, tant il semblait sûr de lui au sein du groupe. À l'époque, je n'avais encore jamais rencontré ce genre d'hommes qui se comportent partout, en toutes circonstances et en toutes occasions, selon leurs propres désirs et non selon les attentes des autres. C'était comme si le voyage avait été organisé spécialement pour lui et que toutes et tous devaient être présents pour jouer le rôle qu'il leur avait mentalement attribué.

Je détestais tout le monde, mais Jamil les respectait. Il était prêt à tout pour être considéré comme l'un des leurs et pour évoluer en leur compagnie.

Une fois le tri terminé, une seule question restait en suspens sur les lèvres : « Et maintenant ? » Quel était le plan après la répartition des chambres ?

On nous annonça qu'avant de nous rendre sur le bord de mer, une réunion générale aurait lieu dans la salle de conférence de

l'auberge, afin de faire le point sur notre vie scolaire. Une préparation à notre entrée imminente dans la vie active.

L'idée me plut, surtout parce qu'elle ne demandait aucun effort social, tactique ou sportif. Dans ma naïveté, je pensais : il suffit de s'asseoir et d'écouter. Mais le professeur qui nous servait de guide, et qui était aussi responsable de la classe, décida de prendre les rênes du groupe, ou plutôt, de réciter un monologue d'une stupidité abyssale. Il nous expliqua que les années de lycée étaient magnifiques, incomparables. Le lycée marquait le début de la vraie vie, qui serait somme toute, à bien des égards, similaire à ce qui a précédé : le perdant continuerait à perdre et le gagnant à gagner, que ce soit socialement, scolairement ou sportivement. Les amitiés scolaires duraient pour toujours, tandis que les autres disparaissaient à la première occasion ou au moindre changement de notre vie. Un instant, cette pensée me terrifia. Allais-je être lié par une corde empoisonnée à ces monstres pour le restant de mes jours ?

142

Je levai les yeux vers Jamil et croisai son regard sarcastique, un coup d'œil discret, mais suffisant pour chasser ces pensées angoissantes. Après toutes ces années, toutes ces décennies, j'ai finalement réalisé l'absurdité de ce discours. Ce n'était qu'un moyen pour ce professeur de masquer sa propre médiocrité, alors même qu'il avait étudié et travaillé dans cette école-là, à deux pas de chez lui, pendant plus de quarante ans. Il nous recommanda d'aspirer au modèle de *leadership masculin* (même les filles) qu'il jugeait supérieur, tout en regardant Hussam et Nizar. Enfin, il nous mit en garde contre les comportements introvertis, négatifs, peu sportifs et efféminés, et bien sûr, il me regarda moi, ainsi que quelques autres ratés, mes compagnons de cellule.

La plupart des personnes présentes semblaient satisfaites de ce qu'elles entendaient ; certaines tentèrent même d'ajouter leur contribution en parlant de l'extraordinaire solidarité entre les étudiants, de l'acceptation des autres, de la diversité, blablabla. Les larmes affleurèrent aux yeux de certaines filles du groupe

populaire puis se transformèrent en véritables sanglots, comme si elles pressentaient le déclin retentissant que les jours, les années et les mois à venir leur réservaient.

Après une visite de la ville qui nous avait été présentée comme authentique et pleine de mystère (évidemment, elle ne l'était pas, surprise !), on rentra à l'auberge et on défit nos bagages.

Une atroce odeur mêlant chaussettes sales et autres sources inconnues emplissait la chambre commune. L'angoisse se lisait dans les yeux des détenus, comme si nous étions dans un hôpital psychiatrique pour mineurs. Je ne sais pas pourquoi, mais la pièce me rappelait les films *Khalli balak min 'aqlak*, « Fais attention à ce que tu penses » avec Sherihan et Adel Imam, et *Beyt al-qasirât*, « La maison de correction » avec Mahmoud Abdel Aziz et Samah Anwar.

J'étais tiraillé entre la misère, l'envie de me suicider, de rentrer chez moi (même si je devais le faire à pied) et ce sentiment enfantin de supériorité ; d'être meilleur que les autres parce que moi, au moins, j'avais mon meilleur ami qui dormait dans la chambre des populaires. Je pouvais aller le voir quand je voulais, et même dormir à côté de lui.

Soudain, une voix s'éleva dans cette misérable prison où le temps s'était arrêté :

— Quelqu'un a un magazine porno, allons voir !

J'avais peur que ces crétins fassent comprendre que j'avais un des magazines de mon frère. Ça changeait des manuels scolaires : on y voyait des hommes qui baisaient des femmes, voire d'autres hommes, des femmes harnachées avec d'énormes godemichés pour sodomiser d'autres hommes encore.

Je l'avais emballé dans un sac solide en plastique noir. Je me suis dirigé vers la salle des jeunes populaires, la revue sous le bras, avec l'intention de la passer à Jamil. Je frappai à la porte, et n'obtins que des hurlements en guise de réponse :

— Qui est là ? Entrez !

Je me faufilai à l'intérieur et dis :

— Je veux parler à Jamil.

L'un d'entre eux s'adressa à moi, féminisant tout :

— Comme c'est mignon, ton amour te manque, ma petite ? Tu ne peux pas rester loin de lui, ma chérie ?

— Fermez-là, tous les deux, ordonna Jamil.

Je lui ai chuchoté à l'oreille que j'avais le magazine avec moi. Un autre comprit immédiatement ce que je tenais dans ma main. Il bondit hors du lit et m'arracha le sac des mains pour en sortir le magazine.

— Regarde, deux hommes qui baisent ! Et une femme qui baise un mec ! C'est la première fois que je vois un truc pareil !

Les yeux de Jamil étincelèrent. Le sourire démoniaque et obscène que je lui connaissais si bien apparut sur son visage, puis il leur cria :

— Un seul à la fois ! Nour, tu es en train de le déchirer ! Ce n'est pas à nous.

Sous les couvertures, la masturbation collective commença. Hussam, à un moment, sauta du lit, attrapa le magazine et le regarda tout en se caressant le pénis à travers son caleçon.

Jamil le fixa d'un air sournois, comme s'il y avait un vieux compte à régler entre eux.

— Est-ce que quelqu'un a déjà baisé un cul ? demanda-t-il ensuite, en le regardant droit dans les yeux.

La réponse d'Hussam était empreinte d'arrogance.

— Oh, j'aime tout essayer.

Il sortit brusquement son pénis et commença à me caresser par-derrière, violemment, brutalement, sous les yeux de Jamil, choqué et paralysé. Il enleva mon pantalon et mon caleçon si rapidement que je n'eût même pas le temps de réagir.

Un cri strident, une douleur croissante assaillit mon corps et me propulsa au fond d'un lac où des flocons de coton blanc flottaient sur l'eau glacée, extrêmement profonde, insondable.

Pour tous ceux qui étaient dans la pièce, c'était un jeu perfide comme un autre, semblable à ces bagarres soudaines et insidieuses que s'infligent les garçons courageux, athlétiques et virils. Comme lorsque l'un d'eux donnait un coup de genou dans les testicules de l'autre, ou le soulevait par les oreilles, ou l'étranglait puis le relâchait avant qu'il ne meure. Le visage de Jamil, mon cri, mes spasmes sur le sol, tout me sembla durer à peine quelques instants, quelques secondes. Une minute, pas plus.

Mais pour moi, ce n'était pas qu'un jeu. Non, cela représentait bien plus. Un moment douloureux qui me poussa, des années plus tard, à chercher quelqu'un capable de panser cette blessure.

Quant à Jamil, il avait provoqué ce moment pour piéger Hussam. Un moment qui lui rappellerait leur vie commune avant l'arrivée de Mirna. Un moment qui s'était retourné contre lui.

Trente ans plus tard, j'ai revu Hussam par hasard. Au premier abord, je ne l'ai pas reconnu. Il avait pris du poids, son crâne se dégarnissait, vieillissement prématuré, il fronçait les sourcils. Son regard était vide.

Deux mois après l'avoir croisé, j'appris qu'il avait été arrêté suite à un millier de plaintes pour harcèlement sexuel déposées contre lui, plaintes qui s'étaient accumulées comme une vague d'assaut militaire. Il était médecin, chef du service de médecine interne d'un hôpital secondaire fréquenté uniquement par des patients désespérés, qui avait besoin d'une semi-hospitalisation pour finir leurs jours. On disait qu'eux aussi voulaient se débarrasser de lui en raison de représailles administratives. Les plaignantes étaient des infirmières, des employées administratives, certaines originaires de la campagne, travaillant de nuit et dormant à l'hôpital, loin de chez elles.

حمام الهنا
Bain de Dieu

1

Jamil avait l'habitude de parler de l'instant présent, du maintenant avec Karim et ses compagnons. Pour peu qu'ils se soient jamais vraiment parlé ou compris. Puis tous ces personnages semblaient se dissoudre, cesser d'exister dès qu'ils disparaissent de sa vue.

Cet appel leur parut étrange, à tous les deux.

Karim – celui dont il se sentait le plus proche parce qu'il maîtrisait le mieux l'arabe classique – ne comprit pas, dans un premier temps, à qui il parlait.

146 Il laissa échapper un sifflement semblable au son d'une trompette lorsque Jamil lui dit, d'un ton suppliant et énervé :

— Mais c'est moi, Jamil, de Jérusalem !

En réalité, Jamil n'était pas du tout de Jérusalem et n'y avait jamais vécu ; il préférait les villes côtières, leur air marin, et même leur étouffante humidité estivale.

— Tu te souviens de moi ? Une fois tu m'as dit qu'ils cherchaient un réceptionniste pour votre sauna. J'ai besoin d'un travail et d'un logement.

Karim était extrêmement poli, ce qui contrastait avec l'image de lui qu'il donnait dans les orgies qu'il organisait pour les immigrants arabes et les descendants de migrants de toutes sortes.

Son ton trahissait sa surprise. Comme s'il s'étonnait que Jamil soit un être humain de chair et de sang, qu'il ne se soit pas dissout avec les traces de méth, de coke et de crack, avec les volutes de cannabis. Un être humain avec des besoins naturels qui pouvaient surgir pour survivre : chercher du travail, un abri, de l'argent, de la nourriture...

Après plusieurs phrases que Jamil ne comprit pas du tout à cause du mélange nerveux de langues, Karim prononça le mot magique : *Inshallah*, suivi de l'expression française « à tout à l'heure », ce qui indiquait qu'ils venaient de convenir d'un rendez-vous.

— Tu veux qu'on se voie ? demanda Jamil, essayant de comprendre l'issue de cette conversation inhabituelle.

— Oui, demain à dix-sept heures au Café Laure à République.

*

Après sa virée shopping ratée, Jamil rentra à l'auberge qui se prenait pour un « hôtel » sans sacs ni boîtes à chaussures, mais avec un *inshallah* murmuré par Karim, sans doute par pure politesse. Ce même Karim à qui Jamil n'aurait jamais imaginé demander de l'aide si ce n'était dans un moment extrêmement rare et difficile, comme celui qu'il traversait. L'instant où il avait composé son numéro pour l'appeler avait été foudroyant : sans signification, sans histoire, sans contexte. Un moment banal, sans raison. Ou peut-être un moment qui portait en lui toutes les raisons du monde.

147

Jamil s'efforça de surmonter le reste de cette longue et épuisante journée par tous les moyens possibles. Arrivé au cinquième étage de l'hôtel, il laissa échapper un cri étouffé, plus par habitude que par douleur. Dans la chambre, il tenta de se glisser dans le lit étroit, de s'y ancrer, de se convaincre que c'était vraiment un endroit pour dormir et qu'il s'était trompé en pensant qu'il ne s'agissait que d'une simple base en bois massif pouvant servir de cercueil à bébé.

Il éteignit toutes les lumières. Vint le plus grand défi : fermer les paupières et s'endormir. Ou mourir et ne plus jamais se relever. Quitter l'ici et le maintenant. Il effacerait cet *ici* et *maintenant* par ses rêves, comme s'ils n'existaient pas, comme s'ils n'avaient jamais eu lieu, comme s'il ne s'agissait que d'une fabulation ou d'un de ces cauchemars qui l'avaient tourmenté, sans fondement, dans l'appartement rue de Passy. Ou peut-être ces

cauchemars étaient-ils venus lui rappeler qu'il ne se libèrerait jamais de la mélancolie à laquelle il était éternellement voué.

Jamil n'avait pas l'habitude de prier avant de s'endormir, comme il l'avait appris à l'école, mais cette nuit-là, il n'arrêtait pas de répéter dans sa tête (et sur ses lèvres) le mot magique que Karim avait prononcé après cette série de phrases en français mâtiné d'accent algérien.

Il avait peur de ne pas dormir, terrifié à l'idée que les souffrances de cette journée le hantent jusqu'au matin. Il devait abrégé cette journée, la massacrer. Ou se laisser mourir. Finalement, l'épuisement et les somnifères eurent raison de sa peur pendant le laps de temps intense et incommensurable de son abandon au sommeil.

2

148 Cette fois, par chance pour Jamil, le lit avait aspiré son corps, l'immobilisant, comme si quelqu'un l'y avait collé.

Jamil ne pouvait ni bouger, ni se retourner, ni même se coucher sur le ventre. Il n'avait d'autre choix que de dormir sur le dos, comme dans un cercueil hermétiquement fermé, attendant que quelqu'un découvre qu'il était encore en vie et le sorte de sa tombe. Ainsi, en cette sombre matinée, il ne put se lever. Non pas qu'il dorme profondément, mais parce que son corps était cloué à cette planche de bois, presque crucifié sous ses yeux. Il ne pouvait que continuer à dormir, ignorant ce qui se passait dehors, dans cette vieille ville jadis si accueillante, mais devenue si étrange et cruelle. Il avait l'impression d'y entrer pour la première fois de sa vie en franchissant ses portes les plus tristes. Dormir était finalement un bon moyen de passer le temps en attendant de revoir Karim.

Dans son rêve, il croisa tout le monde. Vincent et sa mère. Amir et sa mère. Et même Yasser, un jeune Égyptien qu'ils avaient rencontré en 1997 au SPA de l'hôtel Nile Hilton du Caire. Un lieu de rencontre, informel bien sûr, pour les homosexuels et tous

les hommes qui, tout en ne s'identifiant pas comme tels, adoraient l'art du désir entre hommes, en particulier les stars du cinéma, de la télévision et du sport.

Après sa rencontre avec Yasser, une liaison passionnée était née entre eux et poussa Jamil à se rendre au Caire deux fois par an. Accompagné d'Amir, ils traversaient les sables du désert par la route de Rafah puis prenaient un ferry pour traverser le canal de Suez et arriver au Caire, à leur hôtel habituel, détruits. Ou plutôt semblables à des chiffons usés et humides qu'il fallait nouer solidement puis suspendre pour sécher.

Au bout d'un certain temps, la relation entre Yasser et Jamil s'était éteinte. Yasser, qui appartenait à la classe moyenne supérieure du Caire, avait cessé de répondre aux appels coûteux de Jamil vers l'Égypte depuis la Palestine, ainsi qu'aux divers messages que Jamil laissait à sa mère, « Tante Titi Hanim ».

Même s'il ne l'admettrait jamais face à Amir, il était clair que Jamil considérait cette rupture comme un acte cruel et empreint de préjugés de classe. Elle l'enferma dans sa douloureuse prison de complexes d'infériorité, devenant une véritable malédiction difficile à briser.

Amir avait beau essayer de lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une relation profonde et digne de confiance, mais bien d'une aventure construite uniquement sur ces voyages érotiques – lesquels, du moins pour le fils gâté d'Héliopolis, étaient terminés –, Jamil était prêt à retomber dans le même piège à chaque fois qu'ils allaient au Caire.

Amir connaissait certainement mieux que lui les dialogues du cinéma égyptien. La tendance des hommes locaux à faire la distinction entre leurs expressions romantiques séductrices, étonnamment adaptées à l'atmosphère touristique, et la réalité de ce qu'ils ressentaient vraiment : l'amour, l'absence d'amour ou l'indifférence totale.

Jamil revit, ce jour-là, Yasser en songe après plus de vingt ans sans avoir pensé à lui. Il n'avait plus parlé de lui à Amir, pas

même lors de leur séjour à Paris quatre ans plus tard. Ce qu'il n'aurait jamais imaginé, c'était de rêver que Yasser se trouvait dans le salon de l'appartement de Passy, lors d'une de ces fêtes qui ressemblaient à celles que Vincent aimait organiser de temps en temps. Pour Jamil, ce rêve sonna comme un réveil strident qui essayait de le ranimer, d'autant plus que Vincent et Yasser étaient dans les bras l'un de l'autre et sirotaient un étrange liquide bleu à l'aspect collant.

Lorsqu'il rouvrit les yeux pour de bon, il était déjà trois heures de l'après-midi. Il se sentit reposé, prêt à sortir seul de ce tombeau et à se diriger vers un lieu et un chemin plus clair.

La rencontre avec Karim fut étrange, déconcertante, et ne ressemblait en rien à leurs relations sexuelles lors desquelles Jamil s'était senti bien plus à l'aise. Ce sentiment transparaissait dans les réactions de Karim, qui semblait clairement embarrassé.

— Désolé, ils n'ont pas besoin de réceptionniste...

150

— Ah, donc... ?

— Mais plutôt d'un garçon de sauna le weekend.

— Tu veux dire... ?

— Oui.

Jamil se souvenait de sa première visite au sauna, à Tel-Aviv, à l'âge de dix-neuf ans. Il était avec son ami Nadir, de cinq ans son aîné. Nadir avait insisté pour que Jamil prenne la voiture de son père pour l'emmener à Tel-Aviv. Jamil venait tout juste d'obtenir son permis et avait répondu qu'il avait peur de conduire là-bas, surtout parce qu'il n'était pas habitué aux larges autoroutes à plusieurs voies. Il se souvenait encore de cette première odeur dans cette pièce sombre et brûlante. Un parfum de terreur, d'excitation et de désir d'autre chose. Il se souvenait encore de la première ombre, de la main qui avait caressé ses cheveux mouillés, de son hésitation d'une minute environ, avant de se laisser submerger par cet enfer de connaissance. Dès lors il n'y avait plus eu d'échappatoire, plus de retour en arrière. Impossible d'effacer l'instant passé qui allait se reproduire.

Une autre main s'était tendue, puis une autre, et encore une autre, jusqu'à ce que ce jeune corps ne semble exister que lorsque toutes ces mains rudes s'étaient accumulées sur sa peau, traçant des lignes nouvelles et secrètes, des zigzags inédits, des courbes qui se préciseraient avec le temps. Les mains s'accumulèrent et laissèrent leurs empreintes, agrandissant le corps, le faisant vieillir comme le bon vin, ou comme si on le faisait tremper dans du vinaigre de cidre pour l'adoucir avant de l'envoyer au septième ciel.

Ce fut également la première fois qu'il découvrit le métier le plus étrange de sa courte (mais pas forcément innocente) vie : celui de « garçon de sauna ». Une profession qui, par la suite, devint de plus en plus étrange pour Jamil, qui était devenu habitué de ce genre d'endroits, notamment lors de ses voyages dans différentes capitales du monde. Si les lois régissant le comportement des garçons de sauna étaient très strictes dans les villes occidentales – ou dans celles qui aspiraient à l'être –, les règles étaient plus souples dans les villes orientales. On attendait du garçon du hammam qu'il s'efforce de satisfaire les clients, quitte à participer. En revanche, le garçon de sauna, en Occident, devait rester impassible, discret, observer sans être vu, traiter ce lieu de plaisir comme l'on traiterait une simple chaîne de production de saucisses, et se limiter au nettoyage.

151

Ce premier soir, quand Jamil et Nadir étaient sortis du sauna, la voiture n'avait pas redémarré : le moteur était en panne. À l'époque, peu de gens avaient un téléphone portable. Un véritable désastre : c'était l'une des rares fois où Jamil avait demandé la voiture à son père depuis qu'il avait son permis. Il n'y avait aucune complicité entre eux, contrairement à la relation fusionnelle que Jamil entretenait avec sa mère. Son père le voyait comme un grain de sable dans l'engrenage, un enfant qu'il n'avait pas voulu engendrer. Jamil était tout le contraire de ce que son père avait espéré. Il trouvait son regard trop insolent, fait de tristesse et de rébellion. Jamil, quant à lui, regardait les amis de

son père d'un air étrange, plein de désir, sans jamais concrétiser cette tentation. Au fond de lui, son père avait peur de Jamil. Il redoutait de se réveiller un jour et de découvrir son fils impliqué dans une relation illicite avec l'un de ses amis, sous son nez, alors qu'il le surveillait de près. Ce serait bien plus qu'une simple trahison. Ce serait une abomination, à tous les niveaux.

Pour Jamil, à ce moment-là, le malheur était d'avoir dit à son père qu'il prendrait la voiture pour aller quelque part dans les environs. Mais le voilà maintenant à Tel-Aviv, à cent-vingt kilomètres de chez lui, dans un sauna pour hommes. Un scénario bien plus catastrophique qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer.

La présence de Nadir, qui s'y connaissait en la matière, lui avait sauvé la mise. Son ami s'était précipité dans le sauna pour demander si quelqu'un avait des câbles de démarrage. Pour rendre les choses encore plus bizarres, le seul à posséder un câble adéquat était un client assis au bar de la réception, presque nu à l'exception d'une serviette nouée autour de la taille.

L'homme avait couru se rhabiller et les avait aidés à redémarrer la voiture, mais il les avait avertis que si le moteur calait en route, ils seraient de nouveau bloqués. Jamil et Nadir étaient revenus donc, en cachette, tendus comme des cordes de violon. Cette expérience apprit à Jamil que la luxure avait un prix.

Le problème de la voiture était résolu, mais le souvenir du désir, qui se faisait de nouveau sentir, demeurait.

Jamil accepta le poste de garçon de sauna, puis Karim lui dit qu'il cherchait aussi un colocataire pour venir vivre avec lui et son ami kurde dans un « loft » vers Stalingrad.

Jamil passait à travers les « ouvertures obscures », pour reprendre l'expression neutre du métier, armé d'un flacon de désinfectant et d'un rouleau de lingettes parfumées qui tuaient toutes sortes de germes. Le souvenir des endroits qu'il avait nettoyés lors de sa toute première tournée revint à lui alors qu'il entra dans la première cabine du jour. Dans l'obscurité, il n'arrivait pas à distinguer les fluides résiduels des autres sécrétions. Il était obligé d'allumer la lampe qui n'émettait qu'une lueur faible ou de passer sa main sur les surfaces. Passer ses doigts sur du sperme visqueux, de l'urine, des préservatifs usagés, déchirés ou sortis de leur emballage sans avoir été utilisés pour une mystérieuse raison.

153

Dix ans plus tôt, il s'était retrouvé dans cette même cabine avec un homme d'origine africaine. Un vrai stéréotype. Ce jour-là, l'homme lui avait dit qu'il était la plus belle personne qu'il ait jamais connue, qu'il voulait l'épouser. À l'époque, ce genre d'homme ne lui plaisait guère.

Il ouvrit une autre cabine. *Pschut*, un coup de désinfectant dans l'air, craignant qu'une odeur désagréable ne l'assaille. Dans celle-ci, un jour, un Français lui avait dit :

— Faisons la paix par le sexe. Je suis Rabin et tu es Arafat.

Jamil avait abandonné l'homme qui était resté planté là, debout, prêt à lui mettre la teub dans la bouche. Il lui avait claqué la porte au nez. À cette époque, il s'autorisait ce genre d'actes de protestation.

Il entra dans une nouvelle chambre sombre, restée ouverte, et entendit un cri rauque. Il alluma sa lampe torche et découvrit deux créatures complètement nues.

— Pardon. Je croyais qu'elle était vide.

— Merde ! Dégage et ferme la porte !

S'il n'avait pas été garçon de sauna, il aurait peut-être prolongé ce moment de voyeurisme, demandé s'il pouvait se joindre à eux, ou se masturber, avec cette pointe de jalousie typique des vieilles dames.

Il réalisa alors que ce n'était pas le genre d'endroit où dénicher un Parisien riche et aisé. C'était un repaire de mecs mariés, de banlieusards et de provinciaux, de gars de passage qui ne cherchaient qu'un peu de plaisir physique et sensuel éphémère, sans projets à long terme.

Il entra dans la *darkroom* réservée aux orgies ou aux préliminaires de groupe. Il alluma sa lampe torche. Il découvrit un jeune homme assis, seul, en pleurs, dans la crasse dissimulée par l'obscurité. Il n'avait pas le droit non plus de serrer ce garçon dans ses bras pour le consoler. Il éteignit la lampe torche et poursuivit sa visite. Il lui fallait désormais partir en chasse des serviettes que les clients gardaient enroulées autour de la taille pendant leurs visites au club, sauf lorsqu'ils s'adonnaient à des ébats avec des amants passagers dans les cabines ou les recoins sombres.

Il ramassa les serviettes mouillées éparpillées à droite à gauche et pris aussi celles qui se trouvaient dans le grand tonneau où les gens les jetaient avant de partir. Elles n'étaient pas simplement imbibées d'eau et de savon, mais de mille-et-une autres choses. Mille-et-une histoires de chair et mille-et-un secrets d'hommes inconnus, dont il devait effacer les traces. Stériliser les serviettes. Les faire sécher. S'assurer qu'elles sentent à nouveau bon, qu'elles soient à nouveau fraîches, comme neuves.

Vint le tour des toilettes. Pourquoi diable les hommes aimaient-ils tant laisser des gouttes d'urine partout ? Le garçon de sauna devait aussi être le garçon des toilettes. Il devait les nettoyer plus souvent encore que les cabines. Dans les toilettes, il se passait des

choses qui écoœuraient Jamil. Elles étaient fréquentées par des gars aux fétiches extrêmes, des hommes qui, souvent, dans la vie de tous les jours, étaient religieux traditionalistes et homophobes. Au sauna – ou plutôt, dans les chiottes du sauna –, tous les masques tombaient. Il était le garçon de ménage et bien qu'il n'ait pas le droit de participer, ni même de jeter un coup d'œil ou de manifester la moindre émotion, Jamil détestait cet endroit, les toilettes du sauna. Là, la sainteté habituelle du corps laissait libre cours à ses sécrétions répugnantes ; là, le nuage des illusions se dissipait : celui de la beauté et celui de la vie éternelle. Après avoir frappé à la porte des toilettes, craignant qu'un des pervers ne l'ait laissée entrouverte pour attendre un autre fétichiste, Jamil pénétra les lieux. Il ferma les yeux. Il vit sa mère. Il me vit, moi. Il tira la chasse d'eau. Il rouvrit les yeux. Il souhaita un instant que l'eau soit limpide.

Puis, il ouvrit *réellement* les yeux.

Il vit son visage se refléter à la surface de l'eau.

155

Je vais te tuer, Vincent, toi et ton putain de Syrien.

Le garçon de sauna pouvait y entrer comme client uniquement le soir, entre vingt-et-une heures et la fermeture. Le club était moins fréquenté à ces heures-là. Que des loosers, ceux qui n'avaient nulle part où aller, des touristes solitaires cherchant à passer le temps pour éviter d'avoir à s'attabler seuls au restaurant. Chaque soir, Jamil espérait tomber sur une récompense qui lui permettrait de se racheter, mais la malédiction continuait de le hanter. C'était comme si les autres pouvaient sentir sur son corps l'odeur nauséabonde des serviettes sales, du désinfectant et des chiottes. Même lavé et relavé, personne ne l'approchait. Pas même les touristes solitaires. C'était comme s'il était devenu invisible, comme s'il souffrait de la gale à une époque où cette maladie avait disparu. Il suçait un sans-visage, l'inconnu lui saisissait la tête inclinée, se masturbait et éjaculait. Ensuite, il rentrait « chez lui ».

La maison ressemblait à une étable, de celles qu'on trouve dans les musées de cire ou les zoos des parcs d'attractions qui tentent d'imiter les enclos d'animaux sans se ruiner. Cette étable n'avait pas de chambres individuelles où chacun pouvait se reposer en paix et profiter d'un peu d'intimité. On dormait dans un espace commun, selon son propre rythme et en fonction de la quantité de drogue ingérée ou sniffée au dîner.

156 Jamil se contentait des somnifères que lui donnait son colocataire, Alan, un Kurde syrien. Ça lui permettait de s'absenter, de mourir temporairement. D'éviter ce qui se passait dans la pièce commune à l'aube ou au petit matin. Cette « pièce commune » se résumait à une table basse et rectangulaire, devant laquelle trônait un écran cassé, relié à un ordinateur portable défaillant. Elle était jonchée de détritrus divers : miettes de tabac, restes de hachich, morceaux de papier aluminium brûlé. Des taches, aussi. Des taches de café. D'innombrables taches de café qui persistaient depuis des lustres. Sans oublier celles de mayonnaise, de ketchup, de sauce kébab grecque et d'assaisonnement pour shawarmas syriens à l'ail. Un tas de bouteilles de bière vides, oubliées là depuis qu'on avait commencé à boire de la bière en canette plutôt qu'en bouteille dans cette maison. Au début, Jamil avait cru que la demeure serait le QG du groupe par lequel il avait rencontré Karim, que l'atmosphère y serait débridée, imprégnée d'odeurs de sperme et d'orgies. Il s'attendait à ce que son temps ne soit cadencé que par une tension sexuelle palpable et une érection constante, chez tout le monde et partout. Il imaginait que des hommes se baladeraient nus, leurs bites dansant doucement au-dessus de sa tête jusqu'à épuisement. Mais il n'y eut rien de tout cela. En fait, il était même rare que les trois colocataires se croisent. Et quand cela arrivait, les deux autres buvaient de la bière, fumaient du hachich, snifaient de l'héro ou de la coke, sous le regard tétanisé de Jamil. Terrorisé par l'expérience,

par l'éventualité de nouvelles chutes, de nouveaux effondrements. Il n'y eut jamais de sexe entre eux trois, pas même pour souhaiter la bienvenue à Jamil lorsqu'il emménagea. Karim lui révéla plus tard qu'Alan s'intéressait surtout aux femmes, même s'il l'avait rencontré dans un bar de cruising de la rue Charlot. Cela eut le drôle d'effet de le rassurer. Alan était jeune, beau, très soigné et élégant pour son âge et compte tenu de l'état plutôt indécent de l'appartement.

Un matin, très tôt, après avoir pris deux somnifères, fumé un joint et bu deux bières, Jamil fut réveillé par un étrange gémissement. La lumière du matin éclairait discrètement son champ de vision. Ouvrant les yeux, il vit les fesses blanches et nues d'Alan se tordre sur une brune allongée sous lui. Jamil referma aussitôt les yeux et resta immobile, craignant de faire un bruit qui brise ces instants d'extase. Il attendit, souriant dans son for intérieur, avec un léger pincement de culpabilité envers le garçon. Il avait l'impression d'avoir violé son intimité par son malheur. C'était comme si, par ce geste, Alan le rassurait. Cela se produisait une fois par semaine, surtout le weekend. Alan semblait agir lorsqu'il était certain que Karim n'était pas dans les parages et que Jamil avait ingéré suffisamment de substances pour ne jamais plus se réveiller. Même si un Airbus s'écrasait sur l'immeuble.

157

Même s'il s'agissait d'une étable illusoire, il y avait beaucoup d'espoir entre les murs de cette maison. Un espoir relatif, tranchant, mais qui, en même temps, avait la douceur d'une tape dans le dos. Relatif et tranchant, car il émergeait des décombres, et chaque chose positive qui se produit dans ces conditions est toujours plus intense que si elle se produisait dans une situation normale, sans détresse. C'était l'espoir d'une main sur l'épaule et d'un peu de tendresse : on a toujours besoin d'un lieu qu'on puisse appeler « maison ».

Jamil n'était ni jaloux ni dérangé par les râles nocturnes qui s'échappaient parfois du lit d'Alan. Au contraire, et même à

l'encontre de sa nature, il avait l'impression de percer le secret de ce beau jeune homme, qu'il se devait de protéger de toutes ses forces, car il lui avait procuré un moment d'excitation dans cette maison. Il se sentait comme revenu vingt ans en arrière, presque de l'autre côté de l'histoire, cherchant à désirer quelque chose sans éprouver de remords.

Puis, un matin, ce secret fut mis à nu. Par hasard ou selon le destin. Le secret, dont Jamil était le dépositaire, de cette passion fusionnelle qui se déroulait dans l'appartement aux premières lueurs de l'aube – si l'on peut dire que l'aube possède ses propres lueurs. Le secret qu'Alan gardait précieusement, serré entre ses jeunes cuisses pulpeuses, pour le dissimuler, le préserver dans le royaume qu'il avait bâti avec sa maîtresse.

Ce matin-là, le bleu des yeux de Jamil semblait plus éclatant que d'habitude. Il reflétait la lumière d'un soleil encore endormi. Une voix s'éleva du fond de la pièce. Sa voix d'il y a vingt ans.

158

Jamil, approche-toi !

Jamil s'assit au bord du lit, comme une mère attendant l'arrivée de son premier-né le jour de son mariage.

Lui, Alan et elle étaient comme des anges morts, montés aux cieux. Jamil tendit la main vers les lèvres charnues d'Alan, la fit glisser jusqu'à ses tétons, les caressa, la laissa se faufiler plus bas, comme pour s'assurer que le garçon était devenu un homme à part entière, prêt à faire des folies. Alan saisit la main de Jamil, la serra entre ses paumes et la guida vers la chatte de la brune à la coiffure étrange qui dissimulait les traits de son visage. Les doigts de Jamil caressèrent le vagin. Doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Alan lui prit la tête et la poussa vers « là-bas ». Jamil enfouit son visage entre les jambes de la femme. Il découvrait un fruit nouveau, qu'il n'avait jamais goûté auparavant. Il ne savait pas qu'il était si bon. Et lorsqu'elle lui caressa les cheveux, Jamil se redressa pour laisser Alan pénétrer la jeune fille avec une tendresse et une douceur qui lui étaient totalement nouvelles.

Alan se tourna alors vers Jamil, lui tendit la main et dit : « Allez, c'est ton tour ! »

Jamil s'approcha, hésitant. C'était sa première fois avec une femme. C'était comme nager dans un océan infini, où le plaisir résidait dans l'exploit de ne pas se noyer.

Après cette expérience, Jamil se sentit comblé et s'endormit le sourire aux lèvres. Il ne fut pas envahi par le sentiment de déception qu'il éprouvait habituellement lorsqu'un homme hypothétique et sans scrupule le rejetait après son orgasme, comme à chaque putain de fois. Non, il s'endormit en savourant la douce douleur qui persistait dans le bas de son dos. Après cette expérience, dans la solitude de la nuit et la dureté des inconnus et de leurs bruits de débauche, il cessa de se métamorphoser de « garçon de sauna » en client.

3

159

Le bruit des marteaux piqueurs dans la rue de concert avec les sirènes des ambulances qui n'avaient pas arrêté de retentir de la journée, sans raison apparente, réveilla Jamil. Il s'apprêtait à se lever pour prendre son service au sauna et, bien qu'il craignait encore que quelqu'un – peut-être originaire du pays – ne le voie travailler et nettoyer les chiottes (ce jour-là ou les jours précédents), il n'éprouvait plus autant de haine à s'y rendre aujourd'hui.

Quelque chose avait changé. Quelque chose en lien avec sa routine, ses habitudes quotidiennes, avec l'organisation qui avait fini par régir sa vie. Ces derniers jours, il avait découvert que les heures vides, qu'il remplissait d'angoisse, étaient un des problèmes qu'il devait éradiquer.

Se réveiller, se préparer, marcher jusqu'au métro, prendre le train de la station A à la station B, en subissant comme le reste du monde la cohue et les grèves après une vie passée en marge de l'animation citadine quotidienne, le tout combiné aux récents événements

survenus dans le lit d'Alan. Tout cela le remplissait d'une énergie qu'il ne savait comment exprimer, si ce n'était en attendant ce qui se passerait dans cet « après », lors de cette possible future rencontre à trois au lit (si jamais cela se reproduisait).

Karim ne resta pas longtemps dans l'appartement, même si le bail était à son nom, ce qui réussissait à leur donner l'impression qu'il était là avec eux. Il avait cessé de jouer le rôle qu'il tenait dans les souvenirs de Jamil et était devenu l'exemple typique du travailleur migrant qui peine toute la journée et rentre chez lui le soir pour s'allonger sur le matelas, fixer le plafond, fumer un joint et s'endormir.

Cependant, après le début des manifestations en Algérie et la diffusion massive d'images lumineuses et ensanglantées qui envahissait le cyberspace, le langage corporel de Karim changea. Il devint plus nerveux. Ses yeux restaient rivés sur l'écran de son téléphone, comme s'il attendait quelque chose, sans le mettre en mot. Il commença à rentrer plus tôt à l'appartement pour participer aux manifestations pro-Hirak à République et ailleurs. Il en rapporta des drapeaux et des T-shirts ornés des symboles de l'Algérie.

Puis, un jour, il quitta l'appartement pour ne plus jamais y revenir, après un vendredi de manifestations massives en Algérie qui l'avait contraint à prendre cette décision radicale. Ni Jamil ni Alan n'étaient à l'appartement quand Karim avait fait ses valises et disparu, du jour au lendemain. Deux jours plus tard, il appela Alan pour l'informer qu'il était rentré auprès de sa femme et de ses enfants à Oran, qu'il était las de sa vie misérable à Paris. Ils avaient l'appartement pendant un mois et vingt-deux jours encore. Après cela, il leur faudrait trouver un moyen de convaincre le propriétaire de renouveler le bail même si leurs papiers n'étaient pas en règle. Ou alors, ils pourraient essayer de trouver un nouveau colocataire parmi les demandeurs d'asile munis d'un titre de séjour, afin de prolonger le bail.

Cette galère avec l'appartement n'impacta nullement Jamil, qui était désormais habitué à de telles menaces existentielles. Non, ce qui le choqua (sans toutefois le bouleverser profondément), c'était cette apparition soudaine, dans l'image mentale qu'il se faisait de Karim, de sa femme et de ses enfants. Comment avait-il pu supporter cette double vie et la douleur d'être séparé d'eux ?

*

Le téléphone sonna. Il n'en croyait pas ses yeux, *Vincent* ? La première fois que son nom apparut sur l'écran, il ne répondit pas. Avait-il envie de lui avouer qu'il ne pouvait pas vivre sans lui ? Qu'il le voulait de nouveau, qu'il était désolé, qu'il devait faire table rase des derniers mois, les oublier complètement ? Jamil se demanda d'ailleurs s'il aurait réellement voulu les effacer, faire comme s'ils n'avaient jamais existé, comme si rien ne s'était passé. Une période floue, sans traces visibles.

161

Mais le téléphone sonna de nouveau. La voix à l'autre bout du fil était étrange et rien ne vacilla en Jamil.

— J'espère que tu vas bien, dit Vincent, comme s'il ne l'avait pas mis à la porte deux mois plus tôt. Je voudrais t'inviter à une fête à l'appartement. J'adorerais que tu viennes. J'ai invité tous nos amis.

Nos amis ?!

— C'est un brunch, dimanche prochain. Sois à l'heure. Et n'apporte rien. Une bouteille de vin au maximum, si tu veux vraiment.

— *D'accord*. Bisous, dit Jamil, incertain d'avoir ajouté quelque chose sans s'en rendre compte.

La nuit venue, ce moment où tout devient intensément réel, Jamil eut l'impression que quelque chose le transperçait pour s'enraciner en lui. Le poids de la conscience qu'il laissait toujours les décisions concernant son destin entre les mains d'autrui. Des hommes plus âgés, de classe supérieure, plus riches, ou simplement plus influents. Il pensait s'être débarrassé de ce réflexe, mais voilà qu'il

était revenu. Aussi, le matin du dimanche arrivé, il décida d'aller à la fête même s'il savait pertinemment que cela signifiait rechuter.

Il y avait une énergie, une brèche, qui lui disait qu'il devait continuer à jeter un œil à ce monde de temps à autre, continuer d'y chercher sa place. Les opportunités n'y manquaient jamais. Et c'était le seul moyen d'échapper au destin tragique de garçon de sauna. Le garçon qui ne redeviendrait plus garçon.

Ce jour-là, la routine qui l'avait rendu heureux jusqu'à présent lui fit l'effet d'une mer déchainée. Les stations n'étaient plus les mêmes. Les visages semblaient appartenir à des étrangers venus soudainement envahir la ville. L'odeur de sueur l'étouffait.

4

162

Depuis qu'il en avait été expulsé, Jamil n'avait pas remis les pieds rue de Passy ni dans les rues adjacentes. En fait, il n'était même pas allé sur l'autre rive, dans le xvi^e arrondissement, près des Champs-Élysées ou de l'Arc de Triomphe. Il faisait tout son possible pour éviter l'ouest de la ligne 6. Plus il se baptisait avec l'eau bénite de la routine de l'autre côté de la ville, plus il lui semblait inutile de se rendre dans ces quartiers. Plus il recevait d'argent – aussi peu que cela soit – en échange du nettoyage des différentes surfaces (sombres, claires, en tissu ou en papier) des excréments d'inconnus, de leur semence, et des fluides de leurs désirs, plus il donnait de valeur à ces bouts de papier et estimait qu'il ne devait pas dépenser ce qu'il venait de gagner à la sueur de son front. C'était ce que lui disait sa grand-mère, des siècles auparavant, lui conseillant aussi de ne pas fouiller dans sa tirelire éternellement vide. Un changement radical s'était produit dans sa vision de l'argent. Il devait en prendre par tous les moyens à ceux qui en possédaient : il le méritait, il y avait plus le droit qu'eux ! Avec l'argent gagné en travaillant de longues heures les weekends et les jours fériés, sans compter les pourboires,

il éprouvait une sorte de dédain à visiter l'ouest de la ville et se contentait des quartiers populaires et bohèmes pour faire son shopping et se divertir.

Ce dimanche-là, son désir de paraître fort et indépendant le motiva. Il souhaitait à tout prix montrer qu'il était sorti indemne de la séparation, qu'il menait une belle vie, libre, dans laquelle il découvrait de nouvelles facettes de sa personnalité et des penchants qu'il n'aurait jamais pu développer s'il était resté en couple avec Vincent.

Il se préparait mentalement pour une conférence, longue et pleine de dignité, à livrer à quiconque serait présent à l'évènement. Surtout à Valérie, qui accourrait vers lui pour l'interroger sur *sa vie après Vincent*. Avant même qu'elle ait pu se jeter dans ses bras pour consoler son cœur brisé, il la poignarderait en lui révélant son bonheur dans les quartiers populaires, authentiques et spontanés, loin de la superficialité et de l'arrogance du milieu artistique bourgeois.

163

5

Rue de L'Alboni. Jamil, après tout ce temps, découvrit l'existence de cette rue qu'il fallait emprunter en direction de la place circulaire, pour ensuite tourner à gauche vers Passy.

Il était plus que certain que, pendant toutes ces (nombreuses !) années, lorsqu'il quittait la station de Passy, il s'était toujours retrouvé directement dans la rue du même nom et se dirigeait ensuite par automatisme vers l'appartement situé juste après le centre commercial.

Mais ce jour-là, il prit conscience que les choses étaient différentes, et qu'il y avait une rue au milieu de la rue suspendue ! Une rue avec un nom et une date. Cela changea sa perception du lieu : tout, dans le quartier dont il avait été expulsé de manière pour le moins humiliante, lui semblait désormais différent.

Le plus étonnant, c'était qu'il n'éprouvait aucune nostalgie, aucun désir de revenir. En marchant dans la rue, il se sentit envahi par le besoin d'être reconnu, de ressentir, même symboliquement, qu'il avait jadis appartenu à cet endroit. Du moins, c'est ce qu'il croyait.

Avant même d'atteindre la porte de l'appartement, il s'imagina un scénario où tout le monde se précipitait pour l'embrasser, le serrer dans ses bras. Ou plutôt, il s'y prépara mentalement. Mais rien de tout cela ne se produisit. Pendant qu'il traversait le salon, on ne déposa rien d'autre que des baisers froids et fugaces sur ses joues, suivis de quelques mots, à la façon des Français, qui se font la bise et passent à la joue suivante sans prendre le temps de se connaître vraiment (sauf dans leurs relations les plus intimes).

Même Valérie, qu'il haïssait de tout son cœur, n'apparaissait pas parmi les visages qui défilaient devant lui. Il voulait qu'elle se jette sur lui, comme à son habitude, qu'elle l'inonde de toute sa fausseté, pour qu'il sente que l'appartement lui appartenait encore, en esprit au moins. Lorsqu'il demanda où elle était, un des amis grisonnants de Vincent répondit d'un ton sarcastique :

— Ah, Valérie ? Elle est en prison à Tel-Aviv.

— Quoi ? Mais qu'est-ce qu'elle fout à Tel-Aviv ?!

— Elle est partie en vacances avec son nouveau copain après qu'il l'a suppliée de l'accompagner. Tu sais ce qu'on dit, Tel-Aviv est une ville merveilleuse, un véritable havre de liberté au Moyen-Orient... Bref, on fait ce genre de choses par amour. À l'aéroport, ils ont arrêté son copain sous prétexte qu'il était membre du mouvement BDS français, puis ils l'ont expulsé. Quand il a refusé de partir, ils l'ont emprisonné. Valérie a dû quitter l'aéroport et maintenant, elle est là-bas, coincée à Tel-Aviv, seule, dans un hôtel, à attendre sa libération. Ça a fait la une de tous les journaux. Tu n'étais pas au courant ?

Jamil était aussi abasourdi par la nouvelle que par sa réaction. Il laissa échapper un rire si étouffé qu'il ne s'entendit même pas.

La malédiction engendrée par sa haine envers elle l'avait enfin frappée ! Mais au mauvais moment et au mauvais endroit.

Il s'arrêta ensuite face à Vincent, qui paraissait joyeux et anxieux, comme toujours. Il le prit dans ses bras. *Ça va... Ça va... Voici Omar... Salut... Comment vas-tu ? Enchanté...*

Ah ben, voyons... Omar était un client qui venait au sauna tous les dimanches ! Il faisait partie de ceux qui baisaient dans le noir et laissaient les cabines dans un sale état. Jamil devait ensuite les nettoyer et les désinfecter minutieusement. Omar lui-même parut surpris. Il l'avait visiblement reconnu. Comment aurait-il pu ne pas se rendre compte que Jamil était le garçon de sauna ? Enfin... ce n'était pas *vraiment* un garçon. Oui, Omar était un de ces clients exigeants du dimanche, de ceux qui avaient des fétiches bizarres.

Il y avait ce jour-là dans les yeux d'Omar, une lueur semblable à celle qu'il y avait eu un jour à bord de ce misérable bateau surchargé qui avait failli les noyer. Il l'avait pris de Turquie jusqu'en Grèce après avoir quitté Alep, une ville désormais faite d'amoncèlements de morts et de cadavres. D'Alep, il avait pris la direction de la frontière turque, avait atteint Gaziantep, Istanbul, et enfin la côte ouest de la Turquie. Sur le bateau, ce jour-là, désormais si loin de son point de départ, il avait aperçu un yacht scintiller dans l'obscurité. Une fête avait lieu sur le toit, égayée par de la musique et des jacassements. Il avait entrevu des hommes aux cheveux argentés avec autour du cou des chaînes qui semblaient éclater tellement elles étaient brillantes. Ils se déhanchaient, des coupes de champagne à la main. Parmi eux, aucune femme.

Plus tard, il ne fut plus certain que ce qu'il avait vu était réel ou n'avait été qu'un mirage causé par la fatigue. Il était sûr d'une chose, cependant : après avoir vu un homme charmant d'une cinquantaine d'années embrasser un jeune homme à la proue du yacht, il s'était dit : « Je reviendrai ici, sur mon propre yacht. Je boirai du champagne avec un homme aux cheveux et aux

vêtements argentés, et je me bourrerai la gueule d'amour et de bonheur. Puis je l'embrasserai avidement et je vomirai la chaleur de cette extase. Je le ferai. Ou je mourrai maintenant. Je ne retournerai pas d'où je viens. Non, je n'y retournerai pas. »

Cette décision l'avait accompagné de la Grèce à la Bulgarie, puis en Autriche, en passant par la Hongrie, jusqu'à son installation dans un camp pour réfugiés homosexuels près de Berlin. Après avoir obtenu les documents lui permettant de voyager en Europe, Omar avait fui pour Paris en bus. Le trajet qui séparait les deux villes dura plus de vingt-six heures.

À Paris, Omar atterrit dans un bar fréquenté par des hommes aux cheveux argentés, où Vincent l'attendait.

*

La voix de Vincent s'éleva au-dessus du brouhaha des conversations et le sortit de son état de choc :

— Mesdames et Messieurs... Je suis si heureux de votre présence. Vous représentez différentes étapes de ma vie et ensemble, vous façonnez mon identité et mon existence. C'est pourquoi il est si important pour moi de vous voir toutes et tous réunis ici, en ce jour si particulier. J'ai le plaisir de vous annoncer qu'Omar et moi allons nous marier le mois prochain.

Tout le monde se mit à applaudir, tandis que Jamil, de son côté, eut l'impression qu'un seau d'eau froide rempli de gros morceaux de glace lui avait transpercé le crâne, le cou, et que des flocons de givre s'étaient logés entre sa chemise et son dos nu.

Fils de pute. Personne n'entendit Jamil prononcer ces trois mots à cause du joyeux chahut qui affluait de partout.

Après ce brunch, il ne se glissa plus jamais dans le lit d'Alan et de sa copine.

عندما يسقط الجسد
Lorsque le corps tombe

*Dernière page
Boussole déjantée
Weekends passés par ici
Matins faisant trembler l'endroit
Les fêtes officielles se sont déroulées dans une grande sérénité
La boussole qui déjante
Des saisons qui s'étirent d'une rive à l'autre
Que le fleuve rejette aux confins des frontières
Et la place est placée
Arbres nus, obscurité
Vert explosif et pluie
Soleil chaud et nu
Fin de semaine
Les prémices de l'aube
Fêtes officielles
Le temps est devenu l'ombre dans l'espace
Et la sortie poussière pour une histoire.*

167

*

Une application de rencontres anonymes me demande de mettre à jour la description de mon profil pour avoir plus de succès.

La première chose que je fais, c'est changer mon âge. Au lieu de quarante-huit, je mets trente-huit ans. Franchement, tout le monde ment sur son âge. À quarante-huit ans, difficile d'engager la conversation, sauf peut-être avec des escorts qui finissent par vous demander de l'argent. Ou avec un jeune en quête d'une figure paternelle perdue, d'un *sugar daddy*. Dans cette vie, tout le monde cherche un père perdu ; mais un père ne peut pas chercher un autre *daddy*.

Dans une autre vie, j'aurais écrit sur mon profil :

La vie est ennuyeuse

Insensée

Je ne vois pas l'intérêt de notre conversation

Ni dans ton parfum cher et vulgaire

Ni dans la couleur de ton polo de marque

*Ni dans ta montre étincelante qui remplit désormais ma vie de
poussière inutile*

Nos conversations n'ont aucun sens

Je n'ai plus l'énergie d'en trouver un

Quand on parle de la couleur de ma voiture

Ou encore de la puissance du moteur

Ou de combien elle consomme.

*Ma voiture m'a emmené sur une plage
pleine de déchets en plastique*

168 *Aux souvenirs enfouis*

Au sable collant

Sel puant le poisson pourri

La vie est pourrie

Et n'a aucun sens

Je ne trouve aucun sens à ton poing moite

Alors qu'il se pose sur mon épaule

Ni dans la marque de tes faux sous-vêtements

...

Je pourrais trouver un sens

Dans ce que ton corps expulse

Dans l'abîme qui te sépare de toi-même

Dans tes fluides

Dans la salive qui contamine mon cou

*Dans l'urine chaude qui s'écoule d'un corps froid
sur ma poitrine*

Dans le goût du sperme que tu m'injectes

En m'en laissant quelques gouttes dans la barbe

Avale-le

Je m'en vais...

Vers un sens

Tout a du sens !

Je n'ai pas écrit ça sur mon profil. Je le relis souvent néanmoins pour me convaincre que c'est tout ce que je veux, que c'est tout ce qu'il me reste à désirer.

J'ai simplement changé mon âge de quarante-huit à quarante ans, pas trente-huit. Inutile d'exagérer. En quelques secondes, je reçois des dizaines de messages à la fois. Je suis ravi. Il semblerait que cette méthode fonctionne. Je vais enfin vivre une expérience sexuelle complète (y compris anale !) après des mois en cale sèche.

J'écris à trois gars en même temps. Une de ces conversations devrait bien déboucher sur une rencontre. Je joue l'expert en séduction. J'essaie d'exciter au maximum mon interlocuteur, jusqu'à ce qu'on s'envoie des photos et qu'on échange nos numéros de téléphone pour organiser un rendez-vous dans un rayon de vingt kilomètres autour de là où je suis. Tous trois me demandent ce que je kife, ce qui m'excite.

169

Tout m'excite, pourvu que ce soit du concret. Pourvu que ça se matérialise réellement, physiquement, sur cette terre. Je leur pose à tous les trois la même question, en même temps, en répétant exactement la même phrase :

— Qu'est-ce que tu vas me faire faire quand on se verra ?

D'après mon expérience de vétéran, cette phrase suffit à exciter l'imagination de n'importe quel gars derrière l'écran et à faire monter la température. Ensuite, il énumèrera tout ce qu'il souhaite me faire :

— J'ai envie de te tirer par les cheveux et de te jeter à terre.

— Waouh... quoi d'autre ?

- Après ça, je veux...
- Envoie-moi une photo de toi.
(il envoie la photo).
- Tu vois ça ? Je vais tout te mettre dedans.
- Hmm, ça a l'air tellement bon !
- Je viens toujours trois fois. Tu tiendras le coup ?
- Tu ne me connais pas encore...
- Je suis vraiment chaud.
- Rencontrons-nous.
- Oui, j'arrive. Prépare-toi. Un instant...
- D'accord.

Puis, un phénomène étrange se produit et se répète dans les trois cas, même avec le gars de huit ans mon aîné. Ils se volatilisent, l'un après l'autre. Sur leurs profils, les points verts indiquant leur présence en ligne se transforment progressivement en espaces vides. Je vérifie si j'ai désactivé mes données mobiles par erreur.

170

Rien n'arrive par hasard.

Voilà les sensations fortes, qui n'ont rien à voir avec l'âge, que procure le monde virtuel. Les gens ont peur de se rencontrer physiquement, c'est tellement difficile, alors ils s'excitent sur le net.

J'arrête de m'en vouloir. Ça n'a rien à voir avec ma laideur ni avec le fait que je sois devenu une créature répugnante dont personne ne veut.

- ...
- Où es-tu ?
- ...
- Tu veux l'adresse ?
- ...
- T'es parti ?
- ...
- Hé !

J'avais décidé de retourner à Paris, ville qui, pour moi, ne portait plus la charge émotionnelle négative passée. Un petit tour des saunas, où les corps anonymes se heurtaient sans encombre.

Le but de la visite était très clair. Ça m'arrivait rarement étant donné que j'avais souvent tendance à inventer des raisons pour voyager. Des raisons pour me convaincre, moi, plus que les autres.

Ma carrière dans les affaires et la gestion culturelle évoluait, et j'accédais au poste prestigieux de directeur de l'une des plus importantes associations civiques de Haïfa. Elle s'occupait de culture et, plus particulièrement, de culture rétrospective, essayant à tout prix de raviver la vie culturelle palestinienne d'avant la Nakba, d'une manière qui frisait parfois le ridicule (du moins à mes yeux). Mes déplacements pour des conférences, des réunions de recherche ou pour commémorer les différentes journées de la mémoire s'étaient alors multipliés. Il s'agissait d'événements difficiles à trouver sur les réseaux sociaux, car totalement marginaux et inconnus.

171

Malgré mon poste prestigieux et mon salaire généreux, un grand vide s'était installé au fond de moi, une paralysie que je dissimulais, enfouie dans un ventre qui s'élargissait de jour en jour. Une boule vide, remplie d'air, qui finirait par exploser en moi. Je me sentais responsable de cette mascarade. J'avais l'impression de vendre des illusions, de créer de faux souvenirs de ce patrimoine culturel, dans le seul but de remplir les objectifs de l'association. Rien d'autre.

Je me suis retrouvé prisonnier des années 30 et 40 du XX^e siècle. Je contribuai à réinterpréter cette période pour servir les intérêts de l'association, sans vérifier concrètement l'exactitude des événements et des détails. J'ai succombé au mythe romantique du jardin perdu qui prévalait dans la société. L'idée que tout, dans la Palestine d'avant 1948, était un paradis terrestre. Paradis soudainement anéanti, comme si une bombe nucléaire s'était abattue sur

ce monde parfait en quelques heures, le réduisant en cendres et le rayant définitivement de l'Histoire.

Lorsque je percevais des lacunes ou des incohérences, je les comblais au plus vite pour que cette image reste parfaite et utopique. Cela eut pour conséquence d'accroître mon aliénation et alimenta une solitude grandissante. Je ne dévoilais ma véritable nature ni aux employés de l'association ni dans les cercles culturels et sociaux avec lesquels elle était en lien, car ces deux mondes n'étaient pas forcément séparés.

Alors que je me laissais bercer par ces fables, une seule chose m'obsédait : trouver un partenaire sexuel. Avais-je perdu mon pari avec moi-même, mon désir s'était-il évaporé ? Non, il n'avait pas disparu. Au contraire, il s'était intensifié même, il était devenu de plus en plus fort et plus ce désir grandissait, plus l'obsession m'en-vahissait : je devais me prouver à moi-même que j'étais toujours désirable, que j'étais encore attirant, sexy, mince, que je pouvais séduire qui je voulais, n'importe quand, n'importe où, sans hésiter. Et à n'importe quel prix, même au travail, et surtout dans mon bureau.

Les weekends à rentrer bredouille, sans pioche notable, se transformèrent en enfer au travail. Mesquinerie. Nervosité. Amertume. Harcèlement des employés. Disputes et querelles au sein du groupe d'amis et de collègues de Haïfa, où je vivais.

Je décidai de me rendre à Paris sous prétexte de chercher des financements pour un documentaire sur le théâtre palestinien d'avant la Nakba. Mon plan était de visiter un sauna différent par jour, en commençant par les plus « difficiles ». Ceux qui étaient pleins à craquer d'hommes jeunes et musclés, où régnait une concurrence féroce, presque désespérante. Je passerais ensuite aux saunas plus petits des quartiers populaires, où la tranche d'âge augmentait, mais où s'amenuisaient, drastiquement, les standards.

J'étais déjà retourné à Paris depuis 2001, mais la visite que Jamil m'avait faite en rêve avait tout bouleversé. Je ne l'avais pas revu depuis plusieurs années, depuis la fin de notre amitié. Ou, plutôt, depuis qu'il y avait brutalement mis fin le lendemain du 11 septembre.

Il m'est apparu comme ça, sans prévenir, deux jours avant mon voyage. Comme toujours dans les rêves, les images étaient floues, superposées, fugaces. Il défilait sur le tapis rouge à Cannes (ma conscience me disait que c'était Cannes, sans me donner d'explication superflue : je l'avais deviné tout seul). Il portait une étrange veste incrustée de cristaux. Lorsqu'il passa sous mon regard attentif, il me dit qu'il habitait là – en désignant du doigt la légendaire Île Saint-Louis, au cœur de Paris. Dans ce rêve, Cannes, ville côtière du sud, et Paris, ville du nord, ne faisaient plus qu'une. Ce rêve me plongea dans un tourbillon d'émotions fait d'angoisse et de terreur, et cette anxiété me hanta tous les jours qui s'en suivirent, de mon voyage en avion jusqu'à mon arrivée « là-bas ».

173

Après une tournée désastreuse dans les saunas du centre – un échec dû à ma peur malade de ne pas être vu ni remarqué –, j'ai mis les pieds dans un de ceux du nord-est, à moitié populaire. Je l'avais déjà fréquenté ces dernières années, lors de mes séjours à Paris. En semaine, tard le soir, quand je voulais toucher le fond de la ville, me persuader d'être une créature rejetée. Quand je voulais m'assurer que j'avais la capacité de me fondre dans le monde des marginaux conscients de leur condition. Mais pendant tout ce temps, je n'étais jamais parvenu à incarner l'authentique rejeté. Quand j'ai aperçu Jamil errant entre les cabines, ramassant des serviettes souillées, j'ai d'abord cru à une

hallucination, comme dans un de ces rêves qui m'avaient hanté ces derniers jours.

Je me suis aussitôt souvenu qu'il fallait se pincer pour vérifier si l'on était endormi. J'ai donc pincé mon genou nu, comme une mariée s'assurant que c'est bien le jour de son mariage. Une douce douleur m'a parcouru, noyée sous les gémissements de plaisir, vrais et faux, provenant des cabines fermées. Jamil, ou son fantôme, était chargé d'anéantir la saleté, de tout désinfecter et de sécher avec de l'alcool et du papier absorbant. Aucun moyen d'y échapper. Nous n'aurions pu nous éviter que si je sortais le visage caché. Mais je n'avais pas envie de partir. Je me suis approché du fantôme et j'ai tapoté sa chemise blanche.

— Désolé, pas de relations sexuelles avec les clients, répondit-il dans un français tranchant et formel.

— Jamil ?!

174

Il s'est tourné vers moi et, à cet instant précis, j'ai dû décider comment se dérouleraient nos retrouvailles après toutes ces années et dans ces circonstances. Je n'ai pas réfléchi longtemps. Je me suis jeté sur lui et l'ai serré dans mes bras, sans lui laisser le temps de penser.

J'étais fou de joie. C'était vraiment lui. Ce même regard insolent et malicieux qui vous donnait l'impression que le monde entier – toi y compris – lui devait quelque chose. J'étais soulagé qu'il n'habite pas à Saint-Louis, que ses pieds ne foulent pas le tapis rouge de Cannes, mais un parquet sombre et humide qu'il devait balayer et cirer à la fin de chaque journée de travail.

Il se mit alors à répéter inlassablement, sanglotant contre ma poitrine :

— Pardonne-moi, pardonne-moi !

Je ne savais pas ce que je devais lui pardonner. Le réceptionniste ne nous laissa pas le temps de mesurer tout ce qui nous avait séparés et que je devais venger ou, au contraire, lui pardonner.

— Jimmy, qu'est-ce que tu fous ?! Il y a des règles. Tu n'as pas le droit de faire des trucs avec les clients. Allez, au travail ! Attends encore deux heures et après tu pourras faire ce que tu veux.

Jamil me regarda, les yeux en larmes derrière ses lunettes embuées par la chaleur des retrouvailles et la vapeur du hammam. Il me demanda de le retrouver deux heures plus tard dans le bar d'à côté. Et de partir immédiatement.

Il ne voulait pas qu'on reste ensemble dans cette configuration – moi, client, et lui, garçon de sauna – pendant des heures, collés l'un à l'autre. Il allait essayer de me rembourser l'entrée de sa poche. J'ai mis ma main sur sa bouche pour le faire taire et j'ai secoué la tête, puis je suis allé dans le couloir pour me préparer à partir. Un couloir comme un long vestiaire, endroit idéal pour un peu de voyeurisme. On pouvait y étudier les autres une fois qu'ils étaient entrés (chose qui évitait ensuite de chasser en vain à l'intérieur) et pendant qu'on se préparait à déguerpir (pour être sûr d'avoir épuisé toutes les options avant de partir et de le regretter plus tard).

175

— C'est vraiment dommage que tu partes, me dit une voix en français. Tu as un beau cul, j'aurais été ravi de m'en occuper.

Je me retournai. C'était exactement ce que je cherchais : un homme d'un certain âge, avec une carrure typiquement française, de petits yeux rapprochés et un long nez, à la Daniel Auteuil.

Dans un monde sans chimères perturbantes, j'aurais dû lui répondre, me déshabiller et le suivre. Mais j'avais promis à Jamil de partir. Jamil. Toujours Jamil. Je me suis de nouveau pincé le genou, puis j'ai privé celui-ci de sa nudité une fois pour toutes.

J'ai souri à ce Daniel Auteuil version marginalisée et je suis parti au pays des regrets.

Jamil était assis en face de moi. Sa silhouette couvrait complètement l'homme assis derrière lui. Un homme âgé, habitant

d'un quartier populaire au bord de la pauvreté selon les critères européens. Je l'observais, ni par admiration ni pour rattraper le temps perdu à attendre Jamil. Il avait la cinquantaine et son comportement en témoignait. Dans six ans, j'aurais son âge. Son calme et sa sérénité étaient étonnantes. Comment pouvait-on rester assis seul dans un bar aussi longtemps sans se sentir mal à l'aise, sans regarder autour de soi, sans rien faire d'autre que fixer la rue ? La scène me fascinait. Il y a des gens qui ne cherchent rien, qui vivent simplement ainsi, sans compter ce qu'ils ont gagné ni ce qu'ils ont perdu. Il vivait assurément dans le quartier.

176

Il devait se contenter d'un simple studio au dernier étage, sous les combles, ce qui lui donnait l'impression d'être le premier à voir la pluie, à être touché par le soleil. Il se levait, buvait son café, fumait. Il descendait à la boulangerie puis au bar, ou inversement. Il allait au marché pour acheter ce dont il avait besoin à meilleur prix qu'au supermarché. Il flânait dans la ville, puis rentrait chez lui. Il devait avoir un emploi à temps partiel pour ne pas perdre les droits à sa retraite. Vendeur de billets de métro ou de cinéma, bibliothécaire, peut-être adjoint à la bibliothèque de la mairie d'arrondissement. Comme j'aurais aimé avoir une vie pareille ! Pourquoi l'avais-je fuie ? Ce gars semblait se foutre que son quartier soit sur le fil du rasoir de la misère et de la dangerosité. Non, il laissait le hasard décider de son destin. Je me surpris à m'en vouloir de craindre autant les limites. Je voulais expérimenter, mais j'avais une peur bleue d'en payer le prix.

La scène changea. Jamil apparut dans mon champ de vision. Après avoir découvert (disons plutôt, m'être assuré) qu'il n'était *rien* devenu, mon intérêt pour lui s'était estompé, voire avait complètement disparu.

Les années m'ont appris à reconnaître un toxicomane à ses yeux, plus précisément aux vaisseaux éclatés qui les sillonnent. Il répétait des phrases incohérentes, sans jamais me poser de questions sur

moi, sur ma vie, sur mon lieu de résidence, sur mon travail. Ni même si j'étais célibataire ou en couple.

Son verbiage laissait entendre que j'aurais dû tout savoir de lui, comme si les faits et gestes de sa vie avaient leur place dans les journaux et sur tous les sites web.

— Tu as sûrement entendu dire que j'ai rompu avec Vincent ?!

— Non.

— Lui et Omar se sont mariés. C'est un réfugié syrien.

— ...

— On est devenus amis, Omar et moi, contrairement à ce que j'aurais imaginé. L'appartement qu'on loue est à son nom. C'est mon seul ami ici pour le moment.

— Bien.

L'homme derrière Jamil, dont l'autosuffisance et la solitude m'avaient intriguée auparavant, sortait maintenant un smartphone. Le voilà en train de parler à quelqu'un. Il y avait donc d'autres gens dans sa vie. Elle n'était pas aussi stérile que je l'avais imaginée, cette solitude qui m'avait tant fascinée.

177

— Omar a été plus malin que moi, ajouta Jamil. Il a assuré son avenir. Il héritera de tout si Vincent meurt. L'appartement, la galerie, les œuvres d'art, les antiquités. Absolument tout.

— Je ne pense pas que les choses soient aussi simples.

— Je vais les voir tous les deux jours, rue de Passy. Ils m'ont dit qu'ils aimeraient bien un plan à trois. Mais tu sais, j'ai découvert que je ne suis pas gay. Ah oui, je ne te l'avais pas dit !

J'étouffais. Je ne voulais plus rien entendre. Je me suis levé doucement.

— C'était un plaisir de te voir, Jamil. Je dois y aller. Au fait, je ne suis pas malade. Je n'ai jamais été malade. Même quand ils ont découvert les traitements antiviraux, je n'en ai pas pris parce que *je n'étais pas malade*.

— Fantastique... Tu repars quand ?

— Dans deux jours.

— Je voudrais te présenter Omar et Vincent. Tu veux qu'on leur rende visite demain ?

Jamil avait oublié que j'avais rencontré Vincent, que j'étais déjà allé à l'appartement rue de Passy, cette nuit fatidique.

— Mais demain c'est lundi. C'est le début de la semaine. C'est un peu bizarre, non ?

— Mais non, il n'y a rien d'étrange. Je te rejoins ici. Donne-moi ton numéro et on se tient au courant sur WhatsApp.

Soudain, j'ai éprouvé un ressenti passer pour les distances de sécurité que j'avais toujours maintenues, et pour la coquille dans laquelle je me réfugiais chaque nuit, où je dormais pour éviter tout danger.

— D'accord.

L'homme aux cheveux blancs s'est levé après être resté assis seul longtemps. Il a sorti une écharpe ornée de l'écusson du PSG, et s'est mis à scander le nom de l'équipe, ainsi que d'autres slogans que sur le moment je n'ai pas compris. Il a quitté le café et rejoint un groupe de personnes, toutes enveloppées dans la même écharpe. Certains se sont pris dans les bras, puis la foule a continué à marcher comme lors d'une manifestation.

178

6

Cette nuit-là, j'ai vu dans mes rêves plusieurs personnes qui faisaient une orgie sans être nues. J'ai reconnu des visages, surtout ceux des *amis* du bosquet de quand on était petits, qui avaient désormais atteint l'âge mûr. Jamil était là, lui aussi. Deux d'entre eux me toisaient avec insolence :

— Regarde seulement. On ne veut pas de toi, même si on est vieux.

Je me suis réveillé bouleversé et fiévreux, comme après un mauvais cauchemar.

Je suis entré dans l'appartement rue de Passy pour la deuxième fois de ma vie, cette fois-ci accompagné de Jamil. J'avais l'impression qu'il connaissait les lieux comme sa poche, qu'il en faisait toujours partie. Jamil m'a présenté à Omar, qui semblait très aimable. Il a aussi laissé entendre qu'il existait, entre eux, une connexion qui dépassait l'amitié. Quelque chose dans leur langage corporel me fit comprendre qu'ils étaient les véritables propriétaires des lieux, qu'ils étaient le couple et que je n'étais qu'un invité. Puis, Vincent est arrivé. Du moins j'ai supposé que c'était lui. Il avait l'air inquiet, âgé. Il ne me reconnut même pas. Comment aurait-il pu ? Le soir de la fête, il m'avait à peine aperçu.

— Vous avez entendu ? Notre-Dame brule !

Nous avons échangé un regard, ne sachant pas comment nous comporter, étant donné que nous étions étrangers.

179

J'eus l'impression de vivre un énième rêve. Je me pinçai la cuisse, selon la vieille habitude populaire.

Non, ce n'était pas un rêve.

Vincent se mit à hurler, à pleurer et à se gifler le visage, désespéré, révélant ses côtés les plus sombres.

Jamais de ma vie je n'aurais imaginé voir un Français se gifler ainsi. Je croyais que c'était un jeu réservé aux Arabes.

Il essaya d'allumer la télévision, restée éteinte depuis des lustres, puis se précipita sur le balcon.

— Regardez, regardez, on peut voir les flammes d'ici !

Il se mit à crier des mots et à répéter des phrases incohérentes :

— Notre art ! Notre histoire ! Notre vie !

Jamil et Omar le suivirent sur le balcon. Je restai dans le salon, pétrifié, et finis par me diriger vers la porte pour partir. Mais les cris qui venaient de l'extérieur changèrent soudainement. J'écartai le rideau blanc et sortis à mon tour.

Vincent n'était plus là.

Il tombait en hurlant, comme un tissu qui flotte dans l'air lors des tempêtes de sable qui ravagent notre pays.

Postface

Traduire Raji, ça a aussi été me regarder en face, puiser dans mes expériences personnelles. Me chercher pour trouver les mots les plus justes pour décrire cette tragédie. De tous les ouvrages que j'ai pu traduire, c'est peut-être le livre le plus compliqué et à la fois celui qui m'a le plus parlé. Amir, Jamil, Vincent, Olivier... Je les ai tous rencontrés. Je connais beaucoup d'Amir aux yeux rêveurs, dont le seul souhait est de rencontrer le prince charmant dans cette impitoyable jungle qu'est la vie gay. J'ai connu encore plus de Jamil, ces profiteurs au destin damné qui jouent au sexe comme à n'importe quel autre jeu, sans lui donner aucune signification, quitte à ruiner la vie des autres, pour ensuite mettre ça sur le compte de « tu te contentes de trop peu » ou « tu es dépressif », une variante de la formule stéréotypée « tu te prends trop la tête », typique du milieu gay quand on commence à parler de sentiments. Ces phrases toutes faites, soi-disant pour éloigner les « dramas » au lieu de les affronter, de comprendre la profondeur de l'âme humaine, ne font que creuser le mal-être de la communauté gay dont on ne parle que très peu.

181

J'ai rencontré pléthore de Vincents, ces hommes pour qui les jeunes – le plus exotique le mieux – ne sont qu'un bibelot à mettre sur une cheminée, prêts à être substitués quand un nouveau vent se lève.

J'ai connu beaucoup de gays qui, jeunes, pensaient tout avoir, et dès les premières rides se sont rendu compte que derrière l'enchaînement de bites et de culs se cachait la volonté d'exister. D'être vus. D'être aimés.

J'ai connu beaucoup d'hommes qui fétichisaient l'autre, l'étranger, la personne au physique différent, le corps allogène. Pour eux, cet autre n'est pas une personne, mais un corps à utiliser, qui les excite. Non pas parce qu'ils le considèrent comme le corps d'un

être humain digne d'être aimé, mais parce ces hommes fantasment l'origine ou les caractéristiques physiques de leur partenaire du moment.

Traduire Raji, ça a été questionner la réalité. Ma réalité. Ma vie. Cette traduction s'est déroulé lors d'un passage très important et très dur de ma vie. J'ai été Amir, et j'ai vécu la trahison d'un Jamil. Pendant que je transcrivais les dialogues entre les personnages, je vivais tout cela. J'ai senti la rage d'Amir, sa tristesse, son désespoir. Ça m'a guidé. J'ai eu Jamil en face de moi, j'ai vu ses contradictions, sa mentalité. *L'appartement rue de Passy*, c'est l'histoire d'une amitié brisée. Brisée par l'éternelle course au sexe typique du monde gay. Course qui ne cache qu'une seule chose : l'envie d'être aimés.

C'est d'ailleurs la force du récit de Raji. Il est à la fois très palestinien et complètement universel. Dans ce roman, l'origine des personnages n'est pas un token pour mettre en scène une Palestine orientalisée où les personnes LGBTIAQ+ seraient les éternelles victimes de l'homophobie qu'on attribue au monde arabe : on lit des trajectoires de vie réelles, tangibles, semblables à n'importe quelle vie d'une personne queer dans le reste du monde. L'écriture de Raji ne s'inscrit pas dans un particularisme régional ou culturel, mais se veut globale. L'envie d'être aimées, touchées, baisées, caressées est humaine. La peur, la jalousie, la déception et tous les tourbillons d'émotions qui envahissent les personnages du roman dépassent les frontières. Les dynamiques amicales, de survie émotionnelle, de relation, nous touchent toutes et tous, de près. Mieux, intimement. Amir et Jamil, bien que palestiniens, sont nos amis, nos voisins, voire une partie de nous-mêmes.

Mais Raji et ses personnages sont palestiniens, et c'est dans un univers palestinien qu'évolue la langue de l'auteur. On peut en outre affirmer que l'écriture de Raji est très particulière, intimiste, différente de celle des auteurices arabes contemporaines tout en

s'inscrivant dans ce courant. En tant que traductaire j'ai dû jongler entre l'universalité de ses propos et la spécificité de son style qui fait appel, souvent, à un imaginaire typique de la quotidienneté palestinienne. Pour décrire les sentiments ainsi que les actions de tous les jours, et surtout le sexe, il ne se gêne pas à utiliser des termes liés au contexte dramatique de l'occupation israélienne. Ce vocabulaire, que j'ai ici et là essayé de maintenir, est malheureusement intraduisible pour le lectorat francophone. J'ai donc utilisé des techniques de compensation, c'est à dire, là où c'était possible, de trouver des métaphores ou des termes qui puissent évoquer la même violence.

Raji est également professeur de cinéma, surtout arabe. Les amateurices auront sans doute remarqué les multiples références disséminées ici et là dans le texte, ainsi que les titres de chapitres qui sont des hommages à de célèbres films égyptiens ou à des séries arabes populaires.

Une difficulté que les traductaires de l'arabe rencontrent, c'est l'alternance codique entre le dialecte, le *'ammya*, et le *fousha*, la langue écrite. Dans le roman de Raji cela prend une forme et une signification toute particulière. Le langage cru que vous trouvez dans la version française est absent de la version imprimée et officielle en arabe, mais existe bel et bien dans la version word que l'auteur m'a communiquée et à partir de laquelle j'ai travaillé. L'exemple le plus parlant est celui du terme *ayr*, qui signifie « bite » au Moyen-Orient, et qui dans la version imprimée est devenu *qadib*, « pénis » en arabe littéraire, ce qui provoque un amoindrissement de la connotation sexuelle et une perte de charge émotionnelle par rapport au terme original. Il s'agit sûrement d'un choix pour édulcorer le texte à destination d'un public peu habitué à ce registre à l'écrit (bien qu'à l'oral, *ayr* soit un mot que l'on utilise à tort et à travers). Pour la version française, nous avons voulu rendre hommage à la langue de l'auteur telle qu'il l'a imaginée. Nous avons d'ailleurs fait le choix de laisser certains termes

en arabe translittéré, surtout dans la jeunesse des personnages ou quand le lien avec la Palestine était capital, afin d'ancrer le récit dans son lieu d'origine.

Cette différence entre arabe écrit et arabe parlé, très éloigné du quotidien du lecteur francophone, cache aussi une autre difficulté pour les traducteurs. Si la langue écrite est la même dans tout le monde arabe, les dialectes peuvent varier au point d'être perçus par les locuteurs comme des langues différentes. C'est le cas de Jamil qui entend parler les variétés du Maghreb et qui essaie de communiquer avec des personnes d'Afrique du Nord sans vraiment y arriver. Saisir cette dynamique est fondamentale pour comprendre la sensation de Jamil de ne pas faire partie de leur monde. Pour les francophones, l'arabe, c'est l'arabe un point c'est tout, tous les arabophones sont censés se comprendre. Rien de moins évident dans la réalité des faits. Les scènes de solitude linguistique vécues par Jamil lors de ses rencontres avec des arabophones ont été un vrai défi à traduire, parce qu'elles mettaient à nus les rapports compliqués que langue, culture et identité entretiennent dans le monde arabe.

184

La question de la langue ne se limite pas uniquement à l'arabe. Le roman est plein de références au français, bien sûr, et à l'hébreu. Deux langues étrangères pour les personnages, mais qui deviennent des langues de vie par obligation : l'obligation d'une intégration dans une nouvelle société choisie et l'obligation d'assimiler la langue des colons. Si les expressions gauloises, et les calques du français, sont intraduisibles dans notre version pour des raisons évidentes, en ce qui concerne l'hébreu – qui apparaît surtout dans la toponymie ou dans les noms de personnes – nous avons essayé de rester fidèles aux sous-textes entre les lignes et aux jeux de mots originaux.

Je pourrais continuer à parler pendant des heures de cette traduction, de l'univers linguistique et social que construit Raji, mais il faut aussi que ce livre se termine. Avoir réalisé la

traduction d'un écrivain comme Raji Bathish restera une des aventures traductoires les plus émouvantes de ma vie.

Et pour cela, je vous remercie, chères lectrices, d'être restées avec nous jusqu'à la fin.

Je remercie également Raji, pour cet ouvrage magistral qui m'a poussé à repenser et dépasser les limites de ma propre écriture.

Et bien sûr, un énorme, gigantesque merci à Jano, mon éditrice, qui a cru en ce projet et qui l'a porté avec un enthousiasme inoubliable.

Davide Knecht

mars 2026

Remerciements

Les éditions milgrana tiennent à remercier très chaleureusement Davide d'avoir eu l'audace de poster une petite annonce Texte-incroyable-cherche-maison-d'édition-pas-frileuse sur la page Facebook Le Bon Queer en 2022, sans quoi cette collaboration palpitante et inouïe n'aurait jamais vu le jour.

Et longue vie aux éditions Hikaya !

Nous remercions aussi vivement Jamal Ouazzani pour son enthousiasme immédiat vis-à-vis du projet, pour la justesse et la beauté de ses mots et pour son engagement sans faille dans l'embrasement de feux de joie qui nous maintiennent en vie.

Merci à Sasu qui a eu la gentillesse de proposer ses services de montage vidéo pour la promotion de l'oeuvre sur les réseaux sociaux, pour son accompagnement précieux dans l'élaboration de la tournée de Raji en France en mai 2026 et pour son écoute attentive lors des dernières relectures à haute voix.

Merci à Jocelin Rigottard d'avoir accepté au pied levé de nous accompagner pour un shooting photo complètement DIY, certes, mais qui a su porter ces fruits, voyez cette belle photographie de couverture mise en valeur par le travail de notre talentueuse graphiste Laetitia Picaretta !

Merci à l'Oasis Sauna Club à Lyon et particulièrement à Lucie de nous avoir accueillies amicalement dans ses locaux pour le-dit shooting.

Merci à Karim Kattan pour tous ses conseils, ses recommandations, ses relectures et son élan du coeur envers l'oeuvre de Raji et les voix qu'elle fait entendre.

Et bien sûr, merci infiniment à Raji pour sa confiance ♥

Enfin, merci à toutes les graines qui gravitent autour de milgana : sans votre sensibilité, vos suggestions, tout votre amour et votre soutien, rien de tout cela ne pourrait exister.

MAIS, C'EST QUOI MILGRANA ?

milgrana, littéralement « mille grains »,
terme ancien désignant la grenade.

Des éditions qui auraient pour horizon symbolique et matériel
d'être une réelle « maison », qui abrite et soutient des voix
multiples, radicales, transféministes, antiracistes,
anticapitalistes, queers, non-hexagonales.

Soit une ligne éditoriale fondée sur la traduction, la
publication de textes qui proviennent de diverses aires
géographiques, linguistiques, culturelles et qui viennent
questionner l'universalisme républicain franco-français.

Nous souhaitons amorcer une analyse fine des
problématiques et enjeux littéraires et éditoriaux dans
une perspective décoloniale.

Mettre en pratique ce droit antique à l'hospitalité, qui
consistait, pour ceux qui voyageaient, à trouver gîte
et protection les uns chez les autres.

Accueillir les hystériques, les sauvages, les barbares,
les invisibles, les inverti-es et les silencieux-es.

Ceux qui prennent des risques.

Qui questionnent l'inquestionnable.

Qui tempêtent, écument et réclament.

*Qui viennent ébranler les certitudes et ce faisant
s'exposent, elleux-aussi, au(x) trouble(s).*

Des voix qui font le mur et qui défient l'ordre établi. `

Nous imaginons différentes collections :

- ★ Grain à moudre : théorie critique, débat d'idées.
- ★ Égrainé-e : fiction.
- ★ Mauvaise graine : poésie, écriture de soi.
- ★ Citrique : pensées acides et condensées.

Du politique au personnel,
De l'émotion à l'émeute,
Accompagner la création d'un réseau vivant et mouvant
de textes et de personnes, divergentes, dissidentes.

Par-delà les frontières (linguistiques, intellectuelles,
étatiques, carcérales, et toutes les autres,
toutes mortifères),
Penser ensemble des formes
d'émancipation collective désirables,
dans leurs (nos) complexités
et leurs (nos) contradictions.

milgrana souhaite permettre ceci :
la coalition d'une pluralité.

P.s : nous ne sommes pas des professionnel·les du monde
du livre et nous apprenons tout en faisant.
En espérant que nous apprendrons aussi
avec vous qui nous lisez.

Plus d'informations sur
milgrana.org 🕊

L'ouvrage a été imprimé sur :
Carte graphique 240g
Stora Classic 1.8 80g

Typographies :

• Cooper Hewitt (Chester Jenkins)

• FullTimes (Amélie Dumont)

• Homoneta (Quentin Lamouroux)

Achévé d'imprimer en avril 2026
sur les presses de l'imprimerie SEPEC, à Péronnas
alors que le collectif Solidarité entre femmes à la rue
a réussi à occuper un bâtiment
pour une centaine de personnes à Lyon •

Dépôt légal : mai 2026

Imprimé en France, sur du papier
provenant de la gestion durable des forêts

Premier tirage : 2 000 exemplaires